John Carter Brown
Library
Brown University

MEMOIRES
DU COMTE
DE FORBIN.

TOME SECOND.

MEMOIRES DU COMTE DE FORBIN,

CHEF L'ESCADRE, CHEVALIER DE L'ORDRE MILITAIRE DE SAINT LOUIS.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS GIRARDI,
Imprimeur & Libraire.

M. DCC. XLVIII.

MEMOIRES
DU COMTE
DE FORBIN,
CHEF D'ESCADRE,
Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis.

TANDIS que je recommençois à me refaire de tant de fatigues, je reçus de la Cour une Lettre d'autant plus désagréable, que j'avois moins de sujet de l'attendre. Ce n'étoit que reproches ausquels je fus fort sensible, parce que je sçavois bien que je ne les méritois pas. Le Ministre se plaignoit de ce que le Consul de Genes ayant voulu acheter quatre Turcs d'Alger, je l'en avois empêché. Il ajoutoit d'une maniere fort aigre, que ce n'étoit point à moi de 1698.

1698. me mêler de ce trafic ; que c'étoit-là l'affaire de l'Intendant des Galeres, & non la mienne, & qu'il trouvoit fort mauvais la liberté que je m'étois donnée en cette occasion.

Il se plaignit encore de ce qu'ayant eû ordre d'aller à Alger prendre M. du SCEAU Envoyé du Roi, je n'avois point obéi, & j'étois venu au contraire désarmer mon Vaisseau, comme s'il n'avoit été question de rien ; que la diligence avec laquelle j'avois désarmé, donnoit assez à entendre que j'avois été bien-aise de m'épargner cette course ; que Sa Majesté étoit si offensée de la conduite que j'avois tenue à ce sujet, que voulant punir mon peu d'exactitude à exécuter les ordres que j'avois reçûs, elle m'ordonnoit d'armer incessamment le même Vaisseau, avec le même équipage ; ajoutant que si j'apportois tant soit peu de retardement, ou si je faisois naître la moindre difficulté à remonter le Trident, il en donnoit le Commandement à M. le Baron des ADRETS.

Toutes ces plaintes n'avoient pas le moindre fondement. Je répondis au Ministre, que je trouvois le Consul de Genes

Genes bien hardi, d'avoir osé avancer une telle imposture; que non-seulement je ne l'avois pas traversé dans ses marchés, mais que j'avois toujours ignoré qu'il eût eû la pensée d'acheter des Turcs; qu'en un mot je n'avois jamais eû, ni de près, ni de loin, aucun commerce, ni aucune relation avec lui. 1698.

Et pour ne laisser à la Cour aucune difficulté sur ce point, après avoir raconté dans ma Lettre la maniere dont je m'étois comporté devant Genes, lorsque j'y avois passé par ordre de M. d'Etrées, j'envoyai en original la Lettre que j'avois reçue du Consul, par où il étoit aisé de voir de quoi il avoit été question entre nous. Je finissois cet article en suppliant le Ministre de punir l'imposteur qui avoit osé lui écrire tant de faussetés.

Quant au second chef, je vis bien que les tracasseries de Bideau pouvoient avoir donné lieu, au moins en partie, aux conjectures du Ministre : cependant rien au monde n'étoit plus faux que sa pensée; car quoique j'eusse défendu mes droits au sujet du *Sérieux* que j'avois ordre de monter, il m'é-

1698. toit aſſez indifférent dans le fonds, quelque vaiſſeau qu'on me donnât.

Sur cet article, je répondis qu'à l'égard de l'ordre auquel il me reprochoit de n'avoir pas obéi, j'oſois l'aſſurer que je n'en avois jamais eu de connoiſſance; & pour me mieux juſtifier, je lui mandai les extraits de tous les ordres que j'avois reçus de la Cour & de M. d'Etrées, dans leſquels il n'étoit fait mention en aucune ſorte d'aller à Alger.

Enfin, ſur ma diligence à déſarmer, je lui écrivis que je n'en avois uſé ainſi, que pour épargner de la dépenſe au Roi, & que tous les déſarmemens que j'avois fait dans ma vie, n'avoient jamais duré plus de trois jours, comme Monſieur de VAUVRAY, Intendant, & le VASSEUR, Ordonnateur, pourroient le lui témoigner.

Quoique ma Lettre ne produisît pas tout l'effet que j'en attendois, elle me diſculpa en partie des accuſations qui avoient été formées contre moi; j'en reçus une réponſe du Miniſtre, par laquelle il me diſoit, qu'ayant découvert mon innocence au ſujet du Conſul de Genes, il lui avoit fait une forte répri-

reprimande, & lui avoit reproché vivement son imposture. 1698.

Mais après avoir loué mon zele pour le service du Roi, & ma diligence dans les désarmemens, il ajoutoit qu'il me trouvoit trop hardi d'oser nier l'ordre que j'avois reçu d'aller à Alger pour y prendre M. du Sceau qui m'y attendoit depuis long-tems. Et pour me mettre hors de replique sur ce point, il joignit à la lettre qu'il m'envoyoit un extrait de l'ordre qui avoit été expédié dans le Bureau de la Marine.

Fâché de ce que le Ministre paroissoit encore douter de ma sincérité, je lui récrivis qu'il n'étoit sorte de punition dont je ne fus digne, si après avoir reçu l'ordre dont il s'agissoit, & après avoir refusé de l'exécuter, j'avois encore l'effronterie d'assurer que je ne l'avois point reçu : mais que je le priois de remarquer que cet ordre avoit été expédié pendant le siége de Barcelonne ; que ce siége ayant tiré en longueur, & que celui, à qui les expéditions de la Cour étoient adressées, ayant besoin de tout son monde, il pouvoit fort bien être arrivé que par oubli ou autrement, il ne m'eût parlé de rien ;

1698. que quant à moi, je le priois d'être persuadé que je n'avois jamais eû la moindre connoissance de ses intentions sur ce sujet.

En réponse de ma Lettre, je reçus du Ministre la Lettre suivante.

» J'ai ôté de mon esprit, MONSIEUR, » toutes les inéxécutions dont je vous » avois crû coupable. Le Roi est fort » content de vos services; partez pour » Alger, allez prendre le Sr. du Sceau, » qui vous y attend. Vous ferez, de la » part du Roi, au nouveau Roi d'Alger un compliment sur son élection, » tel que M. du Sceau vous le dictera. »

Peu après avoir reçu cette Lettre je fis voile pour Alger, où je fus reçu en qualité d'Ambassadeur extraordinaire. Je complimentai le Roi. Ce Prince qui sans talens, de simple Maréchal ferrant qu'il étoit, avoit été élevé par le pur caprice d'une populace grossiere & ignorante, à la dignité de Souverain, étoit lui-même le plus grossier de tous les hommes. Toute la réponse qu'il me fit, se réduisit à ce peu de mots: *Soyez*

le

le bien venu & le très-bien venu. 1698.

De l'Audience du Roi je fus conduis au Divan, où je trouvai l'AGA *des Janissaires*, & les autres BACHAS assemblés. Ce Ministre plus puissant que le Roi qu'il détrône, & à qui il fait couper la tête quand il lui plaît, répondit fort bien en langue Turque au compliment que je lui avois fait. C'étoit un renégat François. Pendant la conversation, où nous parlâmes toujours bon François; on me présenta du caffé, on en servit à l'Aga & au reste de l'assemblée; en un mot j'y reçus toutes les civilités possibles du Ministre, qui me parut autant délié, que le Roi m'avoit paru stupide & grossier. Au sortir du Divan j'allai dîner chez M. du Sceau, où je reçus les présens du Roi d'Alger qui consistoient en douze poules, & deux agneaux. Après le repas, je me rembarquai, & deux jours après M. du Sceau s'étant rendu à bord, nous fimes route pour Toulon, d'où après avoir desarmé, je me retirai chez moi, pour y jouir de la paix, comme tout le reste du Royaume.

Après un séjour de quelques mois, le défaut d'emploi me laissa le maître

1699. de mes actions, je pris la poste pour Paris, où je souhaitois d'aller faire ma cour. En arrivant à Versailles, comme j'étois extrémement fatigué, je voulus boire de l'eau tiede pour me désalterer. Le Chevalier de la RONGERE qui étoit avec moi, en but aussi par compagnie. Je ne sçai si cette eau étoit gâtée; il falloit bien que la chose fût ainsi, puisque trois heures après nous fûmes pris, le Chevalier & moi, d'une fievre très-violente, accompagnée de symptomes fort fâcheux.

Le Cardinal de Janson me voyant dans cet état, fit atteler son carosse, & me conduisit lui-même à Paris. Le premier ordre qu'il donna en arrivant fut d'appeller son Medecin, qui selon la coutume, & le stile ordinaire de la Faculté débuta par m'ordonner la saignée. Je n'étois pas autrement disposé à lui obéir. Le Cardinal s'approcha de mon lit, & voulut me faire entendre raison : mais je suppliai cette Eminence de me laisser en liberté, l'assurant que sans avoir recours à ce remede, auquel je n'avois nulle confiance, je serois guéri dès le lendemain.

Le Cardinal qui me trouva inflexible

ble ſur cet article ſortit, & emmena le 1699.
Médecin, qui dit en ſe retirant que les gens de mer étoient un peu extraordinaires, & qu'ils avoient des volontés; mais qu'on ſeroit bien-tôt obligé d'envoyer chez lui une ſeconde fois; que bien-loin de guérir je tomberois en frénéſie, ma fievre étant trop violente, pour n'entraîner pas quelque choſe de plus fâcheux.

Quand je fus ſeul dans ma chambre, j'envoyai chercher de l'eau de la Seine au deſſus & au-deſſous de Paris. Celle du deſſus de Paris devoit me ſervir pour boire, & celle du deſſous pour prendre des lavemens. J'avalai quantité de cette eau qu'on avoit eû ſoin de faire tiédir, & je me fis donner lavement ſur lavement, ſi-bien qu'en moins de dix heures la fievre ceſſa entierement.

Le lendemain je fus chez le Cardinal, où je trouvai le Médecin qui m'avoit viſité la veille; ſurpris de me trouver debout, & ſans fievre, il me demanda quel remede j'avois fait pour guérir ſi tôt. *Il ne m'a fallu que de l'eau*, lui répondis-je; je lui expliquai enſuite la maniere dont je m'en étois ſervi; il avoua ingenument que ce remede

1699. mede devoit être bon, puiſque les ſuites en étoient ſi heureuſes; & enſuite badinant en homme d'eſprit, il me pria de ne donner ma recette à perſonne, pour ne pas réduire la Faculté à mourir de faim.

Le Chevalier de la Rongere à qui l'eau avoit donné la fievre tout comme à moi, voulut prendre une route différente de la mienne, & ſe mit bonnement entre les mains des Médecins, qui après avoir bien raiſonné ſur ſon mal, le ſaignerent, le purgerent, & le tuerent.

Quelque tems après cette maladie, le Roi fit dans la Marine une promotion de Chevaliers de Saint Louis. Je fus du nombre de ceux qui eurent part aux graces. Sa Majeſté voulut me diſtinguer honorablement, & me tirer de la foule en me recevant tout ſeul, dans ſa chambre, avec les cérémonies accoutumées.

1700. Sur ces entrefaites, le Pape vint à mourir, & les Cardinaux ſe préparerent pour aller à *Rome*. Le Cardinal de Janſon avoit le ſecret de la Cour. Le Roi qui vouloit donner à cette Eminence tous les agrémens poſſibles avoit ordonné

Innocent XII.

ordonné au Miniſtre de la Marine de ne donner le commandement des Galeres qui devoient porter les Cardinaux, qu'aux parens du Cardinal de Janſon. Le Miniſtre m'envoya appeller pour avoir leur nom, & m'ordonna de me rendre inceſſamment à Toulon, pour armer deux Bâtimens de charge, qui devoient tranſporter à *Civita vechia* les équipages de leurs Eminences. 1700.

Je ne pus partir de Paris que quelques jours aprés le départ des Cardinaux de Janſon & de COUALIN. En arrivant à Lyon, J'y trouvai bon nombre d'Abbés de la Cour, entr'autres l'Abbé de LAMOIGNON, fils du Préſident, & l'Abbé MANSARD. Tous ces Meſſieurs alloient à Rome à la ſuite des Cardinaux, & devoient s'embarquer ſur les Galeres.

Nous partîmes de Lyon tous enſemble, ſur deux batteaux, l'un deſquels étoit deſtiné pour les domeſtiques & pour les hardes, l'autre étoit pour les maîtres. Pour moi, je voulus embarquer ma malle avec moi, & je ne voulus pas non plus que mon valet me quittât. En entrant dans la barque je me chargeai de faire la fonction de

1700. Pilote. Quand nous fûmes à *Avignon*, deux Gardes de la Douane vinrent visiter les hardes. Nos Messieurs choqués du compliment, & le prenant sur un ton d'autorité qui ne convenoit pas, maltraiterent les Gardes en paroles, & les menacerent de les faire jetter dans l'eau; ceux-ci, sans s'embarrasser de tous ces discours, commanderent au Patron de passer de l'autre côté de la riviere, où étoit le Bureau, & où le tout pouvoit être visité à loisir.

Comme je vis que le meilleur parti étoit de faire honnêteté à ces Messieurs, je leur présentai mes clefs, les priant de m'expédier le plutôt qu'il se pourroit, & de me permettre de continuer ma route. Cette civilité leur fit plaisir, & sans vouloir regarder rien de ce qui m'apartenoit, ils me dirent qu'ils n'en demandoient pas davantage, & que j'étois le maître de faire emporter mes malles quand je le jugerois à propos.

Sur cela je mis pied à terre, où ayant trouvé une voiture prête, je continuai ma route pour Marseille, non sans m'être quelque peu moqué auparavant de mes compagnons de voyage, à qui leur fierté hors de propos avoit si mal réussi :

réussi ; car étant à Marseille, j'appris 1700.
qu'ils avoient eû beaucoup de peine à ravoir leurs hardes, & qu'elles auroient été plus d'un mois dans le bureau, sans les mouvemens que le Marquis de VELLERON, neveu du Cardinal de Janson, se donna pour les faire relâcher.

Le jour que j'arrivai à Marseille, Monsieur ARNOUX, Intendant des Galeres, donnoit un magnifique repas aux Cardinaux de Janson & de Coualin, ma sœur, & quelques autres Dames y étoient invitées. Un Religieux Espagnol nommé à l'Archevêché de *Cagliari*, fort connu du Cardinal de Janson, qu'il avoit vû autrefois à Rome, & à qui il étoit allé rendre visite dès le matin, devoit être aussi de ce repas. Le Cardinal qui l'y avoit invité, avoit prié ma sœur de se mettre à côté de ce Prélat, & d'en prendre soin. Elle y travailla si bien, que l'ayant placé entr'elle & une autre Dame, à force de lui porter des santés, & de lui donner des goguettes, ce bon Archevêque peu accoutumé aux manieres & au vin de France, s'enyvra.

Le Cardinal qui s'apperçut de l'état où

1700. où elles avoient mis ce bonhomme, ſuoit à groſſes goutes, lorſque j'entrai heureuſement dans la ſalle pour le tirer d'embarras. » Mon cher couſin, » me dit-il, tout bas, ces coquines de » femmes ſont cauſes de ce que vous » voyez : mais je vous en prie, ayez » ſoin de ce pauvre Archevêque, & ne » l'abandonnez point. »

Le repas étoit fort avancé, l'Archevêque ſe retira de table; je le conduiſis hors de la ſalle, où l'ayant fait mettre dans une chaiſe à porteur, je ne le quittai point que je ne l'eus ramené dans ſon auberge. Ce pauvre homme, qui étoit encore en état de connoître les petits ſervices que je lui rendois, m'en témoigna toute la reconnoiſſance poſſible.

Le lendemain en prenant congé de lui : » MONSEIGNEUR, lui dis-je, » je ſuis homme de mer, à qui les » voyages coutent peu ; vous pouvez » compter que j'aurai un jour l'honneur » de vous aller faire la reverence dans » votre Palais. « Il me proteſta que je ne ſçaurois lui faire plus de plaiſir, & que ſi ce bonheur lui arrivoit, j'aurois lieu d'être content des amitiés que

que je recevrois de lui. Après avoir pris congé des Cardinaux, je me rendis à Toulon, où je fis armer les deux Bâtimens destinés à porter les équipages. Ils mirent peu de jours après à la voile, & firent route selon leur destination. 1700.

A peu près dans ce tems-là, le Roi fit armer à Toulon trois Vaisseaux pour aller à *Cadix*, joindre le Marquis de RELINGUE, qui avoit armé à Brest six Navires. Cette Escadre, composée de neuf Vaisseaux de Guerre, avoit ordre de soutenir le commerce contre les Corsaires Algeriens. Je fus nommé pour monter le *Temeraire*. Le Marquis de VILLARS, frere du Maréchal de VILLARS, commandoit l'Escadre. Nous fimes route pour Cadix.

En chemin faisant je chassai par le travers de Malaga, cinq Corsaires Algeriens que je fis venir à l'obéissance recevoir les ordres. On leur demanda de quel droit ils portoient le pavillon blanc, attendu que par les Traités, il leur est spécialement défendu de s'en servir; ils s'excuserent, en disant que leur Pavillon blanc, étoit le pavillon de Portugal, & non celui de France. Sur

1700. cette excuſe qui n'étoit qu'un pur menſonge : mais dont on voulut bien ſe payer, il leur fut permis de ſe retirer.

Ils étoient environ à une lieue de nous, lorſqu'un de leurs Eſclaves, qui étoit Chrétien, ſe jetta en mer. & ſe mit à nager vers mon bord. La mer étoit fort calme. Il nagea quelque tems ſans qu'on ſongeât à lui : mais le Corſaire qui l'apperçut peu après, mit ſa chaloupe en mer pour le venir prendre. Tout cela ne fut pourtant pas ſi-tôt fait. Comme l'Eſclave comprit qu'on avoit prit garde à ſa fuite, il ſe mit à crier de toute ſa force, en me demandant du ſecours. Je lui envoyai mon canot, qui arrivant avant la chaloupe, prit l'Eſclave, & le conduiſit à bord.

La chaloupe vint auſſi-tôt le reclamer. J'eus beau lui dire mille bonnes raiſons, pour lui faire comprendre que je ne devois pas rendre cet homme, il ne me fut jamais poſſible de les lui faire goûter; elle perſiſtoit toujours à redemander ſon Eſclave. Laſſé de tant d'importunités, je lui fis crier de ſe retirer, ſans quoi j'allois lui faire tirer deſſus. Cette menace l'effraya, & ſans ſe le faire dire davantage, elle regagna ſon bord.

A

A peine fut-elle arrivée, que le Corsaire alluma un feu à fleur d'eau, je demandai à l'Esclave ce que ce pouvoit être: il m'assura que c'étoit le signal dont ils étoient convenus entre-eux, & qu'ils avoient coutume de faire, quand ils avoient quelque chose d'importance à se communiquer. Cet avis me fit tenir sur mes gardes. Une partie de l'équipage passa la nuit sous les armes: mais personne ne parut. Peu après nous arrivâmes à Cadix, où nous joignîmes Monsieur de Relingue, qui m'ordonna d'aller du côté de Gibraltar & de Malaga, croiser sur les corsaires *Salins*, Mahométans du Royaume de *Maroc*. 1700.

Mes instructions portoient de ne prendre que sur eux, & il m'étoit particulierement ordonné de faire toutes les civilités imaginables aux Espagnols. Ma mission ne produisit autre fruit, que d'empêcher les ennemis de paroître; je n'apperçus pas un seul de leurs bâtimens pendant tout le tems que je fus sur ma croisiere.

Tout ce qui me restoit à faire pour remplir mes instructions, c'étoit de faire civilité aux Espagnols, je n'y man-

1700. quai pas, je donnai à manger tous les jours dans mon bord à tous ceux qui me paroiſſoient être de quelque diſtinction. Il ne m'en coûtoit pas beaucoup, quoique je les traitaſſe avec ſplendeur en gras & en maigre. Mes chaſſeurs me tuoient du gibier plus que je n'en pouvois conſumer, & pour le poiſſon, il y eſt ſi abondant qu'on l'a preſque pour rien.

Tandis que j'étois ſur les côtes de Malaga, le Gouverneur d'un Fort nommé *Mataſſar* que les Eſpagnols ont en *Afrique*, me fit prier de le recevoir dans mon bord, & de le paſſer dans ſon Gouvernement, lui & ſa famille, je lui accordai fort volontiers ce qu'il demandoit. C'étoit un homme avancé en âge, il s'embarqua avec ſa femme & huit autres femmes, ou de ſa ſuite, ou femmes de quelques Officiers ſubalternes, qui alloient joindre leurs maris. Je leur fis, ſelon les ordres que j'en avois, toutes les civilités poſſibles, & en particulier à la femme du Gouverneur, à qui je cédai ma chambre.

Cette bonne Dame me ſçut ſi bon gré de ma politeſſe, qu'en reconnoiſſance elle me fit offrir plus qu'elle ne me de-

voit

voit : mais outre qu'elle étoit laide, & fort maigre, lui sçachant à la jambe certaine incommodité assez commune à ceux de sa Nation, je la remerciai, en colorant mon refus sous le prétexte specieux de ne vouloir pas violer l'hospitalité, ni faire tort à mon hôte qui paroissoit honnête homme. 1700.

Il étoit tel en effet. Avant que d'aller à terre, il voulut faire des gratifications considérables à mes domestiques, ce que je ne voulus jamais permettre. La générosité de ce refus, qui n'est pas fort en usage en Espagne, le charma. Il me fit mille remercimens accompagnés de grandes démonstrations d'amitié, qui me parurent assez sinceres. Je suis persuadé qu'il m'auroit sçu encore bien plus de gré, s'il avoit été informé de la maniere dont je m'étois comporté avec sa femme.

En revenant sur ma croisiere, j'eus ordre de retourner à Cadix, pour y joindre M. de Relingue qui vouloit fortifier son Escadre, & se mettre en état de se défendre s'il en étoit besoin, contre l'Amiral d'Espagne, qui devoit arriver de *Biscaye*.

Il y avoit à craindre que ce Vaisseau

1700. qui ne ſalue jamais perſonne en entrant dans ce port, ne voulût exiger de nous le ſalut, comme il a coutume de l'exiger des autres nations. Monſieur de Relingue qui étoit réſolu de ne ſe relâcher en rien ſur cet article, & de ne point ſaluer, ſi l'on ne lui promettoit auparavant de lui rendre le ſalut, fut bien-aiſe de m'avoir auprès de lui, ſuppoſé qu'il fallut combattre : mais il n'en fut pas queſtion, l'Amiral entra dans le *Pontal*, & il fut ſalué à l'ordinaire de toutes les autres nations : pour nous, nous ne ſaluâmes pas, & l'on ne fit aucune difficulté ſur ce point.

Les choſes s'étant paſſées ainſi à l'amiable, je revins ſur ma croiſiere. Ce ne fut pas pour long-tems. La ſaiſon étoit déja fort avancée ; ainſi je rejoignis l'Eſcadre, & nous fimes route pour Toulon où l'on déſarma. En arrivant, nous aprîmes tout à la fois, & l'avenement du Duc d'ANJOU à la Couronne d'Eſpagne, & la guerre avec l'Empereur à l'occaſion de laquelle les Vaiſſeaux du Roi commençoient à embarquer des troupes, qui devoient être tranſportées dans le Milanez.

Tandis que ce tranſport ſe conti-

nuoit

nuoit, je demeurai à Toulon, ſans emploi : cette inaction fut la ſource de la malheureuſe affaire dont je vais parler. Comme elle n'a été pour moi qu'une longue ſuite de déplaiſirs, j'aurois ſouhaité de tout mon cœur de n'en rien dire, pour m'épargner le chagrin de repaſſer ſur des choſes que je ne ſçaurois trop oublier. 1700.

Mais le moyen de taire une avanture qui a fait tant de bruit dans la Province ? Et comment s'y prendre pour faire agréer au Public ce ſilence, dans un Ouvrage ſurtout, où je lui rends compte de mes moindres actions ? Ne pouvant donc éviter de faire entrer dans ces Memoires une avanture ſi connue, j'en parlerai le plus brievement que je pourrai ; & ſi j'ai le déſagrément de rappeller une hiſtoire qui ne m'a donné que du chagrin, je me dédommagerai en quelque ſorte de ce que ce ſouvenir peut avoir de fâcheux, en apprenant au public, & l'injuſtice de ceux qui me pourſuivoient, & la protection conſtante que je trouvai auprès de mes Juges.

L'oiſiveté où je vivois à Toulon, ainſi que je viens de dire, m'avoit donné occa-

1700. occaſion de voir quelquefois une Demoiſelle, connue par bien des galanteries, qui à la vérité ne la deshonoroient pas encore à un certain point : mais qui ſans lui faire tort, ſuffiſoient pour la faire regarder comme n'étant pas incapable d'une foibleſſe. Je ne fus pas long-tems, ſans m'appercevoir qu'elle étoit en effet très-foible. Je ne veux point chercher ici à excuſer ma conduite, ni diſſimuler le tort que je puis avoir. Je reconnois de bonne foi que c'étoit à moi à être plus ſage qu'elle, ſurtout après avoir vérifié bien clairement que je n'étois pas le ſeul qu'elle honnoroit de ſes bonnes graces.

Toutefois je ne pris pas ce parti, & comme je n'avois que peu ou point de paſſion, ne me piquant pas de délicateſſe ſur ce dernier point, notre commerce continua encore pendant quelques mois, ſans qu'il m'en coutât autre choſe que mon argent. Ce n'étoit pourtant pas là à beaucoup près, tout ce que la Demoiſelle ſe propoſoit. J'appris qu'elle portoit ſes vûes plus loin, & que mettant à plus haut prix les faveurs que j'en recevois, elle étoit réſolue de m'accuſer en crime de Rapt.

Cette

Cette nouvelle me déconcerta ; & quoique tout notre petit commerce fût assez secret, & qu'on n'eût à produire contre moi ni lettres ni promesses, car je n'en avois jamais fait, ni par écrit ni autrement, je ne laissai pourtant pas de craindre un éclat dont les suites ne pouvoient m'être que très-fâcheuses. 1700.

Pour les prévenir, je n'oubliai rien de tout ce que je crus capable de détourner un dessein dont la seule menace m'inquiétoit déja si fort. Je parlai à la mere & à la fille ; je représentai à celle-ci le tort qu'elle se feroit dans le monde, le décri où elle alloit tomber, la honte & tous les chagrins qu'elle en recevroit, & le tout à pure perte, puisque j'étois bien résolu de ne l'épouser jamais, quoi qu'il pût en arriver.

Toutes mes raisons ne firent aucune impression sur son esprit. Pour ne laisser rien en arriere, voyant que mes prémieres démarches avoient été sans effet, je résolus de m'ouvrir à Monsieur l'EVEQUE de***. Je comptois que sa médiation pourroit m'être utile, & je me flattois que ce Prélat s'intéresseroit pour moi, d'autant plus volontiers

que

1700. que j'avois toujours reçu de lui toute ſorte de civilités, & qu'il avoit paru même quelquefois prendre aſſez de part à ce qui me regardoit.

Je le trouvai en effet très-diſpoſé à me faire plaiſir. » Je n'ai, me dit-il, « aucune attenance, ni avec la mere, » ni avec la fille : mais faites enſorte » qu'elles ſe rendent chez moi, & je » vous promets de faire tout ce qui ſera » en mon pouvoir pour leur faire chan- » ger de réſolution. » Au ſortir de l'Evêché, je me rendis chez Madame PALLAS, femme du Capitaine dont j'ai ſi ſouvent parlé : je lui confiai tout mon ſecret, & je la priai d'aller chez Mademoiſelle de ***, & de tâcher d'amener adroitement à l'Evêché la mere & la fille.

Comme Madame Pallas avoit quelque relation dans cette famille, il lui fut aiſé de les perſuader. Elles ſe rendirent donc toutes trois chez l'Evêque : mais ne pouvant convenir de pluſieurs faits, on fut obligé de m'envoyer chercher. Il ſe paſſa dans cette occaſion une ſcene des plus fâcheuſes pour la Demoiſelle. Je ne pus me diſpenſer de divulguer bien des choſes capables

pables de la faire rougir, & qui la ré- 1700.
duisirent vingt fois au point de ne sçavoir que répondre.

L'Evêque qui vit la mere & la fille dans l'embarras, les prit en particulier & les fit passer dans une chambre voisine, ils y eurent ensemble une longue conversation dont j'ai toujours ignoré le détail, & après laquelle il vint me dire qu'il voyoit fort bien que ces femmes avoient pris leur derniere résolution : qu'il n'y avoit pas d'apparence de les faire changer; qu'il y avoit fait de son mieux, sans pouvoir rien obtenir, & que pour moi, il ne croyoit pas que j'eusse d'autre parti à prendre que d'aller incessamment à Aix pour y conférer avec mes amis, tandis qu'il tâcheroit de trouver quelque prétexte de suspendre toutes choses, au moins encore pour quelques jours, afin de me donner le tems de prévenir le coup, supposé qu'il fût encore possible de l'éviter.

Je me rendis donc à Aix, j'y vis tous ceux que je crûs pouvoir m'être de quelque utilité, & j'en rapportai des Lettres de recommandation pour le Juge de Toulon. A mon retour j'allai

1700. tout empressé chez l'Evêque pour l'informer du succès de mon voyage. Je trouvai les choses dans une situation bien différente de celle où je les avois laissées. Ce Prélat étoit tout-à-fait changé à mon égard. Il me reçut avec un froid à glacer. Je ne sçai ce qui s'étoit passé pendant mon absence, mais il me devint dans la suite aussi contraire qu'il avoit parû m'être favorable dans les commencemens.

Enfin la Demoiselle porta sa plainte. Par malheur pour elle, elle ne parla pas avec assez de circonspection, & son trop de vivacité lui fit dire bien des choses qu'elle auroit dû taire, si elle avoit connu ses véritables intérêts. Cependant comme il ne lui suffisoit pas d'avoir donné plainte contre moi, & qu'il lui falloit encore justifier ce qu'elle avoit exposé, elle ne se trouva pas peu embarrassée: car elle n'avoit des preuves d'aucune espece.

J'ai déja remarqué que notre commerce avoit été assez secret, & que je n'avois jamais fait de promesses ni verbalement, ni par écrit. La Demoiselle s'étoit à la vérité déclarée enceinte; mais ce fait étoit encore fort incertain, &

& les Chirurgiens n'en convenoient pas. 1700.
Dans cette ſituation, ne ſçachant de quel côté ſe tourner, elle s'aviſa d'un moyen qui m'intrigua d'abord aſſez, mais dont je tirai parti dans la ſuite en le faiſant tourner à mon avantage. Pour entendre ce point il faut rappeller un fait dont j'ai oublié de parler d'abord.

Dès que j'avois ſçû le projet d'accuſation formé contre moi, je m'étois adreſſé au Moine qui avoit été autrefois Confeſſeur de la Demoiſelle. Je m'étois imaginé d'abord mal-à-propos que ce bon Pere, pourroit avoir retenu quelque reſte d'autorité auprès d'elle, & qu'elle déféreroit à ſes avis; mais il y avoit déja long-tems qu'il n'étoit plus queſtion de Confeſſeur. Il eut beau parler, tous ſes diſcours ne purent rien, & tout ce que je gagnai à cette fauſſe démarche, ce fut de donner à ma partie des armes contre moi: car dans la néceſſité où elle étoit de fournir des preuves, faiſant attention que ce Moine, & Madame Pallas, tous deux informés de l'affaire, pouvoient lui donner tout ce qu'elle ſouhaitoit, elle entreprit de les engager à dépoſer en ſa faveur.

1700. Comme ils étoient tous deux liés par un inviolable ſecret qu'ils m'avoient promis : car je ne leur avois parlé qu'avec précaution, ils rejetterent bien loin les premieres propoſitions qu'on leur fit. Alors ma partie, ſans s'écarter de ſon but, voyant qu'elle ne viendroit jamais à bout de ſon deſſein, ſi elle n'employoit la force ouverte, fit tant auprès de l'Evêque qui la favoriſoit en tout, qu'elle obligea ce Prélat à publier un Monitoire dans toutes les formes, pour contraindre tous ceux qui auroient quelque connoiſſance de cette affaire à venir déclarer ce qu'ils en ſçavoient.

Sur cet incident Madame Pallas après avoir pris ſon conſeil, crut ne devoir pas s'embarraſſer de ces cenſures dont elle ne ſe croyoit point liée. Il n'en fut pas ainſi du Religieux, qu'il ne fut jamais poſſible de retenir, & qui déférant aveuglément aux volontés du Prélat, n'eut pas honte de rendre public ce qui ne lui avoit été confié que ſous le ſecret de la Confeſſion.

Cette conduite donna lieu à bien des diſcours qui furent tenus ſur ſon compte, & que je ne veux point appuyer

ici ;

ici ; persuadé que je suis, qu'il n'y avoit que de la calomnie dans tout ce qu'on publia sur ce sujet. Mais sans vouloir flétrir la mémoire de ce bon Pere que je n'attaque point, je dirai que ses confreres indignés de sa démarche, lui en firent une affaire si sérieuse qu'il en tomba malade de déplaisir, & mourut trois jours après m'avoir été confronté. 1700.

Pour tirer quelque parti du Monitoire qui avoit été publié, je m'adressai à un bon nombre de mes amis, que je sçavois être instruits de bien des choses qui ne faisoient pas trop d'honneur à la Demoiselle, & je les priai d'aller dire ce qu'ils en sçavoient. Je les trouvai très-disposés à faire ce que je souhaitois; ils furent se présenter au GRAND VICAIRE; mais il refusa opiniatrement de les entendre, sous prétexte que le Monitoire qui n'avoit été publié que contre moi, ne devoit point tourner à mon avantage.

Outré d'une partialité si marquée, & qui m'étoit si nuisible, je fus le trouver avec des témoins, & lui ayant déclaré que s'il persistoit dans ses refus, je le prenois lui-même à partie;

1700. il fut si intimidé de mes menaces qu'il reçût toutes les dépositions qu'on voulut lui faire.

Nous en étions-là, & je continuois à me défendre, lorsqu'une nouvelle affaire plus fâcheuse que la premiere, surtout par le mauvais tour qu'on lui donna, vint me mettre dans l'état le plus terrible, où je me sois trouvé de ma vie. Voici dans la vérité comment le tout se passa.

Un soir à l'entrée de la nuit, comme je sortois de chez moi, pour aller chez un Procureur à qui j'avois à parler de mon affaire, le Chevalier de GINEST, Capitaine de Frégate, mon ancien ami, vint me trouver pour me représenter le tort que j'avois de m'exposer avec quelque sorte de témérité en sortant comme je faisois, seul, dans la nuit & presque sans Armes, dans un tems où j'avois une affaire fâcheuse sur les bras. Il me dit que cette conduite que je tenois, & dont il s'étoit apperçû dès le commencement de mon affaire, lui avoit toujours fait de la peine, & l'engageoit à m'apporter une paire de pistolets, qu'il tira en effet de sa poche, & qu'il me présenta, en me priant de les porter.

Il pourſuivit en diſant, que je de- 1700.
vois faire attention que la perſonne dont il s'agiſſoit avoit trois freres dans Toulon, l'un deſquels étoit Officier, & les deux autres Gardes Marine; qu'ils avoient tous trois des camarades; que dans le déſeſpoir où ma réſiſtance les réduiſoit, on devoit ſe défier de tout; que quoiqu'ils euſſent été juſques alors braves Gens, il étoit à craindre que le déſir d'avoir ſatisfaction ne les obligeât à m'attaquer avec avantage; enfin comme s'il eût été Prophéte, » croyez-moi, me dit-il, ne « faites pas difficulté de prendre ces Ar- « mes, que ſçait-on ? Peut-être en au- « rez-vous à faire plutôt que vous ne « croyez. «

Je n'avois jamais porté de piſtolets. Cependant le Chevalier me preſſa ſi fort que je me laiſſai perſuader. Je fus bien heureux d'avoir déféré à ſes avis; non qu'il y eût à craindre du côté des Parens de la Demoiſelle, qui étoient pleins d'honneur, & incapables d'une mauvaiſe action : car quoique le Chevalier de Gineſt, eût paru s'expliquer à moi d'une maniere moins avantageuſe, à leur égard, on ne doit regarder tout

1700. ce qu'il me dit que comme l'effet d'une bonne amitié qui s'allarme facilement, & qui dans de certaines circonſtances, ſe fait quelquefois des peines, qui n'ont pas le moindre fondement. Mais mon bonheur fut, en ce qu'un des piſtolets qu'il me donna, & que je mis dans ma poche me ſervit, comme on va voir, à me tirer, un moment après, d'un de ces dangers où l'on ſe trouve quelquefois engagé ſans qu'il ſoit poſſible à la prudence humaine de les prévenir.

Après que le Chevalier m'eut quitté, je ſortis pour me rendre où j'avois deſſein d'aller. Je trouvai que mon Procureur étoit lui-même ſorti pour aller à la promenade; nous étions en Eté, & il faiſoit grand chaud. Sur ce que ſes Gens me dirent qu'il ſeroit bien-tôt de retour, je m'aſſis, en l'attendant dans la rue, ſur un banc de pierre qui étoit à côté de la porte.

Un moment après, deux ânes qu'un petit garçon conduiſoit à l'abreuvoir, vinrent ſe vautrer devant moi. Comme ils me jettoient de la pouſſiere dans les yeux, je pouſſai le petit garçon avec le bout de ma canne, en lui diſant

chaſſe

chaſſe tes ânes. Cet enfant continua 1700.
ſon chemin, & s'en alla ſans ſe plaindre le moins du monde. Un demi quart d'heure après, je vis venir un gros & grand homme en caleçon, menant un petit garçon par la main, qui lui dit en me déſignant avec le doigt, *c'eſt celui-là qui m'a battu*, ſur cela l'homme m'adreſſant la parole: *Nourris-tu cet enfant*, me dit-il, *pour avoir droit de le battre?*

Quoique l'inſolence avec laquelle ce maraut me parloit, mérita d'être reprimée, je gagnai pourtant ſur moi de lui parler avec modération. Je me contentai de lui répondre, que je ne ſçavois ce qu'il vouloit dire; que j'avois aſſez d'autres affaires en tête, ſans ſonger à battre perſonne, & que je le priois de me laiſſer en paix. Cet homme que mon honnêteté devoit ſatisfaire, n'en devint que plus inſolent, & me diſant que cette affaire ne paſſeroit pas ainſi, me déchargea ſur la tête un grand coup de poing qui fit tomber à terre mon chapeau & ma perruque.

Dans le premier mouvement de colere, où cet emportement me jetta, je voulus tirer mon épée pour la mettre

dans

1700. dans le corps de ce brutal : Il ne m'en donna pas le tems. Comme il étoit plus fort, & plus vigoureux que moi, il me ceint, me jetta par terre, me mit un genouil ſur le ventre, & d'une main m'étouffoit en me tenant par la gorge, tandis qu'il me déchargeoit de l'autre de grands coups de poings ſur le nez. Dans cette ſituation, je me reſſouvins que j'avois un Piſtolet dans ma poche, je le ſortis, & je le tirai dans le ventre de ce miſérable qui m'écraſoit. Dès qu'il eut reçû le coup il me laiſſa en criant *je ſuis mort*.

Je ne fus pas plutôt libre, que je ramaſſai ma Perruque & mon Chapeau, & je me ſauvai le plus vîte que je pus, comptant de n'avoir été reconnu de perſonne : car il étoit nuit, & quoique la rue fût pleine de Gens qui prenoient le frais, & qu'il ſe fût ramaſſé un grand monde autour de nous, perſonne n'ayant apporté de la lumiere, il étoit difficile que dans le trouble, on m'eût ſuffiſamment démêlé, pour pouvoir aſſurer que c'étoit moi.

Je penſois vrai, & je n'avois en effet été reconnu de perſonne. Pour me débarraſſer de la populace qui me ſuivoit, je

je me jettai dans la Maiſon de l'Intendant, qui étoit ouverte : je ne fis que la traverſer, & j'en ſortis ſur le champ par une autre porte qui répondoit dans une autre rue. Par malheur pour moi une malheureuſe Servante qui étoit dans la maiſon me reconnut, à la lueur d'un Fanal dont l'entrée étoit éclairée ; il n'en fallut pas davantage, toute la Ville ſçut dans l'inſtant que je venois de tuer le nommé VIDAL Boulanger. 1700.

Le Commandant de Toulon, mon ami particulier, fit tout ce qu'il pût, pour faire ceſſer ce bruit; mais il n'en fut pas le maître. Le Public s'obſtina à m'accuſer, tellement que le Juge ne put pas ſe diſpenſer d'informer contre les meurtriers. Sur la dépoſition de la Servante, je fus décrété de priſe de corps. Ainſi il me fallut ſonger à ſortir inceſſamment de la Ville, où je n'étois plus en ſûreté.

Mes amis, & principalement M. de Vauvray & le Commandant s'intéreſſerent pour accommoder cette affaire. Ils tirerent du Boulanger, qui étoit mourant, une déclaration autentique, par laquelle me rendant juſtice, il reconnoiſſoit

1700. noiſſoit qu'il avoit été l'agreſſeur,& que je n'avois fait que me défendre. Il déclara qu'il me pardonnoit ſa mort, comme il me prioit de lui pardonner l'inſulte qu'il m'avoit fait ; qu'il m'avoit battu ſans me connoître, & qu'enfin ſa brutalité toute ſeule étoit la cauſe du malheur qui lui étoit arrivé.

Il mourut deux jours après avoir fait cette déclaration, ſa veuve & ſes enfans déclarerent de leur côté qu'il ne vouloient faire aucune pourſuite contre moi ; & j'en fus quitte à leur égard pour quatre mille livres de dédommagement que je leur donnai. Avec ces piéces je comptois d'obtenir fort facilement des Lettres de grace, j'envoyai le tout à M. l'Archevêque d'Aix qui étoit pour lors à Paris, il ſe joignit au Marquis de JANSON, & ils furent tous deux chez M. le Chancelier, où ils trouverent les eſprits dans une étrange ſituation ſur mon ſujet.

Un ami d'importance qui ſervoit la Demoiſelle en queſtion & qui l'appuyoit de tout ſon crédit avoit gagné les devans. Il avoit écrit au Miniſtre de la Marine, que le Boulanger que j'avois tué étoit un témoin qui devoit dépoſer

contre

contre moi dans une affaire que j'avois 1700.
en crime de Rapt; qu'appréhendant les ſuites de cette dépoſition, ſur laquelle je ne pouvois éviter d'être condamné, j'étois entré en plein jour dans la boutique de ce miſérable où je l'avois indignement aſſaſſiné d'un coup de Piſtolet; que j'avois acheté à prix d'argent la déclaration qu'il avoit faite en ma faveur, & que tout le reſte de la procédure qui tendoit à me diſculper, n'étoit tel que par la connivence d'un Juge gagné, & qui avoit voulu me favoriſer.

Cette calomnie étoit groſſiere, & ſautoit aux yeux : car au bout du compte, ſi le Boulanger avoit dû dépoſer contre moi dans un tems, où je ne lui avois fait ni bien ni mal, quelle apparence, qu'il m'eût épargné & qu'il eût fait des déclarations en ma faveur après que j'avois été l'aſſaſſiner chez lui? Cependant quelque viſible que fût l'impoſture, M. de Pontchartrain y ajoûta foi, & croyant bonnement tout ce qu'on lui avoit écrit, il étoit allé trouver M. le Chancelier, lui avoit exagéré toute la noirceur de ce crime, & combien il importoit à la ſureté publique qu'il ne demeurât pas impuni.

1700. Telles étoient les diſpoſitions de la Cour ſur mon ſujet, lorſque l'Archevêque d'Aix, & le Marquis de Janſon ſe préſenterent, comme j'ai dit, pour demander des Lettres de grace. M. le Chancelier, prévenu par tout ce que ſon Fils lui avoit dit, les refuſa en diſant, qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de les accorder, qu'il en étoit bien fâché; mais qu'il n'y avoit en France que le Roi ſeul à qui il appartint d'accorder de ſemblables graces; qu'on pouvoit s'adreſſer à Sa Majeſté; que pour lui, il n'y mettroit point d'obſtacle, & qu'il exécuteroit tout ce qu'il plairoit au Roi d'ordonner; mais qu'il ne pouvoit rien de lui-même, & ſans un ordre exprès de Sa Majeſté.

Ces Meſſieurs n'ayant pas jugé à propos d'aller en droiture au Roi, je reçus pour réponſe, que je n'avois rien à attendre de la Cour, & que je devois penſer ſérieuſement à mes affaires.

Il ne m'eſt pas poſſible d'exprimer ici l'état affreux où ces nouvelles me jettérent. J'en fus d'abord accablé au point d'en paroître aſſez peu touché; mais peu après, enviſageant d'un coup d'œil, tout ce qu'elles avoient d'affreux,

la

la perte de tous mes ſervices, la néceſſité de ſortir du Royaume, la honte que la calomnie répandoit ſur moi, le triomphe de mes ennemis, & cent autres choſes toutes plus affligeantes les unes que les autres, j'en fus ſi frappé, que je ne comprens pas,comment je ne ſuccombai point à la douleur. 1700.

Toutefois, comme ſi ce n'eût point été encore aſſez, j'apprenois tous les jours à la Campagne, où je m'étois retiré, que la Demoiſelle qui m'avoit accuſé ſe prévalant de la néceſſité, où j'étois de me cacher, redoubloit ſes pourſuites pour me faire condamner par défaut.

Je compris pour lors, mieux que je n'avois fait encore, ce que c'eſt que la perte d'un bon ami, ſi M. Bontems avoit été en vie, tous ces embarras m'auroient infiniment moins inquiété ; Mais il étoit mort & j'avois perdu dans ſa perſonne l'ami ſur lequel je pouvois le plus compter, & qui auroit pû me rendre le plus de ſervice.

Il ne me reſtoit d'autre parti à prendre dans la triſte ſituation où j'étois,que de ſortir inceſſamment du Royaume. Je ſongeai donc à régler mes affaires,

1700. & à me retirer au plus vîte : cependant pour ne paroître pas avouer par mon ſilence les calomnies dont on m'avoit chargé, je crûs qu'il convenoit d'écrire en Cour : Voici la Lettre que j'envoyai au Miniſtre.

MONSEIGNEUR,

» Si ma mauvaiſe conduite m'avoit » attiré votre diſgrace, & les malheurs » où je ſuis tombé, j'en ſerois incon- » ſolable. Jugez de la ſituation, où je » dois être, lorſque j'enviſage que ſans » y avoir contribué en rien, je ne dois » toute cette foule de maux qu'à la ma- » lice de mes ennemis. Dans l'état » terrible où elle me réduit, peu s'en » faut que je ne me laiſſe aller au déſeſ- » poir. Je n'en ferai pourtant rien, & » je ſoutiendrai mon infortune en Hom- » me de cœur : Toutefois avant que » de me retirer, puiſqu'il ne me reſte » rien de mieux à faire, j'aurai l'hon- » neur de prendre congé de vous. Je » ſuis, «

Cette Lettre produiſit au-delà de ce que j'en attendois. M. de Pontchar- train

train l'ayant communiquée à ſon Pere, 1700.
» mon Fils, lui dit M. le Chance- «
lier, par cette Lettre, le Chevalier «
de Forbin vous déclare qu'il ſe diſ- «
poſe à ſe retirer hors du Royaume, «
& qui ſçait s'il ne paſſera pas chez «
les Ennemis ? Ce congé qu'il veut «
prendre de vous, avant ſon départ, «
ce ſera quelque action d'éclat qu'il «
ne manquera pas de faire. Nous le «
connoiſſons tous, il eſt brave Hom- «
me, bon Officier, & d'une Famille «
conſidérable. Si le Roi venoit à ſça- «
voir que le Chevalier eût paſſé chez «
les ennemis, il pourroit en demander «
la raiſon. On ne manqueroit pas de «
répondre que c'eſt moi qui en ſuis la «
cauſe, pour lui avoir refuſé des Gra- «
ces qu'on accorderoit à un Laquais, «
vû les informations : car au bout «
du compte, de quoi s'agit-il ? Vous «
n'avez que des Lettres d'avis qui ne «
prouvent rien, tandis qu'il a en ſa «
faveur une Procédure qui le juſtifie «
pleinement. «

Croyez-moi, ne nous chargeons «
pas des ſuites de cette affaire, nous «
n'avons que trop d'envieux, & trop «
d'ennemis, ſans en chercher de nou- «

 » veaux.

1700. » veaux. Tâchons de faire bonne justi-
» ce, & laissons courir le reste.

» Pour n'avoir point à répondre de » cet événement, envoyons les Informations, les Lettres particulieres, & » les Graces en blanc, *à Monsieur* LE-BRET, *Premier Président & Intendant* en Provence. Il est sage, habile » & équitable ; il faut lui mander qu'il » examine à fond cette affaire, & qu'il » accorde la grace s'il le juge à propos. » De cette sorte, quoiqu'il arrive, nous » serons entierement disculpés.

Le sieur de la TOUCHE premier Commis de M. de Pontchartrain, & mon ami particulier, informé de tout ce qui s'étoit passé entre le Ministre & le Chancelier, m'écrivit de me garder bien de me retirer ; que mes Lettres de Grace avoient été envoyées à M. Lebret ; que véritablement, il lui étoit défendu de me les donner, sans avoir auparavant examiné, si j'étois dans un cas assez favorable pour les obtenir : Mais que n'étant pas possible que j'eus commis une action aussi noire que celle qu'on m'imputoit, il y auroit lieu de croire que j'aurois de lui toute sorte de satisfaction.

Il

Il continuoit en me disant : que je ne devois rien oublier pour lui faire connoître mon innocence, & la malice de mes ennemis ; & après m'avoir redit plusieurs fois, que je ne pouvois trop me procurer de protection auprès de ce Magistrat, désormais maître de ma destinée, il finissoit en m'apprenant tout le détail que j'ai rapporté ci-dessus. 1700.

Cet avis me fit changer toutes mes résolutions. Je ne songeai plus à me retirer, & je ne m'occupai que des moyens de me rendre M. Lebret favorable. J'engageai M. de FOURVILLE, Gouverneur de Marseille, & M. de VILLENEUVE, mon allié, à s'intéresser pour moi. Ils étoient tous deux amis intimes de l'Intendant, & ils agirent avec vigueur auprès de lui. Quoique ce dernier eût parû d'abord en faire quelque difficulté, attendu que dans le meurtre dont il s'agissoit, je m'étois servi d'un pistolet, arme dont l'usage est défendu dans le Royaume. Mais je lui fis entendre, que puisqu'on ne faisoit pas difficulté de porter des pistolets dans les voyages & de s'en servir quand il en étoit besoin, on ne devoit pas trouver étrange que j'en eus porté pour me

1700. défendre, ayant ſur les bras une malheureuſe affaire, à l'occaſion de laquelle il pouvoit y avoir à craindre, que mes ennemis ne me jouaſſent quelque mauvais tour. Je lui repréſentai enfin qu'il devoit faire attention que je ne m'en étois ſervi que dans la derniere extrémité, & que ſi je n'en avois pas eû dans la triſte conjoncture où je m'étois trouvé, j'aurois été infailliblement aſſommé par un malotru.

Quelle que fût la vivacité avec laquelle ces Meſſieurs s'intéreſſerent pour moi, M. le Premier Préſident, qui vouloit ſçavoir par lui-même dequoi il étoit queſtion, ſans s'en rapporter, ni à l'un, ni à l'autre, envoya ſecretement ſur les lieux, pour être informé de la vérité du fait, qui s'étant trouvé conforme aux Informations qui avoient été envoyées à la Cour; ce Magiſtrat me remit mes Lettres de Grace, accompagnant cet Acte de Juſtice de mille témoignages de bonté & de bienveillance, qui ne ſe ſont jamais démenties dans la ſuite.

Monſieur ſon Fils qui lui a ſuccédé dans ſes Emplois, & qui le remplace aujourd'hui ſi dignement, a toujours continué

continué d'avoir pour moi les mêmes égards ; enſorte que je croirois manquer de reconnoiſſance, ſi je laiſſois échapper l'occaſion de publier ici les ſervices importans que j'ai reçûs de ſa famille. Je n'en dirai pas davantage pour le préſent, j'aurai à revenir ſur ce point comme on verra par ce qui me reſte à dire. 1700.

Je ne fus pas plutôt débarraſſé de cette malheureuſe affaire, que je revins à Toulon, où mon abſence laiſſoit à mes ennemis le champ libre depuis trop long-tems. Je ne rapporterai point ici toutes les chicannes & tous les mauvais procédés qu'il me fallut eſſuyer ; outre que le détail en feroit long & ennuyeux. Je me démêlai aſſez facilement de tout ce qu'on entreprît contre moi.

Le ſeul point qui me fit de la peine, fut l'invincible opiniâtreté de la Demoiſelle en queſtion, qui perſiſtoit toujours à dire qu'elle étoit groſſe. Il n'en étoit rien, & je le ſçavois ſurement. Cependant elle aſſuroit ſi fort le contraire ; marquant même à peu près le tems où elle devoit accoucher, que je ne ſçavois plus qu'en croire ; lorſqu'une

Servante

1700. Servante qu'elle avoit & que j'avois sçû mettre dans mes intérêts en la pensionnant exactement, vint me dire, que sa Maîtresse avoit gagné, moyennant quelque peu d'argent, une femme enceinte qui devoit lui envoyer son enfant d'abord qu'elle auroit accouché, & que c'étoit cet enfant qu'on devoit produire comme mien.

L'avis étoit trop important pour le négliger. La femme qui devoit remettre l'enfant, effrayée par la menace que je lui fis de la faire pendre, si elle ne me disoit la vérité, avoua tout en me demandant pardon. Je lui promis qu'il ne lui arriveroit aucun mal, pourvû qu'elle vint sur le champ déclarer devant le Juge ce qu'elle venoit de m'avouer; elle n'en fit pas difficulté, surquoi pour n'être plus exposé à pareils inconvéniens, je présentai une Requête, ensuite de laquelle il fut ordonné, que la Demoiselle étant en travail seroit obligée d'appeller le Médecin, & le Chirurgien qui lui furent nommés, pour être témoins de son accouchement. Cette précaution la déconcerta entiérement, & dès-lors il ne fut plus parlé de grossesse.

J'étois ainsi occupé à éluder tous les mauvais

mauvais tours qu'on me faisoit, & à pourſuivre le Jugement de mon Procès, lorſque nous reçûmes ordre, le ſieur CLAIRON & moi de monter, moi une Frégate de ſeize canons, & lui une de huit, & de partir inceſſamment de Toulon pour aller croiſer dans le *Golphe Adriatique*. 1700.

L'avénement de PHILIPPE V. à la Couronne d'Eſpagne ayant donné lieu, ainſi que nous avons dit, à la Guerre, entre la France & l'Empire; le PRINCE EUGENE à la tête des Impériaux avoit fait paſſer une grande Armée en Italie pour s'oppoſer aux Troupes que nous avions dans le *Milanez*. Comme il manquoit de tout, le Pays ne lui donnant pas de quoi faire ſubſiſter ſon Armée, il n'auroit pas pû y tenir long-tems, ſans les ſecours qu'il recevoit journellement, & qui lui venoient principalement de la *Croatie*, appartenant à l'Empereur; & en particulier des Villes de *Fieume*, *Trieſte*, *Boucari* & *Seigna*, ſituées ſur le bord de la Mer Adriatique. C'étoit pour empêcher ces ſecours qu'on m'envoyoit croiſer dans le Golphe.

Cette commiſſion étoit dangereuſe, & très-difficile à exécuter: car quoique

1701. d'une part, la Cour voulut abſolument empêcher, une communication qui étoit ſi profitable aux ennemis, elle vouloit néantmoins ménager la délicateſſe des Vénitiens, qui juſques alors n'avoient point pris de part à la guerre & qui s'étoient toujours déclarés pour la neutralité, quelqu'inſtance que les Impériaux leur euſſent fait, pour les engager à prendre parti avec eux.

Cependant d'un autre côté, il étoit hors de doute que les Vénitiens qui ſe prétendent Souverains de la Mer Adriatique ne verroient qu'avec peine dans l'étendue de leur domination, les Vaiſſeaux du Roi entreprendre contre une puiſſance avec qui la REPUBLIQUE étoit en Paix, & qu'elle favoriſoit ſecretement.

Dans cette difficulté de ſervir le Roi, ſans bleſſer la délicateſſe des Vénitiens, le Miniſtre m'avoit envoyé des inſtructions ſi reſtraintes, que pour peu que je m'en écartaſſe, j'avois tout à craindre ; ou de la Cour, ou des Vénitiens eux-même, ſi je tombois entre leurs mains. Mon Frere à qui je communiquai l'ordre que j'avois reçû, me conſeilla de ne point accepter cette commiſſion, &

de me tirer d'intrigue en prétextant quelque maladie. 1701.

Pour moi, j'en jugeai tout autrement, & je me chargeai de la commiſſion avec d'autant plus de plaiſir, que je crus qu'elle pouvoit me faire honneur, qu'elle contribueroit à ma fortune, ou tout au moins, qu'en me donnant le moyen de reprendre mes premieres occupations, elle ſuſpendroit, pour quelque tems, les chagrins où le malheur de mes affaires me plongeoit depuis près d'un an.

Je partis donc avec ma conſerve, pour aller, ſelon mes inſtructions, mouiller à *Brindes*, dans le Royaume de *Naples*, à l'entrée de la mer Adriatique, où je devois prendre le pavillon Eſpagnol; car il m'étoit défendu de paroître dans le Golfe, autrement que ſous le pavillon d'Eſpagne.

Le mauvais tems qui, depuis mon départ, ne me quitta plus, me ſépara aſſez-tôt du ſieur Clairon. Les vents étoient ſi contraires, que je fus trois ſemaines depuis Toulon, juſqu'à la hauteur de Sardaigne. Enfin ne pouvant réſiſter à la mer qui étoit fort groſſe, je fus contraint de relâcher à Cagliari

1701. J'envoyai à terre mon Lieutenant, faire compliment au Vice-roi & à l'Archevêque, à qui j'envoyai dire que le Chevalier de Forbin venoit tenir la parole qu'il lui avoit donné à Marseille. Ce bon Prélat eut une joie extreme de me sçavoir à la Rade, & m'envoya faire compliment, aussi-bien que le Vice-roi.

Le lendemain je fus à terre. J'allai visiter le Vice-roi & l'Archevêque. Ce dernier, après m'avoir donné sept à huit bénédictions, m'embrassa tendrement, & m'arrêta à dîner. Le repas étoit magnifique, & auroit été sans doute excellent pour un Espagnol, mais il étoit difficile qu'un François le trouva bon. Je mangeai pourtant, car il falloit dîner.

L'Archevêque me dit que sous peine d'excommunication, il vouloit que je mangeasse chez lui pendant tout le tems que je serois sous la Ville. » Je le veux » bien, M. lui répondis-je : mais à con- » dition que je serai moi-même votre » cuisinier. Il y consentit. Je dirigeai en effet sa cuisine, & nous fîmes très-bonne chere, pendant six jours que je demeurai dans le Port. Le Prélat trouvoit le cuisinier François beaucoup meilleur

meilleur que l'Efpagnol. En partant, il m'envoya à bord toute forte de rafraîchiffemens, & m'accabla encore de bénedictions, dont à dire vrai en ce tems-là, je ne faifois pas tant de cas que des provifions. 1701.

De Cagliari je continuai ma route : le vent contraire m'ayant repris vers le Cap *Paffaro*, fur les côtes de *Sicile*, je fus obligé de chercher un afile, & d'y mouiller. On vint m'avertir pendant la nuit qu'il paroiffoit un nouveau Soleil dans le Ciel. Je montai fur le pont, & je vis effectivement un grand feu qui brûloit en l'air, & qui éclairoit affez pour pouvoir lire une lettre. Quoique le vent fut très-violent, ce méteore ne branloit point, il brûla environ pendant deux heures, & difparut en s'éteignant peu à peu.

Les Pilotes, les Matelots, & tout l'équipage effrayés, le regarderent comme la marque infaillible d'une tempête dont nous étions menacés. Il ne fut jamais poffible de les tirer de là ; j'eus beau leur dire que ce feu ne pouvoit être formé que par des exhalaifons du *Mont-Gibel*, dont nous étions fort près, il n'y eut jamais moyen de les perfua-

1701. der, & ils ne revinrent de leur terreur, que lorſque nous fûmes devant Brindes, où nous arrivâmes, ſans que notre navigation eût été troublée, autrement que par le vent contraire, contre lequel nous eûmes toujours à lutter.

En arrivant, j'arborai le pavillon de France, & je tirai un coup de canon. A ce ſignal, le Gouverneur de la Citadelle, Dom Louis de FERREIRA, qui m'attendoit depuis quelques jours, vint à bord, & m'apporta deux pavillons Eſpagnols, qu'on lui avoit envoyé de Naples, pour me remettre. J'écrivis le lendemain au Marquis de BIDACHE, Gouverneur de la Province, pour lui faire ſçavoir mon arrivée. Nous avions à conferer enſemble, il m'aſſigna le rendez-vous à quatre lieues de Brindes. Je lui fis part de mes inſtructions, il me donna pluſieurs avis qui me furent utiles dans la ſuite. Enfin, après avoir bien examiné toutes choſes, nous convinmes du ſervice que j'avois à rendre, & des ſecours que je pouvois tirer de lui.

Tout étant ainſi réglé, je vins coucher dans mon bord; car nous étions dans la ſaiſon où l'on ne peut découcher

cher en Italie ſans danger. J'amenai avec 1701.
moi un Pilote, pratique du Golfe, & je me diſpoſois à aller remplir ma miſſion, lorſque je vis arriver deux Fregates du Roi que M. le Comte d'Estrées avoit fait partir de Naples, avec ordre de venir me joindre, & de m'obéir.

Une de ces Fregates, commandée par M. de Beaucaire, étoit de dix pieces de canon, & l'autre commandée par M. de FOUGIS, en avoit douze. L'une & l'autre ayant beſoin de vivres, & de radoub, je les laiſſai à Brindes, & je fis voile pour *Duras*, Port de mer appartenant au Grand-Seigneur. J'y trouvai le ſieur Clairon qui commandoit ma Conſerve.

Lorſque je partis de Toulon, la Cour m'avoit aſſuré que par le moyen du Conſul François, je tirerois de Duras tous les vivres néceſſaires à l'Eſcadre : mais le pays étoit ſi ruiné, qu'à peine pouvoit-on me fournir du pain pour le journalier ; ce qui m'obligea à faire voile, & à commencer à croiſer.

J'étois à peine entré dans le Golfe, que le mauvais tems me contraignit à aller mouiller à *Courchoula*, place dé-

pendante de la République de *Raguze*, Pendant le séjour que j'y fis, le Frere Quêteur d'un Couvent d'Obſervantins, vint à bord me demander la charité; il étoit Provençal, & s'appelloit SABATTIER. Je lui donnai l'aumône très-abondamment; enſuite m'entretenant avec lui, je m'informai s'il y avoit beaucoup de gibier du côté de ſon Couvent: » beaucoup, me dit-il. » Hé bien, » mon Frere, lui repliquai-je, puiſque » le vent contraire continue, & que je » ne ſçaurois partir, je vais envoyer » des gens à terre pour chaſſer, je ferai pêcher ici, & j'irai demain dîner » chez vous.

En effet, le lendemain je fis partir mon cuiſinier & mon maître d'hôtel, pour aller préparer le dîner. Les chaſſeurs ne tuerent pas beaucoup de gibier: mais la pêche nous donna quantité d'excellens poiſſons.

En arrivant au Couvent, je trouvai tous les moines à la porte qui m'attendoient, le Supérieur à la tête. Ils me conduiſirent d'abord à l'Egliſe, où l'on dit une Meſſe, pendant laquelle le Quêteur qui étoit venu à bord, poſa un baſſin auprès de moi. Je vis bien qu'el-

le

le étoit sa pensée ; la premiere aumône 1701.
que je lui avois faite la veille l'avoit mis en goût, & il ne doutoit pas que je ne versasse dans le bassin aussi abondamment que dans sa besace : mais il se trompoit, & je fus bien-aise de tromper moi-même son avidité.

La Messe étant achevée, comme je ne mettois rien dans le bassin, le Frere s'approcha de moi, & avec un air fort dévot me dit : « Monsieur, nous avons ici une MADONNE de grands miracles, surtout pour ceux qui voyagent sur mer, ne seriez-vous pas bien-aise d'y faire votre priere ? » Il comptoit que ce second moyen lui réussiroit mieux que le premier : mais j'en sçavois plus que lui. » Hé bien, mon frere, lui répondis-je, je serai ravi de la voir. «

Sur cela il ouvrit une espece de niche, à deux battans d'environ un pied & demi, où il y avoit en effet une Statue de la Vierge tenant l'Enfant Jesus entre ses bras. Je mis un genouil à terre, & après avoir prié un moment, je me relevai. » Voilà qui suffit, lui dis-je, mon frere, d'un air assez froid & mocqueur, vous pouvez refermer votre armoire quand vous jugerez à

1701. » propos. « Le pauvre Frere tout honteux, baissa la tête, & ferma sa niche sans mot dire.

De l'Eglise nous allâmes tous ensemble au Réfectoire, où nous trouvâmes un fort grand repas : on y mangea bien, on y but encore mieux ; car les Moines ne s'en font pas faute, surtout quand il ne leur en coute rien.

Le beau tems étant venu, je remis à la voile. Quelques jours après je pris une barque appartenante aux Sujets de l'Empereur, & je la brûlai.

J'avois déja reconnu assez clairement ce que c'étoit que le service où l'on m'avoit envoyé. Le Marquis de Bidache m'en avoit dit quelque chose ; mais je vis bien-tôt par moi-même, dès mon entrée dans le Golfe, que nous serions la dupe des Venitiens, & que je ne ferois pas de grands progrés, si je me bornois, selon mes instructions, à ne prendre que sur les Imperiaux. Cependant je dissimulai, & je me conformai quelque tems encore, sans mot dire, aux ordres que j'avois reçus.

J'appris, à mesure que j'avançois dans le Golfe, qu'il y avoit à quelques

ques lieues de l'endroit où j'étois, un fameux Château à quatre tours, nommé *Potrée*, appartenant à l'Empereur. Ce Château, à ce qu'on me fit entendre, servoit de magasin ou d'entrepôt aux ennemis, & étoit plein de toute sorte de munitions de bouche & de guerre destinées pour le Prince *Eugene*. A l'armée, encore plus que partout ailleurs, surtout lorsqu'on est en pays suspect, on ne doit pas croire trop légerement tout ce qu'on nous dit. L'avis qu'on m'avoit donné étoit faux; cependant, comme si j'avois été bien assuré du fait, je résolus d'aller brûler cette place, comptant de ne pouvoir rien faire de mieux pour le service du Roi. 1701.

Pour conduire mon entreprise avec moins de bruit, je laissai, dans un Port appartenant aux Venitiens, la Fregate du sieur Clairon, avec dix hommes seulement pour la garder, & l'ayant reçu dans mon bord, lui & tout le reste de son équipage, je partis pour mon expédition. Je fus fort surpris en arrivant, de ne trouver dans le Château, ni les vivres, ni les munitions dont on m'avoit parlé. C'étoit une mauvaise

place

1701. place abandonnée que je parcourus d'un bout à l'autre, & dans laquelle je ne trouvai personne.

Comme je vis que j'avois reçu un faux avis, je me doutai de quelque chose, & je commençai à craindre pour la Fregate que j'avois laissée avec si peu de monde. Je renvoyai donc incessamment le sieur Clairon qui s'embarqua dans son canot avec tout son équipage.

Ma peur n'avoit été que trop bien fondée. Clairon ne retrouva plus sa Fregate dans l'endroit où il l'avoit laissée; elle avoit été obligée de se sauver, pour ne pas tomber entre les mains des Impériaux qui avoient voulu s'en saisir. Comme il vouloit la rejoindre incessamment, ayant appris la route qu'elle avoit tenue, il la suivit, & aborda une petite Isle, qui appartenoit aux Venitiens. Ceci se passoit un Dimanche matin; il crut ne rien hazarder en abandonnant son canot, pour aller, lui & tout son monde, entendre la Messe: mais il lui en couta cher.

Quelques heures avant qu'il abordât, les Impériaux qui avoient suivi la Fregate avoient abordé de l'autre côté de

l'Isle,

l'Isle. Peu après l'arrivée de Clairon, ils furent avertis par les Venitiens, que les François étant à la Messe, sans armes, & ne se défians de rien, ils les mettroient facilement en pieces, s'ils venoient les attaquer. Les Impériaux profiterent de l'avis, attaquerent nos gens, tuerent Clairon, & la plus grande partie de son équipage fut massacré; il n'en échappa que bien peu. Une bonne femme en sauva six qu'elle cacha dans un four, presque tout le reste périt, & les ennemis se saisirent du canot qu'ils emmenerent avec quatre prisonniers blessés qu'ils firent esclaves. Pour la Fregate elle s'étoit sauvée à *Anconne*, où elle étoit en fureté, ce Port appartenant au Pape. 1701.

Ces nouvelles que j'appris peu après m'affligerent sensiblement. Je me rendis à l'Isle de *Querché*, où j'allai demander satisfaction au Gouverneur. Je me plaignis à lui avec d'autant plus de hauteur que je n'étois que trop bien fondé à demander raison d'un assassinat commis dans les terres de la République, au milieu d'un village bien peuplé. sans que personne se fût mis en état de donner le moindre secours aux François.

Com-

1701. Comme on ne me répondit pas de la maniere que je souhaitois, je résolus d'aller à *Venise* porter mes plaintes à l'Ambassadeur de France, que j'étois d'ailleurs bien-aise de voir, & à qui j'avois beaucoup d'autres choses à communiquer. Pour ce sujet, je me fis donner une Patente de santé, & ayant tiré du côté de Venise, j'entrai dans le Port de *Kiosa*, où après avoir changé d'habit, je m'embarquai dans un petit bateau, & je me rendis à la Ville, qui n'est éloignée de ce port que de douze lieues.

En arrivant, je fus conduit au bureau de Santé; on m'y retint plus de trois heures, en me faisant débarquer & rembarquer plus de dix fois. Je croyois qu'ils ne finiroient jamais; ils m'accablerent de questions, ausquelles je répondois toujours que j'étois Officier du Roi, & que j'avois à parler à l'Ambassadeur de France. Après bien des longueurs, on me permit enfin d'entrer. Je me rendis chez l'Ambassadeur; c'étoit le Comte de CHARMON. Je le trouvai joüant à l'ombre avec le Nonce du Pape, & l'Ambassadeur de Malte.

Quand le jeu fut fini, ce qui ne fut

pas

pas si-tôt fait, j'annonçai à cette Excellence l'avanture des François, & la mort du sieur Clairon. Je trouvai qu'il en étoit déja informé. Je lui parlai ensuite de ma mission, sur laquelle je lui représentai qu'elle seroit fort infructueuse, s'il falloit que je continuasse à me régler sur des instructions aussi restraintes que celles qu'on m'avoit envoyées de la Cour; que le mal auquel on vouloit remédier, étoit beaucoup moins causé par les Sujets de l'Empereur que par les Venitiens eux-mêmes, qui servoient l'Empereur sous leur propre Pavillon; que sans leur secours, les Impériaux n'auroient ni assez de Bâtimens, ni assez de Matelots pour porter au Prince EUGENE tous les convois qu'il recevoit tous les jours, & qu'ainsi il falloit, ou qu'on me donnât des instructions moins limitées, en me permettant de prendre sur les Venitiens, lorsqu'ils seroient surpris favorisans les ennemis, ou que je demeurasse inutile dans le Golphe, & sans y rendre le moindre service. 1701.

L'Ambassadeur, après m'avoir bien écouté, me répondit qu'il n'étoit pas en son pouvoir de toucher aux Ordres que

1701. que la Cour avoit donnés. Cependant, comme il reconnoiſſoit que j'avois raiſon, il me dit qu'il falloit en conferer avec l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, & le Cardinal d'Etrées. Cette Eminence au ſortir du Conclave, après la création de CLEMENT XI. avoit eu ordre de ſe rendre à Veniſe, & d'y reſter principalement pour faire obſerver la neutralité aux Venitiens.

Le lendemain, les deux Ambaſſadeurs ſe rendirent chez le Cardinal; je leur expoſai encore ce que j'avois dit le jour d'auparavant à l'Ambaſſadeur de France; je leur montrai mes inſtructions, & je leur fis voir clairement que tant que je ſerois obligé de m'y conformer, il me ſeroit impoſſible d'exécuter ce que la Cour attendoit de moi.

Le Cardinal offenſé de ce que je ne m'étois pas d'abord adreſſé à lui, trompé d'ailleurs par les belles paroles des Venitiens, car ils l'amuſoient depuis long-tems, & ſous les plus beaux dehors du monde, lui faiſoient entendre tout ce qu'ils vouloient, me dit avec un air de hauteur, que je me mêlois de trop de choſes; que c'étoit à moi à agir conformément à mes inſtructions, ſans

ſans en demander davantage; que la 1701.
Cour avoit des vûes, dans leſquelles il ne m'étoit pas permis d'entrer, & que n'ayant pas d'autre avis à leur donner, j'avois fait, en me rendant à Veniſe, un voyage aſſez inutile. Du reſte que je devois ſçavoir que c'étoit à lui qu'il falloit s'adreſſer à l'avenir, quand il y auroit quelque choſe de nouveau, puiſque c'étoit ſur lui que rouloient toutes les négociations.

Ainſi ſe termina cette Conférence, au ſortir de laquelle ayant témoigné à l'Ambaſſadeur de France combien j'avois peu de lieu d'être ſatisfait du Cardinal, l'Ambaſſadeur leva les épaules, en me répondant: *Je ſçai que vous avez raiſon, mais le mal eſt ſans remede.*

Pour n'avoir rien à me reprocher, je donnai inceſſamment avis à la Cour, & de la conduite des Venitiens, & de tout ce qui venoit de ſe paſſer entre le Cardinal & moi. Je ſortis enſuite de Veniſe, & je retournai dans mon Bord. A peine fus-je arrivé à Querché où j'avois laiſſé ma Fregate; que les Venitiens qui ne me voyoient pas avec plaiſir dans le Golphe, m'obligerent de ſortir

1701. tir du Port. Dès-lors l'ordre fut donné de me refuser l'entrée dans tous les ports de la République. Ce procédé m'irrita, & je résolus de m'en venger si j'en avois jamais occasion.

A peu près dans ce tems-là, Messieurs de Beaucaire & de Fougis se rendirent auprès de moi. Je leur donnai des instructions, je leur assignai des croisieres, & nous fumes nous poster sur les parages par où les Impériaux devoient passer.

Quelques jours après, le sieur de Fougis prit un Bâtiment qu'il brûla. Ce fut le seul qui eut paru, depuis que nous avions pris nos postes; & dans le fond, il n'étoit pas nécessaire que les Impériaux en fissent partir davantage, les Venitiens étant plus que suffisans pour porter tous les secours qu'on vouloit faire passer.

Tandis que nous nous consumions ainsi inutilement, & à ne rien faire, je me trouvai un peu embarrassé par rapport aux vivres qui commençoient à nous manquer. J'ai déja dit qu'il n'en falloit point esperer, ni de Brindes, ni de Duras; j'écrivis à Rome au Cardinal de Janson, pour le prier de me faire

faire faire à Anconne mille quintaux de biſcuit. Ce ſecours qui me fut envoyé à propos, l'argent que je recevois de tems en tems de M. l'Ambaſſadeur, & mon induſtrie, firent que je ne manquai jamais de rien. 1701.

Il ne me reſtoit plus qu'à fortifier mon Equipage, qui avoit toujours été un peu foible. Les autres Fregates manquoient auſſi de monde. M. l'Ambaſſadeur y pourvut encore en m'envoyant ſoixante déſerteurs François, bons ſoldats qui s'étoient retirés aux environs de Veniſe, & que je diſtribuai ſur les Vaiſſeaux d'Eſcadre, après en avoir retenu pour moi ce qu'il me falloit.

Comme tous les Ports de la République nous étoient fermés, l'Eſcadre étoit obligée de mouiller tous les ſoirs pour ſe garantir des coups de vent qui regnent ordinairement ſur la mer Adriatique. Outre que cette manœuvre nous fatiguoit, nous étions encore harcelés toutes les nuits par pluſieurs Bâtimens à rames, que les ennemis avoient armés de *Ouſcos* ou *Saignans*, peuples belliqueux, & qui nous ſuivoient partout, ce qui étoit cauſe que nous paſſions preſque toutes les nuits ſous les armes.

1701. Un jour ayant à faire du bois, je mis à terre cinquante hommes dans une Isle appartenante aux Venitiens. Je donnai a l'Officier des instructions convenables: mais il ne les suivit pas, & alla donner en désordre dans une embuscade de ces Saignans. Ils lui blesserent ou tuerent vingt-deux hommes, firent treize prisonniers, & sans le canon que je fis tirer, ils auroient pris la chaloupe. Ce malheureux échec me mortifia beaucoup, & fut cause que je chassai l'Officier, que je ne voulus plus voir, & que je n'employai desormais que pour aller à Anconne prendre des vivres pour les besoins de l'Escadre.

Jusques-ici mon séjour dans le Golphe, n'avoit été d'aucune utilité au Roi. Tous nos exploits se terminoient à la prise du Bâtiment Impérial, dont j'ai parlé ci-dessus, & à celle de deux barques Siciliennes, chargées de sel qui alloient aux ennemis. Elles avoient été enlevées par le sieur de Beaucaire, qui s'en étant rendu maître, avoit mouillé à l'ordinaire à l'entrée de la nuit, lorsqu'il fut si vigoureusement attaqué par les Saignans qui vouloient ravoir leurs barques, qu'il fut obligé de couper ses cables.

Il ſe défendit pourtant, & manoeuvra 1701.
ſi à propos, qu'à l'aide d'un peu de vent il ſauva les priſes. J'arrivai quatre heures après au bruit du canon. Je donnai la chaſſe aux ennemis qui s'enfuirent à force de rames, & j'envoyai les deux barques à Anconne, où le ſel fut vendu au profit du Roi.

Voilà à quoi ſe réduiſoit tout ce que nous avions fait juſqu'alors. J'en étois d'autant plus indigné, qu'il ſe préſentoit tous les jours plus d'occaſions de faire de la peine aux ennemis, & que je ne voyois point de moyen de faire entendre à la Cour, combien il étoit néceſſaire de réformer les inſtructions qu'on m'avoit données.

Ce n'eſt pas que ſans m'écarter de ces mêmes inſtructions, il n'y eut d'autres ſervices à rendre dans le Golphe. Je m'étois déja apperçu que les Ports de l'Empereur étant dégarnis de troupes, & mal fortifiés, il n'étoit pas bien difficile de les incommoder beaucoup & à peu de frais. J'avois même déja pris des meſures pour entreprendre quelque choſe de ce côté, ſuppoſé que je n'euſſe rien de mieux à faire à l'avenir, & en conſéquence j'avois demandé un ren-

1701. fort de Troupes au Vice-Roi de *Naples*. Mais outre que ce projet ne pouvoit pas avoir lieu pour le présent, parce que je ne me croyois pas assez fort ; ce n'étoit pas là principalement le sujet pour lequel j'étois envoyé, & il me sembloit qu'il seroit plus profitable au Roi de continuer ma mission sur mes Croissieres, pourvû qu'on me donnât des instructions moins resserrées.

J'écrivis donc sur ce sujet au Cardinal d'Etrées & à l'Ambassadeur, & après leur avoir exposé tout de nouveau la mauvaise foi des Venitiens, qui sous prétexte de neutralité, servoient les ennemis de tout leur pouvoir, & à découvert, je le priois de me permettre de prendre sur les Venitiens même que je trouverois en faute ; & comme je prévoyois fort bien qu'on ne m'accorderoit pas ce point, j'insistai, pour qu'ils fissent du moins ensorte que la République donnât à l'avenir des Patentes pour la Navigation du Golphe, afin que je pusse distinguer les ennemis de ceux qui ne l'étoient pas.

Pour entendre ce point, il faut sçavoir que les Venitiens qui se prétendent, ainsi que nous avons dit, Sou-

verains

verains de la Mer Adriatique, ne donnent jamais des Patentes à ceux de leurs Bâtimens dont la navigation ne s'étend pas au-delà du Golphe. 1701.

Quelque juſte que fût ma demande, par rapport aux circonſtances où nous nous trouvions, la République, qui d'un côté vouloit favoriſer l'Empereur, mais qui ne vouloit pas paroître contrevenir à la neutralité, ne voulut jamais entendre à ce que je demandois; car elle prévit fort bien que ſi elle faiſoit tant que de donner des Patentes, il faudroit qu'elle empêchât de tout ſon pouvoir ceux de ſes Sujetrs qui en auroient pris, de continuer les tranſports dont nous nous plaignions, ſans quoi, ſon intelligence avec les Impériaux paroîtroit à découvert, & que pour les autres, qui auroient été trouvés ſans Paſſeport, ils ſeroient expoſés à être enlevés toutes les fois qu'ils voudroient ſe mettre en mer.

Elle refuſa donc abſolument tout ce qu'on lui demandoit, & ſe défendit ſur ce qu'il n'étoit pas convenable qu'elle dérogeât elle même à ſes propres droits. Ainſi mes lettres furent ſans effet, & l'on me répondit que je n'avois qu'à

1701. continuer ma miſſion, ſans me mêler d'aucune autre affaire. Indigné de cette réponſe, & laſſé du miſérable ſervice auquel elle me condamnoit, je réſolus, quoiqu'il pût en arriver, de hazarder quelque choſe, dans la penſée que la Cour ne trouveroit peut-être pas mauvais que je me renfermaſſe un peu moins dans mes inſtructions.

Quelque lieu que j'euſſe de me plaindre des Venitiens, j'avois obſervé juſqu'alors de les ménager autant qu'il m'avoit été poſſible; il eſt vrai que comme ils n'avoient jamais de Patentes, j'arrêtois tout ce que je trouvois de leurs Bâtimens : mais les Patrons ne manquans pas de me déclarer qu'ils étoient chargés pour le compte de la République, & qu'ils alloient dans quelqu'une de leurs Villes, je n'avois fait d'abord aucune difficulté de les relâcher.

Il eſt vrai encore qu'ayant reconnu dans la ſuite qu'ils me trompoient, je m'étois rendu un peu plus difficile, & que ne voulant plus m'en fier tout-à-fait à leur parole, j'avois pris le parti de les conduire moi-même à la Ville où ils m'avoient dit aller, pour ſçavoir du

du PODESTAT, s'ils avoient accusé juste : mais quoique j'eus vérifié bien clairement que les Podestats eux-mêmes, de concert avec les Patrons, s'accordoient à me tromper, j'avois pourtant, sur leur parole, fait semblant de croire ce qu'ils me disoient, & j'avois toujours laissé en paix les Bâtimens arrêtés. 1701.

Enfin lassé de tant de mauvaise foi, je ne voulois plus être leur dupe, & je me hazardai, comme j'ai dit, à faire jetter dans la mer quelques provisions de bouche & de guerre, que je trouvai sur certains bâtimens, qui par leur réponse me parurent plus suspects que les autres. Je ne touchai pourtant ni aux hommes, ni aux barques, que je renvoyai sans leur faire le moindre mal.

Ces ménagemens n'empêcherent pas ceux à qui les bâtimens appartenoient, de faire de grandes plaintes contre moi. Fâchés de voir interrompre un commerce qui leur étoit d'un si grand profit, ils s'en allerent crians hautement dans Venise, & se plaignans de la violence que je leur avois faite dans leurs propres mers. Le Sénat offensé de ma

1701. conduite, prit l'affaire en main, & fit des plaintes à l'Ambaſſadeur, qui intimidé par les menaces qui lui furent faites, écrivit fortement à la Cour, à qui il donna à entendre que ſi je continuois, il y avoit à craindre que mon imprudence ne causât une rupture entre les deux Puiſſances.

La Cour vouloit dans le fond ménager la République : mais informée, & par tout ce que j'avois écrit, & par tout ce qu'elle en avoit appris d'ailleurs, de la manœuvre des Venitiens, & convaincue que ſi on leur laiſſoit faire, la neutralité, telle qu'ils l'obſervoient, ne porteroit gueres moins de préjudice qu'une Guerre ouverte, prit comme je me l'étois imaginé, le parti de me laiſſer agir de moi-même : enſorte qu'elle répondit à l'Ambaſſadeur en déſaprouvant hautement ce que j'avois fait ; mais ſans me faire le moindre reproche, ni m'envoyer ordre de diſcontinuer.

Cette conduite, qui en me laiſſant le maître de mes actions, approuvoit tacitement tout ce qui s'étoit paſſé, m'encouragea, non-ſeulement à continuer, mais encore à aller plus loin.

Dès

Dès-lors ce fut peu pour moi de jetter 1701.
en mer tout ce qui me sembloit suspect, je me saisis des Bâtimens même, & je commencai par en brûler neuf à dix.

Les clameurs redoublerent bientôt à Venise, je ne m'en embarrassois pas beaucoup ; je vengeois le Roi de la mauvaise foi des Venitiens, je vengeois le massacre de Clairon, & de tout son équipage misérablement égorgé, & je me vengeois moi-même de toutes les duretés que j'avois eu à essuyer. Il n'en falloit pas tant pour m'animer; aussi allois-je grand train. Il n'étoit pas jusqu'à la plus petite barque qui ne fût arrêtée.

Dans un seul coup, j'arrêtai près de quatre-vingt Bâtimens qui alloient à Trieste, & que je sçavois être destinés pour le transport d'un gros convoi qui devoit partir incessamment. Je voulus d'abord les brûler, néanmoins, après y avoir mieux reflechi, je ne trouvai pas à propos de me charger tout-à-fait d'un coup si hardi, & qui ne pouvoit que faire un très-grand éclat, ce qui fit qu'en donnant avis au Cardinal d'Etrées de ce que je venois de faire, je lui demandai ses ordres pour aller plus avant.

1701. Cette Eminence me répondit à l'ordinaire que je me mêlois de trop de choſes, & que j'eus à relâcher mes priſes. Il fallut obéir; je le fis avec regret; & n'y pouvant rien de plus, après avoir informé la Cour de ce qui ſe paſſoit. Sur l'avis certain que je reçus que ces Bâtimens que je venois de relâcher, étoient entrés dans le Port de Trieſte, d'où ils devoient bientôt ſortir chargés de munitions de bouche & de guerre; & d'un nombre conſidérable de ſoldats qu'on vouloit tranſporter dans l'armée du Prince Eugene, j'allai, accompagné de mes deux Fregates, croiſer devant la place que je bloquai de telle ſorte, que rien n'en pouvoit ſortir ſans être arrêté.

Pendant le ſéjour que j'y fis, je reçus de nouvelles réponſes de la Cour; quoiqu'on m'y parlât de bien des choſes, on ne me diſoit pas un ſeul mot du procédé que j'avois tenu avec les Venitiens. Ce ſilence me fit grand plaiſir, & ſi ces Lettres me fuſſent venues un peu plutôt, je n'aurois pas conſulté le Cardinal, ſur ce que j'avois à faire des Batimens arrêtés.

Ayant donc tout lieu de comprendre de

de plus en plus, qu'on ne déſapprouvoit pas ce que j'avois fait juſqu'alors, j'en tirai des conſéquences pour l'avenir, & je me mis à brûler tous les Bâtimens Venitiens ſuſpects que je pouvois attraper, ſans abandonner mon blocus. Cette conduite donna lieu à de nouvelles plaintes contre moi, je m'y étois bien attendu. L'Ambaſſadeur écrivit de nouveau à la Cour; on lui fit la même réponſe que la premiere fois, & toujours ſans que je reçuſſe le moindre reproche ſur ce qui s'étoit paſſé.

1701.

Cependant l'Armée du Prince Eugene avoit grand beſoin de ſecours. Depuis que je m'étois mis à brûler, elle n'en recevoit que bien peu, & le blocus de Trieſte qui tenoit renfermé le convoi, ôtoit tout eſpoir d'en attendre au moins de quelque tems, lorſque l'Ambaſſadeur de l'Empereur à Veniſe, qui vouloit dégager tous ces Bâtimens à quelque prix que ce fût, s'aviſa de faire travailler en ſecret à l'armement d'un vaiſſeau Anglois de cinquante pieces de canon, qui ſe trouvoit par hazard dans le Port.

Ce Bâtiment devoit venir m'attaquer

1701. à mesure que le secours sortiroit de Trieste, sous l'escorte d'une Fregate de vingt-six canons qui devoient se joindre à lui, si le besoin le requeroit.

Ayant eu avis de ce projet, car j'avois des espions à Venise, qui m'avertissoient à point nommé de tout ce qui se passoit; j'écrivis encore au Cardinal d'Etrées, à qui je représentai tout le tort que cet armement alloit faire au service de Sa Majesté; que je n'avois que seize canons dans mon bord, & deux petites fregates de dix & de douze; que les deux Bâtimens étant de beaucoup supérieurs aux miens, ils me chasseroient du Golphe tant qu'ils voudroient, après quoi il leur seroit libre de porter au Prince Eugene tous les secours qu'ils jugeroient à propos : mais que si son Eminence vouloit me le permettre, je m'engageois à les prévenir, & à aller brûler ce Vaisseau dans le Port, quand même il seroit sous saint Marc. Le Cardinal méprisa l'avis que je lui donnois, & m'écrivant toujours sur le même ton, m'ordonna de faire ma mission, sans m'embarrasser de ce qui se faisoit dans Venise.

Peu après cette réponse, l'Ambassadeur

deur qui avoit eu avis auſſi-bien que moi de l'armement qu'on continuoit, en parla au Cardinal. Cette Eminence commença à ouvrir les yeux, & de concert avec l'Ambaſſadeur porta ſes plaintes au Sénat qui répondit : *Faites retirer le Chevalier de Forbin de nos mers, & nous nous chargeons d'empêcher les Impériaux de porter des ſecours au Prince Eugene.* Sur ces offres qu'on accepta ſans doute trop légerement, le Cardinal dépêcha un Courier à la Cour, & demanda des ordres ſur mon ſujet. 1701.

Tandis que tout ceci ſe paſſoit, j'eus avis que le Roi, qui étoit content de mes ſervices, & qui craignoit que les ennemis ne vinſſent s'oppoſer à moi avec des forces ſupérieures, avoit fait faire un gros armement à Toulon, commandé par Monſieur le Comte de TOULOUSE, avec ordre de n'aller d'abord que juſqu'à Meſſine, mais d'entrer dans le Golphe, ſuppoſé que je ne fus pas aſſez fort.

Je répondis à ces nouvelles, dont je fus informé, & par la Cour, & par M. l'Amiral, qu'à moins que les ennemis n'empruntaſſent des forces étrangeres,

1701. je ſerois aſſez fort moi-même pour tout ce qu'il y avoit à faire, pourvû que l'on m'envoyât une Fregate de cinquante ou ſoixante pieces de canon. Je n'avois en effet beſoin de rien autre; car j'avois déja demandé au Vice-Roi de Naples, avec qui j'avois toujours entretenu correſpondance, des galiotes à rames pour les oppoſer à celles des ennemis.

Sur ces entrefaites, le Cardinal d'Etrées, reçut par le retour de ſon Courier, un ordre pour me faire retirer du Golphe. La Cour ſur ce que cette Eminence & l'Ambaſſadeur avoient écrit, croyant que les Venitiens ſeroient à l'avenir de meilleure foi que par le paſſé, avoit voulu donner cette ſatisfaction à la République. J'eus donc ordre de me rendre à Brindes avec mon Eſcadre, & d'y attendre en patience des nouvelles du Cardinal, à qui il m'étoit ordonné d'obéir aveuglement.

En faiſant route pour Brindes, je paſſai par Anconne, où j'arrêtai les comptes des vivres qui m'avoient été fournis. Je n'y étois que depuis deux jours lorſque je reçus un Courier du Cardinal, qui me rappelloit dans le Golphe.

Les Venitiens d'accord avec les Miniſtres

niſtres de l'Empereur n'avoient ſouhaité mon éloignement, comme j'ai remarqué en ſon lieu, que pour dégager le convoi que je tenois renfermé dans Trieſte. De maniere que trois jours après mon départ, les Impériaux ayant fait entrer dans le Port pluſieurs bateaux chargés de ſoldats & de matelots, en avoient formé l'équipage du Vaiſſeau Anglois, qui ayant arboré ſur le champ le pavillon & la flâme de l'Empereur, avoit ſalué l'Amiral de Veniſe qui lui avoit rendu le ſalut, après quoi l'Anglois étoit ſorti du Port, & avoit fait route du côté de Trieſte. 1701.

Ce procédé avoit enfin ouvert les yeux au Cardinal, qui indigné de ſe voir jouer, ſe tranſporta au Sénat, où il ſe plaignit amerement de la République & de ſon manque de parole : mais il en eut peu de ſatisfaction. Toute la réponſe qu'on lui fit, fut de dire que l'Ambaſſadeur de Sa majeſté Imperiale avoit fait cet armement dans leur Port, & qu'on n'avoit pû l'empêcher.

Ce fut ſur cette réponſe que le Cardinal outré de voir la France ſi indignement mépriſée, & de ſe voir lui-même trompé avec ſi peu de ménagement,

1701. m'avoit dépêché ce Courier avec ordre de retourner ſur le champ dans le Golphe, & d'aller prendre ou brûler le Vaiſſeau Anglois que l'Empereur avoit fait armer.

Ce projet ne pouvoit plus être exécuté ; je répondis au Cardinal que je le priois de faire attention que je n'avois plus avec moi les deux Fregates qui étoient déja à Brindes, & que mon vaiſſeau ne portoit que ſeize canons ; qu'avec ſi peu de forces on ne pouvoit enlever un Vaiſſeau de cinquante canons, & de plus de trois cens hommes d'équipage ; que s'il vouloit cependant que je hazardaſſe ce coup, je ne balancerois pas à obéïr ſelon les ordres que j'en avois : mais que je le ſuppliois d'avoir la bonté de m'en envoyer l'ordre par écrit ; que pour lors je tâcherois de l'exécuter de mon mieux, & que le Seigneur feroit le reſte. Le Cardinal qui ſentit la difficulté auſſi-bien que moi, me répondit qu'il n'étoit ni homme de guerre, ni homme de mer, & qu'il me laiſſoit la liberté de faire tout ce que je jugerois convenable au ſervice du Roi.

Mes comptes étant finis à Anconne, je

je fis route pour Brindes, où je reçus le 1701.
lendemain de mon arrivée un ſecond Courier du Cardinal, qui m'ordonnoit de rentrer dans le Golphe au plus vîte, & de brûler tous les Bâtimens Venitiens que je trouverois ſans patentes. Si cet ordre fût venu dans les commencemens, l'armée du Prince Eugene n'y auroit pas trouvé ſon compte; cependant, quoique tardif, il ne laiſſa pas de l'incommoder.

Je me diſpoſois à obeir, quand je vis arriver la Fregate que j'avois demandé. Ce Bâtiment étoit commandé par Monſieur de RESSON DESCHIENS, & portoit bonne proviſion de bombes & de Bombardiers. Je renvoyai auſſitôt en France la Fregate de Monſieur de Beaucaire, & celle du pauvre Clairon, qui avoient beſoin l'une & l'autre d'un gros radoub, & ayant remis à M. Deſchiens celle que je montois, je travaillai avec toute la diligence poſſible, pour me diſpoſer à rentrer inceſſamment dans le Golphe.

Pendant le ſéjour que je fis à Brindes, l'Evêque vint me faire viſite, je fus le viſiter à mon tour dès le lendemain. Ce Prélat n'exerçoit point encore

ſes

1701. ſes fonctions, parce qu'il n'avoit pas reçu ſes Bulles, qu'on ne devoit lui expédier, qu'après que le Roi d'Eſpagne auroit reconnu en qualité de Roi de Naples, la redevance du Pape.

Pendant la converſation, un Frere Laïc vint ſe préſenter à l'Evêque, & lui porta plainte de la part de l'Abbeſſe d'un Couvent de Religieuſes de la Ville. Elle demandoit juſtice d'un procédé aſſez violent du Grand-Vicaire, qui avoit fait défenſes, ſous peine d'excommunication à tous particuliers, de quelqu'état & condition qu'ils fuſſent, d'entrer dans les parloirs du Monaſtere. L'Evêque répondit qu'il n'avoit aucune part à cette ordonnance, qui lui paroiſſoit excéder : mais que n'ayant point encore de Bulles, & par conſéquent point de Juriſdiction dans le Diocèſe, il ne pouvoit rien contre le Grand-Vicaire.

Je fus curieux de ſçavoir quels pouvoient être les motifs d'une conduite qui ſembloit en effet trop rigoureuſe, & m'adreſſant à l'Evêque : » Allons voir, » Monſeigneur, lui dis-je, de quoi il » s'agit. Cette excommunication ne vous » regarde pas ſans doute, & quant à

moi

moi, qui ne suis pas du Diocèse, je ne « 1701.
dois pas la craindre.» A ce mot le Prélat sourit, & ayant fait atteler son carosse, nous nous rendîmes au Monastère. L'Abbesse & toute la Communauté firent leur plainte; jamais tel vacarme, elles vouloient parler toutes à la fois; le pauvre Evêque n'avoit pas peu à faire à les entendre.

Tandis qu'il tâchoit de les radoucir, en leur promettant de leur donner satisfaction lorsqu'il en auroit le pouvoir, je parlois en particulier à une des Religieuses, qui me parlant ingénument, m'avoua sans façon que le Grand-Vicaire amoureux d'une de leurs Dames, qui ne vouloit point de lui, n'avoit fait cette défense que pour éloigner un jeune Cavalier qu'on lui préferoit, & dont il étoit extremement jaloux.

Je ris de bon cœur de la bizarrerie de ce procédé, qui alloit jusqu'à employer les censures de l'Eglise pour se débarrasser d'un rival; & m'étant approché de l'Abbesse: » Madame, lui dis-je, « en badinant, si ce Grand-Vicaire con- « tinue à vous maltraiter, faites-le moi « sçavoir, je lancerai une bombe dans «

sa

» sa maison, & je le coulerai à fond. »

1701. Là-dessus, je pris le papier, où étoit écrite la défense, & l'ayant mis en pieces, la conversation se tourna en plaisanteries contre le Grand-Vicaire, qui à l'âge de soixante ans s'avisoit d'être amoureux, & de défendre sous peine d'excommunication de lui préferer un jeune homme de condition plein d'esprit & bien fait. Après avoir continué quelque tems sur ce ton, je m'en retournai avec l'Evêque, ne comptant pas que cette avanture pût jamais me donner le moindre chagrin : mais il en arriva autrement comme on verra dans la suite.

La veille de mon départ de Brindes, un Pilote François vint me demander à acheter les deux barques que le sieur de Beaucaire avoit pris, & qui étoient à Anconne, où je les avois envoyées. J'avois besoin d'argent, & je fus ravi de cette occasion qui se présentoit d'elle-même. Nous arrêtâmes notre marché à six mille livres, qui me furent comptées le lendemain. Après ce marché fait, le Pilote me demanda un passeport pour pouvoir les sortir du Golphe; je ne crus pas devoir le lui refu-

ser

ſer, ce qui me fit une nouvelle affaire 1701.
auprès de M. l'Amiral : mais je m'en tirai heureuſement.

En conſéquence des ordres que j'avois reçus, je remis à la voile avec mon vaiſſeau de cinquante canons, ſuivi de la Fregate que je montois auparavant, & dont j'avois remis le commandement à M. Deſchiens. Les raiſons qui m'avoient empêché d'aller brûler le Vaiſſeau Anglois, ſelon l'ordre que le Cardinal d'Etrées m'en avoit donné, ne ſubſiſtoient plus depuis l'arrivée du ſieur Deſchiens. Je réſolus donc de donner à ſon Eminence la ſatisfaction qu'il ſembloit avoir ſi fort à cœur; ainſi ma principale vûe en rentrant dans le Golphe, fut de chercher ce Bâtiment, de l'attaquer & de le brûler, quelque part que je le trouvaſſe; bien réſolu pourtant, en chemin faiſant, de ne point faire de grace à tout ce que je trouverois de Venitiens ſans patentes.

Je ne manquai pas d'occaſions de les inquiéter bien-tôt. Il n'y avoit pas plus de deux jours que j'étois en mer, lorſque je ſurpris un convoi conduit par les Impériaux & les Venitiens, qui ne me croyoient pas ſi près d'eux. Je

les

1701. les attaquai ; & je leur enlevai huit Bâtimens chargés de vingt-cinq à trente mille charges de bled que j'envoyai à Brindes, pour en faire la débite au profit du Roi.

Comme mes ordres pour brûler tous les Venitiens que je trouverois sans patentes, étoient précis, je commençai à faire grand feu ; il ne se passoit pas un seul jour qu'il n'y eût quelque nouvelle expédition. Sans parler des barques moins considerables, je leur brûlai d'abord en différentes occasions plus de vingt-cinq bâtimens, dont je fis dépouiller les équipages par mes Matelots, qui charmés de ces captures, venoient me demander de tems en tems si nous ne brûlerions plus.

Outre ces vingt-cinq Bâtimens, je rencontrai un Vaisseau Venitien de cinquante pieces de canon, qui alloit à *Bouccari*, Ville de la domination de l'Empereur. Ce Bâtiment avoit une belle & bonne patente de la République ; ainsi je ne pouvois rien entreprendre contre lui, sans excéder mes ordres, & sans commettre une hostilité qui dans d'autres circonstances auroit pû avoir des suites facheuses.

Cepen-

Cependant, comme je ſcavois très-certainement que ce Vaiſſeau n'alloit à Bouccari, que pour y fortifier ſon équipage d'une centaine de ſoldats qui lui manquoient, & qu'après cela il devoit venir ſe joindre au vaiſſeau Anglois, pour me faire quitter le Golphe, je crus qu'il étoit du ſervice du Roi de commencer par brûler celui-ci, ſans m'embarraſſer de ce qui pourroit en arriver. 1701.

Je m'en rendis donc le maître, & après avoir fait dépouiller tout l'équipage que je renvoyai dans ſa propre chaloupe, ſans en retenir qu'un ſeul Matelot que je fis priſonnier dans le deſſein de m'en ſervir en tems & lieu, je fis mettre le feu au Vaiſſeau, me chargeant ainſi de l'évenement dans un point où je crus qu'il étoit eſſentiel de me mettre au-deſſus de mes regles.

L'incendie que je faiſois avoit tellement allarmé les Venitiens, qu'ils n'oſoient plus ſe mettre en mer. Le Vaiſſeau Anglois lui-même informé de ma derniere expédition, étoit rentré dans le Port, de peur d'être pris, ou d'être obligé de combattre ; j'étois pourtant réſolu de ne lui faire point de quartier,

&

1701. & de tout tenter pour venir à bout de le brûler. Dans ce dessein, je m'informois de tous les bâtimens que j'arrêtois, du lieu où je pourrois le trouver. J'appris de plusieurs endroits qu'il étoit dans le Port de *Malamoco*, où les Venitiens l'avoient remorqué depuis deux jours, avec six *Piottes*, sortes de bâtimens à rames.

Comme je vis qu'il m'étoit désormais impossible de le rencontrer, je résolus d'aller l'attaquer dans le Port même, & de le brûler à la barbe des Venitiens. L'entreprise étoit hardie; mais outre que le Cardinal d'Etrées m'avoit témoigné souhaiter que ce Bâtiment périt; j'étois moi-même bien-aise de rabattre un peu l'orgueil du Capitaine, qui en partant pour Trieste, avoit déclaré hautement qu'il alloit rendre libre la navigation du Golphe, & qu'il se chargeoit de rapporter au Sénat les oreilles du Chevalier de Forbin.

Le beau tems favorisoit mon entreprise. J'avois pris mes mesures pour n'arriver devant Venise, qu'à l'entrée de la nuit; car il m'importoit de n'être pas reconnu. Quand nous fûmes à l'endroit où j'avois résolu de m'arrêter, pour disposer

diſpoſer tout ce qu'il me falloit pour 1701.
mon attaque, je fis venir à bord le ſieur Deſchiens, à qui je communiquai mon deſſein.

Il lui parut d'abord ſi haſardeux qu'il ne balança pas à le condamner, il me propoſa même tant de difficultés, que j'aurois pû en être ébranlé, ſi je ne les avois pas prévûes; mais j'avois eu le tems de ſonger à tout. « Monſieur, lui dis-je, je haſarde en ceci beaucoup moins que vous ne croyez. Je vais attaquer à la vérité au milieu d'un Port un vaiſſeau entouré d'une infinité de Bâtimens, qui concourroient tous volontiers à ma perte: mais auſſi faites attention que je m'adreſſe à des gens qui ne ſongent pas à moi, & qui me croient fort éloigné de Veniſe.

Je trouverai en arrivant la plûpart de ces Bâtimens, & le Vaiſſeau même à qui j'en veux, vuide de ſoldats & de matelots. Les équipages qui ne ſe défient de rien, ou dormiront, ou ſeront à terre à ſe réjouir dans les cabarets. Le Vaiſſeau que je veux brûler eſt dans le Port, amarré à quatre amarres, & par conſéquent hors d'état de manoeuvrer, pour ſe mettre

1701. »à couvert d'une ſurpriſe. D'ailleurs »quand il ne ſeroit pas tout-à-fait hors »de défenſe, nous devons faire peu »de cas de ſon équipage, qui dans le »fonds, & à le bien prendre, ne doit »être regardé que comme une troupe »de gens peu aguerris & ramaſſés à la »hâte.

»Il n'y a donc pas lieu de douter »que je ne puiſſe fort bien venir à bout »de mon entrepriſe, ſurtout perſonne »ne nous ayant reconnu; car il ne »faut pas croire qu'on ait pris garde »à nous dans un pays où il eſt ordinaire »de voir arriver tous les jours des vaiſ- »ſeaux auſſi conſidérables que les nô- »tres.

»Bien plus; quand nous aurions »été reconnus, ayant à faire à des peu- »ples fainéans, timides, & incapables »d'une entrepriſe tant ſoit peu hardie, »nous ne riſquerions pas trop à les aller »attaquer, puiſqu'il ne leur tomberoit »jamais dans l'eſprit que nous puiſ- »ſions avoir la hardieſſe, ou la témé- »rité (comme il leur plaira) d'entrer »dans leur Port, & d'aller brûler un »Vaiſſeau à la vûe de cette prodigieuſe »quantité de galeaſſes, de galeres, de

galiotes,

galiotes & de brigantins, sur lesquels « 1701.
ils se reposent. Si je suis assez heureux « pour que le beau tems continue, je « suis presque sûr de mon entreprise; « d'ailleurs, poursuivis-je, ce Vaisseau « a trop bien servi nos ennemis, il faut « qu'il périsse pour l'honneur de la na- « tion. «

Le sieur Deschiens, homme de résolution & véritablement courageux, goûta toutes ces raisons, & se réduisit à me dire, que puisque j'étois résolu à ne démordre pas de cette entreprise, il me prioit au moins de lui en donner le commandement; qu'une pareille commission ne pouvoit tomber que sur lui, puisque je n'ignorois pas que le Commandant ne doit jamais s'exposer, sans un extrême besoin. » Je n'ai « jamais douté, lui dis-je, de votre « valeur: mais j'ai trop à cœur la réus- « site du projet dont je viens de m'ou- « vrir à vous, pour m'en reposer sur per- « sonne.

D'ailleurs, si je vous donne le com- « mandement que vous souhaitez, & « que vous reveniez sans rien faire, « je croirai avoir lieu de me plaindre, « & s'il vous arrivoit mal-encontre, ce «

1701. »qui eſt très-poſſible, je ſerois blâmé »de vous avoir expoſé tandis que je ſerois en ſûreté. Il vaut donc mieux que »j'y aille moi-même, & que je me charge de l'évenement.

» Pour prendre toutes les précautions qui conviennent en pareil cas, »& pour ne pas riſquer le ſervice de Sa »Majeſté; comme je pourrois être tué, »voici les inſtructions que j'ai reçu de la »Cour, auſquelles vous n'aurez qu'à vous »conformer.» Je lui marquai pour lors la maniere dont il devoit ſe conduire.

» J'ai demandé, pourſuivis-je, au »Vice-Roi de Naples, & je lui ai fait »demander par le Cardinal de Janſon, »douze cens ſoldats & quatre galeres; »tout cela ſe prépare à venir. Ma vûe »en me procurant ce ſecours, étoit d'attaquer les Ports de l'Empereur, & de »les détruire; car j'ai remarqué il y a »long-tems qu'ils ſont mal fortifiés, »& hors de défenſe. Quand vous aurez »reçu ce renfort, vous ſerez le maître »de vous en ſervir, pour continuer à »agir ſur ce plan, ſi vous le trouvez »convenable; ſinon vous vous ſervirez »de ces troupes, ſelon quil vous paroîtra que les intérêts du Roi le demanderont

mandéront. En attendant, tenez-vous « 1701.
dans mon bord, & attendez-y de mes «
nouvelles. »

Lui ayant ainſi parlé, je fis mettre en mer mes deux chaloupes & un canot. Je choiſis tout ce qu'il y avoit de meilleurs hommes dans mon équipage, je leur fis mettre à tous les cocardes blanches au chapeau, afin de pouvoir nous reconnoître, quand nous ſerions à bord de l'ennemi. Je fis enſuite l'établiſſement de mon attaque, marquant à chacun en particulier ce qu'il avoit à faire, & le poſte qu'il devoit occuper, quand nous aurions abordé. Tout étant ainſi diſpoſé, je m'embarquai, & nous partîmes, n'ayant en tout dans mes trois petits bâtimens que cinquante hommes; mais valeureux, & capables d'un coup hardi.

La mer étoit calme, l'air pur, & la lune dans ſon plein; il étoit à peu près minuit, quand nous entrâmes dans le Port. Le premier objet qui s'offrit d'abord à nous, fut un petit bateau avec deux hommes qui pêchoient. Pour n'être pas reconnu, je fis ſemblant d'être de l'eſcorte du vaiſſeau Anglois, dont je leur fis demander des nouvelles en

1701. Italien ; ajoutant pour les tromper, que nous avions été pris & dépouillés par les François. A ce mot de François, ils s'écrierent tous deux, *ah le chien de Chevalier de Forbin.* Après cette exclamation, ils nous répondirent que le navire étoit plus loin, & que nous n'avions qu'à avancer.

En chemin faisant, je vis venir plus de cent cinquante petites voiles qui sortoient par un petit vent de terre. Si je n'avois pas connu Venise, cette multitude de bâtimens m'auroit effrayé, & je serois revenu sans rien entreprendre ; mais je sçavois fort bien que je n'avois rien à appréhender de ce côté-là ; en effet, ils continuerent leur route, & passerent tous sans mot dire.

Quelque tems après, je rencontrai un autre petit Pêcheur, à qui je demandai des nouvelles du vaisseau Anglois. Le Pêcheur me montra un gros navire, en me disant, *le voilà.*

Le Matelot Impérial que j'avois trouvé dans le vaisseau Venitien, & que je n'avois retenu que parce que je comptois de m'en servir dans cette occasion, m'avoit assuré qu'il connoissoit ce navire, pour y être entré plus d'une

fois.

fois J'avois embarqué cet homme avec 1701.
moi, & pour en tirer le ſervice que je ſouhaitois, je lui avois promis la liberté s'il m'indiquoit le vaiſſeau; mais auſſi je l'avois aſſuré que je le ferois pendre ſur le champ s'il me trompoit. Il me confirma tout ce qu'on venoit de me dire, m'aſſurant lui-même qu'il étoit ſûr de ne point ſe méprendre, & qu'il reconnoiſſoit fort bien ce vaiſſeau à un grand lion doré qu'il appercevoit ſur le derriere de la poupe.

Le navire étant ainſi reconnu, quoique d'un peu loin, je marchai en bon ordre, afin de pouvoir commencer l'attaque tous en même tems, & d'un même côté. Nous avancions, lorſque mon maître Nocher apperçut, à la faveur du clair de la lune, le petit Pêcheur que nous avions rencontré d'abord. Il m'en avertit, & me fit prendre garde que ce bâtiment voguoit vers le navire Anglois. J'eus peur qu'il ne nous eût reconnu, & qu'il n'allât donner avis de notre venue. Pour parer ce contre-tems, je fis faire force de rames à mes gens: mais quelque diligence que je fis, il me fut impoſſible de l'empêcher de parler.

1701. Comme j'avois pris les devans, car j'étois éloigné d'une portée de fusil des deux autres bâtimens qui me suivoient, je ne voulus pas perdre de tems à les attendre, & m'adressant à l'équipage : » Allons, camarades, leur dis-je, abor- » dons toujours ; tandis que nous oc- » cuperons l'ennemi, nos gens qui ne » sont pas loin, viendront à notre se- » cours. »

Nous n'étions plus qu'à deux pas du vaisseau, lorsque la sentinelle cria, *où va la chaloupe*? Je ne répondis rien, & j'abordai ; je vis en joignant le navire, que deux sabors de la sainte Barbe étoient ouverts, j'y fis entrer mon maître Nocher & deux de ses camarades, qui s'étant glissés par-là, donnerent l'allarme les premiers. Ils tuerent d'abord cinq à six hommes qui se présenterent à moitié endormis.

Dans le même moment je montai à bord la bayonnette au bout du fusil, en criant *tue, tue*. Tous mes soldats furent se poster à l'endroit que je leur avois désigné. Quand je les vis ainsi dans leur poste, je courus suivi de quelques-uns des miens sous le gaillart du derriere, pour aller m'emparer de la grande

grande chambre, où ſont ordinairement les armes des Vaiſſeaux de Guerre. Quelques malheureux accourus au bruit ſans armes & en chemiſe, furent maſſacrés. 1701.

Comme nous pourſuivions les reſtes de ces miſérables qui crioient en demandant quartier, je tombai dans l'écoutille qui étoit à l'arriere du grand mât. Mon fuſil & l'échelle me retinrent, mais mon chapeau, ma perruque, & mon piſtolet allerent en bas. Dans cet état, je craignis que mes ſoldats ne me priſſent pour un ennemi. Je levai la voix, & leur adreſſant la parole, *ce n'eſt rien*, leur dis-je, *avancez, enfans, je ſuis à vous.*

Ces hommes pleins de valeur, & qui avoient une préſence d'eſprit merveilleuſe, s'avancerent vers la grande chambre, où je les ſuivis un moment après. Ils en étoient déja maîtres lorſque j'arrivai, & avoient tué ſept à huit hommes qui avoient voulu leur faire tête. Alors, n'y ayant plus perſonne qui réſiſtât, je mis des Sentinelles aux écoutilles, pour empêcher que ceux qui étoient en bas ne montaſſent ſur le Pont.

1701. L'Officier qui étoit destiné pour attaquer le Château du devant, s'en étoit aussi emparé. Il ne restoit plus que le Capitaine du Vaisseau, son gendre, & deux de ses fils, qui s'étoient enfermés dans la chambre du Conseil qu'ils avoient barricadée, & où ils se défendoient. Il étoit important de les y forcer au plutôt, & avant qu'aucun de tous ces bâtimens dont le Port étoit rempli, pût venir donner du secours. Je courus donc inceſſamment de ce côté, suivi de quelques soldats, & ayant envoyé sur le champ un bombardier dans mon canot pour y prendre une hache, des grenades, & une méche allumée, que j'avois eû la précaution d'embarquer, j'eus bien-tôt fait une ouverture dans la cloison. Aux premieres grenades que je jettai, le Capitaine se rendit en demandant quartier. Ce fut pour lors que mes deux autres Bâtimens aborderent; enforte que sans leur secours, & avec vingt hommes seulement, je m'étois déja rendu maître du Vaisseau.

L'Officier de l'un des deux bâtimens me dit qu'un coup de mousqueton à trompette que le Capitaine avoit

avoit tiré de la chambre du Conſeil, lui 1701.
avoit tué deux hommes, & que trois autres avoient été bleſſés du même coup. Ce fut là tout ce que je perdis. La plupart des matelots ennemis qui étoient entre les ponts ſe jetterent par les ſabors dans la mer, & ſe ſauverent à la nage; ainſi dans moins d'une demie-heure je me vis entierement le maître.

Il ne me reſtoit plus, pour avoir une ſatisfaction entiere qu'à mettre le feu. Je fis rompre des planches de coffre, & avec des chemiſes ſouffrées, que j'avois apporté exprès, je fis préparer trois feux que je diſpoſai en différens endroits; après quoi ayant fait chercher mon chapeau, mon piſtolet & ma perruque, je fis crier dans le bas du navire, qu'il y avoit bon quartier; il en monta vingt-ſept hommes, que je diſtribuai dans mes deux chaloupes avec le Capitaine, ſes fils & ſon Gendre. Perſonne ne paroiſſant plus, j'allumai moi-même les feux, & quand je vis qu'ils commençoient à gagner le corps du Vaiſſeau, je me rembarquai.

Dans un moment le navire fut tout embrâſé; j'avois le plaiſir de le voir brûler en me retirant. Ce ſpectacle mit l'al-

1701. larme dans le Port; on voyoit de la lumiere partout; ce n'étoient que cris dans tous les vaiſſeaux & dans les maiſons. Peu après le trouble augmenta; car le feu ayant gagné le dedans, les canons chargés à boulets commencerent à tirer à droit & à gauche avec un fracas horrible; enfin le feu prenant aux poudres, & mettant en pieces cette maſſe énorme, fit jouer au milieu du Port la plus épouvantable mine qu'il ſoit poſſible d'imaginer.

Je retournai dans mon bord, ſans avoir été pourſuivi de perſonne; j'y fus reçu aux cris de *Vive le Roi.* Tout l'équipage témoigna d'autant plus de joie de mon retour, que le fracas qu'ils avoient entendu dans le Port, leur avoit donné plus d'inquiétude ſur mon ſujet.

Les Priſonniers ayant été mis dans mon Vaiſſeau, j'affectai de faire toutes les honnêtetés poſſibles au Capitaine, & après m'être plaint à lui avec douceur, des diſcours qu'il avoit tenu ſur mon compte, « Monſieur, lui dis-je, » quoiqu'on ait voulu m'aſſurer que » vous avez eû deſſein de me maltrai» ter, non-ſeulement vous ne recevrez

» aucun

aucun mauvais traitement de ma part : « 1701.
Mais je veux ſur votre ſeule parole, «
vous renvoyer à Veniſe ; vous y trai- «
terez avec l'Ambaſſadeur de l'Empe- «
reur, de l'échange des Priſonniers, «
& en cas que vous ne puiſſiez rien con- «
clurre, vous reviendrez me joindre ici «
au bout de deux mois. «

Dès qu'il fut jour, j'ordonnai qu'on le mit à terre. Il ne profita pas long-tems de l'honnêteté dont j'avois uſé à ſon égard : il mourut peu de jours après ſoit de chagrin, ſoit que les Venitiens l'euſſent fait empoiſonner, comme on en fit courir le bruit, je ne ſçai pourquoi.

Cependant l'allarme étoit dans Veniſe, les Magiſtrats en robe de chambre & en pantoufles s'aſſemblerent au *Pregadi*. L'Ambaſſadeur de France eut peur, & tout effrayé du tumulte qu'il entendoit, ſe cantonna dans ſon Palais. Le Cardinal d'Etrées au contraire triomphoit ; car il regardoit ce qui venoit de ſe paſſer, comme une expédition entrepriſe pour lui faire plaiſir, & qui ſervoit à le venger amplement de la mauvaiſe foi, & du manque de parole des Venitiens.

1701. Dans les premiers mouvemens de sa joie, il m'écrivit la lettre du monde la plus gracieuse. L'Ambassadeur s'expliquoit sur un ton bien différent, & après m'avoir accablé de reproches, il ne faisoit pas difficulté de me dire, que pour ma propre gloire je l'avois exposé, & avec lui tous les François qui étoient dans Venise, à être assommés par le peuple.

Cette Lettre me fit de la peine, je répondis à l'Ambassadeur qu'il faisoit beau tems dans son cabinet, où il étoit tranquile, & en sûreté, tandis que j'exposois tous les jours ma vie pour la gloire des Armes du Roi; que bien loin de m'attendre aux reproches que je venois de recevoir, j'avois espéré qu'il me sçauroit gré d'avoir mortifié une République qui observoit si mal ce qu'elle avoit si souvent & si solemnellement promis; que j'étois au désespoir qu'il n'approuvât pas ma derniere action : mais que je la jugeois si utile au service du Roi & à l'honneur de la nation, que si ce vaisseau Anglois étoit encore sur pied, je me croirois obligé de tout entreprendre pour le faire périr.

Le lendemain l'Ambassadeur qui commençoit

mençoit à n'être plus si effrayé, me re- 1701.
crivit une lettre bien différente de la premiere; il me fit mille excuses, donna de grandes louanges à tout ce que j'avois fait, & finissoit en me priant d'oublier sa précédente.

Avant que de mettre à terre le Capitaine Anglois, je lui demandai à combien montoit l'équipage de son vaisseau: il me dit qu'il étoit de trois cens trente hommes, & que si j'avois été l'attaquer le jour précedent, je n'y en aurois peut-être pas trouvé vingt; que je n'y en avois trouvé un si grand nombre, que parce que voulant congédier tout ce monde, il les avoit fait avertir de se rendre à bord, où il y avoit plus de cent hommes lorsque j'étois venu l'attaquer, & que le peu de résistance qu'on m'avoit fait, ne venoit que de ce qu'ils n'auroient jamais crû que j'oserois les attaquer dans un Port comme celui de Venise, où ils se croyoient à l'abri de toute insulte. Leçon importante pour tous les gens de guerre, qui doivent toujours être sur leurs gardes, & craindre, quelque part qu'ils se trouvent, les surprises des ennemis, qui peuvent les attaquer à tout mo-

1701. moment, & qui ne demanderoient pas mieux que de les prendre au dépourvû.

Les Venitiens irrités de ce qui venoit de se passer, porterent leurs plaintes au Cardinal d'Etrées. Ils lui déclarerent qu'ils regardoient cette action comme une hostilité intolerable, dont il falloit que la République tirât raison; qu'ils voyoient fort bien qu'on vouloit les pousser à bout: mais qu'ils ne souffriroient jamais, sans témoigner leur ressentiment, que les François eussent porté la hardiesse, jusqu'à venir sous les yeux du Sénat & dans leur port, brûler les vaisseaux de leurs amis & de leurs alliés.

Le Cardinal ravi de pouvoir leur faire une réponse semblable à celle qu'il en avoit reçu, répondit qu'il n'étoit point homme de guerre, qu'il ignoroit les raisons qui avoient donné lieu à l'expédition dont ils se plaignoient: mais que j'étois à leur vûe, & qu'ils pouvoient envoyer à bord tant qu'ils voudroient, pour s'éclaircir avec moi; que quant à lui, il n'avoit aucune autre satisfaction à leur donner.

Le Sénat peu content de cette réponse,

ponſe, me députa un Noble Venitien, 1701.
qui ſe rendit à bord, accompagné du Conſul François. Je fis au Député tout l'accueil poſſible. Je ne craignois pas d'en faire trop après ce qui venoit de ſe paſſer : outre que je prévoyois fort bien que j'aurois mon tour, avant que la converſation finit.

Après les premieres civilités, il m'expoſa dans une aſſez longue plainte, les principaux griefs que le Sénat avoit contre moi, me déclara qu'il étoit principalement envoyé pour ſçavoir les raiſons ſur leſquelles je m'obſtinois depuis ſi long-tems à outrager la République, dont je n'avois pas à me plaindre; qu'il avoit ordre de s'informer des motifs qui m'avoient engagé à inquiéter tout ce que j'avois trouvé de leurs bâtimens dans la mer Adriatique, à en brûler un ſi grand nombre, & en particulier de s'éclaircir avec moi ſur le ſujet pour lequel j'étois allé, juſques dans leur Port, brûler à la vûe de Saint Marc, un vaiſſeau qui appartenoit à leurs alliés, & qui étoit ſous la protection de la République.

Ce diſcours m'ouvroit un champ trop vaſte pour reſter court. Après avoir

1701. écouté tout ce que le Député avoit à me dire : « Monſieur, lui repartis-je, » le Roi mon Maître m'a envoyé dans » le Golphe pour le bien de ſon ſervice ; » mais en même tems il a eu ſi fort à » cœur les intérêts de votre Républi- » que, & il a tellement prétendu la mé- » nager, qu'il m'a défendu de paroître » autrement que ſous le Pavillon du Roi » d'Eſpagne, à qui les côtes du Royau- » me de Naples, qui ſont une partie du » Golphe, appartiennent inconteſtable- » ment.

» Mes inſtructions qui ſont très-ſa- » ges, ne me permettent que d'attaquer » les ennemis du Roi ; auſſi ne ſuis-je » venu que comme dans un pays ami ; » croyant n'avoir à faire, tout au plus » qu'aux Impériaux, s'ils entreprenoient » quelque choſe de contraire au ſervice » de Sa Majeſté.

» Cependant, à peine ſuis-je entré » dans le Golphe, qu'un de mes Capi- » taines, & trente hommes de ſa ſuite » ſont aſſaſſinés au ſortir de la Meſſe, » dans vos propres terres, au milieu » d'un Village appartenant à la Seigneu- » rie. Je m'en ſuis plaint à vos Magiſ- » trats ; bien loin de me donner ſur ce

point

point la satisfaction que je demandois, « 1701.
& que j'avois lieu d'attendre, on me ferme l'entrée de tous vos Ports, & on « m'y refuse même de l'eau, tandis que « nos ennemis en reçoivent toute sorte « de secours. «

Quand après cela j'aurois usé de re- « présailles, on n'auroit pas lieu de s'en « plaindre. Je ne l'ai pourtant pas fait, « au contraire, nonobstant l'irrégularité « de ce procédé, n'en voulant qu'aux « seuls Impériaux, j'ai fait prier le Sé- « nat de donner des passeports à ses Su- « jets, dans la crainte où j'étois de les « confondre avec les ennemis. «

Il étoit d'autant plus raisonnable de « me donner satisfaction sur ce point, « qu'ayant à empêcher les secours que « l'Empereur envoyoit journellement au « Prince Eugene, & que ne m'étant « pas possible de distinguer les Venitiens « des Impériaux, autrement que par « leur passeport, on ne pouvoit refuser « de leur en donner, sans m'exposer « tous les jours à des mécomptes égale- « ment désagréables au Roi mon Maî- « tre, & à la République. «

Il est notoire que le Sénat n'a ja- « mais voulu entendre raison sur ce « point

1701. »point, & que toutes mes remontran-
»ces ont été inutiles : il sembloit après
»cela que j'étois en droit de prendre
»indistinctement sur les ennemis, &
»sur les Venitiens ; cependant pour ne
»pas choquer votre délicatesse, je n'ai
»pas voulu user d'un droit que votre
»conduite me donnoit ; & voulant
»pousser les ménagemens jusqu'à l'ex-
»cès, je me suis donné la peine pendant
»long-tems de conduire ceux de vos
»bâtimens que je trouvois chargés de
»vivres, & de munitions de Guerre,
»dans les Villes de votre dépendance
»où ils me disoient aller ; & je les ai
»toujours relâché sans difficulté, lors-
»que vos Podestats m'ont assuré que
»la cargaison appartenoit aux Veni-
»tiens.»

» La République m'a d'autant plus
»d'obligation en ce point, que je sça-
»vois fort bien que le Magistrat me
»trompoit, puisque je ne manquois
»jamais d'apprendre le lendemain, ou
»le jour d'après, que les bâtimens
»relâchés étoient allés chez les enne-
»mis. J'en ai surpris quelques-uns qui
»étoient dans ce cas. Après avoir vé-
»rifié leur mensonge, & la connivence
du

du Magiſtrat, il auroit été, ce ſem- « 1701.
ble, dans l'ordre de les brûler : je me « ſuis pourtant contenté de jetter les mu- « nitions en mer, & j'ai renvoyé & les « bâtimens & l'équipage, ſans leur faire « le moindre mal. «

Dans une ſeule fois j'ai rencontré « près de quatre-vingt-deux bâtimens qui « alloient à Trieſte. Je les ai laiſſé paſſer, « quoiqu'il me fût aiſé de les arrêter, & « quoique je ſçuſſe fort bien qu'ils n'al- « loient que pour ſe charger du Convoi « deſtiné au Prince Eugene ; car j'avois « été averti qu'on ne les envoyoit que « pour ce ſujet. «

Mais voici qui eſt plus fort que « tout le reſte. Tandis que je tenois « Trieſte bloquée, l'Ambaſſadeur de « l'Empereur arme dans votre Port, « & ſous les yeux du Sénat, le Vaiſ- « ſeau Anglois dont la perte fait au- « jourd'hui le ſujet principal de votre « députation. Vous n'ignorez pas que « les Miniſtres du Roi ont repréſenté « à vos Magiſtrats, qu'ils euſſent à em- « pêcher cet armement. Sur les remon- « trances qui leur furent faites, le Sé- « nat donna ſa parole que l'Anglois « n'armeroit point, & promit au Roi «

1701. » & à ses Ministres, que pourvû qu'on » me fit sortir du Golphe, il se chargeoit » d'empêcher qu'à l'avenir les Impériaux » donnassent du secours au Prince Eu- » gene.

» Sur ces belles promesses, le Roi » & ses Ministres m'ordonnent de me » retirer. J'obéis. Qu'en est-il arrivé? « A peine fus-je parti, que le Vaisseau » Anglois arbore le pavillon de l'Em- « » pereur; & après avoir salué votre » Amiral, qui lui rend le salut, sort du » Port, fait voile pour Trieste, met » sous son escorte plus de cent bâti- » mens, les mêmes que j'avois laissé » passer, & les conduit jusqu'à l'em- » bouchure du *Pô*, chargés du secours » dont j'avois empêché la sortie pendant » si long-tems. «

» Les Ministres du Roi portent de » nouveau leurs plaintes au Sénat sur ce » manque de parole. Toute la satisfaction » qu'on en obtient, se réduit à s'entendre » répondre froidement, » *qu'on est bien fâché de ce qui est arrivé : mais qu'on n'a pû empêcher l'Ambassadeur de l'Empereur de faire cet armement.*

» Depuis ce tems-là j'ai brûlé, dites- » vous, un trés-grand nombre de bâ- » timens

timens Venitiens ; cela pourroit être, « 1701.
& je n'oſerois aſſurer le contraire ; «
mais ce qu'il y a de bien certain, c'eſt «
que s'ils avoient eû des Patentes, com- «
me le Sénat a été requis plus d'une «
fois de leur en donner, je les aurois «
laiſſé paſſer, de même que pluſieurs au- «
tres bâtimens qui venoient du Levant, «
richement chargés, & que j'ai recon- «
nu à leurs Patentes appartenir à la Ré- «
publique. «

Du reſte, quand j'aurois brûlé en «
effet quelques Venitiens que j'aurois «
ſurpris donnant du ſecours aux enne- «
mis, malgré les intentions du Sénat, «
y auroit-il lieu d'être ſi fort irrité con- «
tre moi, qui, en tout cela, n'aurois «
fait autre choſe dans le fond, que de «
punir des contrebandiers, de faux «
freres, & de mauvais Sujets ? Et pour «
ce qui eſt du vaiſſeau Anglois, que je «
viens de brûler dans votre Port, qu'il «
me ſoit permis de vous le dire, c'eſt «
à la République à me faire des remer- «
ciemens, & non des reproches ; puiſ- «
que je lui ai rendu ſervice, en châ- «
tiant un inſolent qui faiſoit le maître «
chez vous, *ſans que vous puſſiez l'en* «
empêcher. « Ma réponſe déconcerta le
Venitien,

1701. Venitien, qui n'en demandant pas davantage, prit congé, & s'adressant au Consul François. Monsieur le Consul, lui dit-il, il m'a fait la réponse d'un FORBIN. Je ne sçai si par cette maniere de parler, en faisant allusion à mon nom, il vouloit dire quelqu'autre chose que ce qui se présente naturellement.

Dès ce jour même j'écrivis à la Cour pour donner avis au Ministre de ma derniere expédition. Voici la réponse que j'en reçus. « Sa Majesté m'a paru satisfaite, Monsieur, du succès qu'a eû » votre projet par la prise de plusieurs » bâtimens; l'action que vous avez faite, » en brûlant dans le port de Malamoco » le Vaisseau Anglois destiné pour le » service de l'Empereur, lui a aussi été « très-agréable. Elle en a bien connu » toute la hardiesse, & tout le danger » auquel vous vous êtes exposé. Elle » m'ordonne de vous assurer qu'elle s'en » souviendra par rapport aux Officiers, » & autres que vous recommanderez, » & dont vous avez été content, & » que vous le ferez de l'attention qu'elle » y fera. »

J'avois écrit à Rome au Cardinal de Janson

Janſon ſur le même ſujet. Il me témoigna que mon attention à lui faire part de mes ſuccès, lui avoit fait beaucoup de plaiſir, & enſuite donnant un champ libre à l'amitié qu'il avoit pour moi, il m'écrivit mille choſes ſi obligeantes, qu'il ne me conviendroit pas de les répeter. 1701.

L'expédition dont je viens de parler me rendit entierement maître du Golphe. Je remis à la voile, & je continuai à croiſer. Peu de jours après, il m'arriva une avanture que je ne dois pas taire; & qui me fit d'autant plus de plaiſir, qu'en me donnant lieu de faire reſpecter les armes du Roi, j'en tirois une ample ſatisfaction de toutes les avanies que j'avois eû à eſſuyer de la part des Venitiens.

Un petit bâtiment que j'envoyois devant moi à la découverte, avec ordre à l'Officier de faire venir à bord tout ce qu'il rencontreroit, (car je m'étois mis ſur le pied de ne laiſſer paſſer aucun bâtiment ſans le viſiter,) trouva une Piotte, où étoit le PROVEDITEUR *Général du Golphe*. Ce Magiſtrat, un des plus conſidérables de la République, qui étoit ſorti pour exercer quelque

 fonction

1701. fonction de sa Charge, étoit pour lors revêtu de toutes les marques de sa dignité.

L'Officier François l'ayant abordé, lui commanda de se rendre à bord du Chevalier de Forbin. Le Général surpris & tout scandalisé de se voir donner un tel ordre, à lui qui devoit en donner aux autres, répondit à l'Officier qu'il eût à se retirer, & lui fit dire que cette Piotte portoit son Excellence Monseigneur le Provediteur Général du Golphe.

Le François sans démordre de ses prétentions, & peu touché de la magnificence de ce titre, repliqua brusquement qu'il ne reconnoissoit d'autre Général que le Chevalier de Forbin; qu'il n'y avoit qu'à obéir, sans quoi il alloit faire tirer sur le bâtiment. Le Venitien étoit trop sage pour risquer ce coup, obéit, & s'en vint à bord.

L'Officier qui avoit gagné les devans, m'avertit de ce qui se passoit. Ravi de pouvoir mortifier la République dans la personne d'un de ses principaux Magistrats, je donnai les ordres convenables, & je me retirai dans ma chambre, pour donner lieu à la comédie que je méditois.

A

A peine le Provediteur fut à bord, que l'Officier de garde lui ordonna de monter. Le Venitien fit quelques difficultés de le faire, ſous prétexte de ſa dignité, & demanda à me parler. L'Officier lui répondit, ſelon l'inſtruction que je lui avois donné, que ſon Excellence Monſeigneur le Chevalier ne faiſoit que de paſſer dans ſa chambre, où il étoit allé pour repoſer un moment, & qu'il n'y avoit perſonne d'aſſez hardi pour oſer l'éveiller, au moins ſi-tôt : il ajouta qu'il en étoit bien mortifié : mais que ſelon ſes ordres, devant, ſans en excepter aucun, viſiter tous les bâtimens qui viendroient à bord, après en avoir fait monter tous les équipages, il ſupplioit ſon Excellence d'avoir pour agréable qu'il s'acquittât de ſa commiſſion. 1701.

Le Général, homme d'eſprit, comme le ſont preſque tous les Venitiens, comprit fort bien de quoi il étoit queſtion, & voyant la néceſſité où il étoit de monter, ne ſe le fit pas dire davantage. Dès qu'il fut entré, l'Officier qui le précédoit, marchant à petit bruit, & ſur la pointe des pieds, vint gratter à la porte de ma chambre qu'il en-

1701. trouvrit, & me parlant à demi voix, & comme craignant de me faire de la peine. » Monſeigneur, me dit-il, je de» mande bien pardon à votre Excellen» ce, d'oſer prendre la liberté de l'é» veiller : mais ſon Excellence Monſei» gneur le Provediteur Général du Gol» phe....

A ce mot de Provediteur Général, je me levai avec précipitation, & me préſentant ſur la porte de ma chambre, j'y reçus le Venitien que je ſaluai profondément, & à qui je témoignai combien j'étois mortifié que mes Officiers l'euſſent obligé de venir à bord, & de monter. Je le ſuppliai de croire que quelque général que fût l'ordre que j'avois donné, je n'avois pas prétendu qu'il s'étendît juſques à ſon Excellence; que mes Officiers avoient excédé : mais que je le conjurois de leur pardonner, & de n'imputer leur mépriſe qu'au malheur des tems qui les obligeoit, & qui me contraignoit moi-même à faire tous les jours bien des choſes que je n'exécutois qu'avec regret.

Le Venitien répondit d'un air gracieux qu'il étoit charmé de l'avatu-

re

re, puiſqu'elle lui procuroit le plaiſir de me connoître. Un moment après, on apporta du caffé, du chocolat, des confitures, & de différentes ſortes de vin; le Général goûta de tout. 1701.

Nous parlâmes aſſez long-tems de la ſituation des affaires. Je me plaignis de la partialité de la République, des mauvais traitemens que j'en recevois tous les jours, & de ce que par ſes ordres on me refuſoit entrée & rafraîchiſſemens, juſques à de l'eau, dans tous ſes Ports, tandis qu'on accordoit tout aux ennemis.

Le Vénitien auſſi habile que poli, me répondit en excuſant toujours le Sénat, ſans pourtant me condamner. Lorſqu'il prit congé, tous mes Soldats parurent ſous les armes; je fis battre au champ, & l'équipage ayant crié pluſieurs fois, *Vive le Roi*, je ſaluai ſon Excellence de neuf coups de canon. Je fis part de cette avanture au Cardinal d'Etrées, & à l'Ambaſſadeur. Ce dernier me répondit que le Général ſe louoit extremement de moi, & que je lui avois fort bien doré la pilule.

Ce fut à peu près dans ce tems-là que je reçus des plaintes de M. le

Comte

1701. Comte de Toulouſe, au ſujet des paſſeports que j'avois donné au Pilote François, à qui j'avois vendu à Brindes les deux barques qui étoient à Anconne. Ces deux bâtimens qui venoient en France, entrerent dans Meſſine, le Pilote préſenta ſon paſſeport. On ne manqua pas de le porter à M. l'Amiral, & de lui repréſenter que je m'arrogeois une autorité qui n'étoit dûe qu'à lui : mais ce Prince dont j'avois l'honneur d'être connu, démêla bientôt la vérité, & comprit que tout ce que j'en avois fait n'étoit que pour faciliter la vente des Bâtimens. Cependant il m'écrivit, & m'ordonna de me juſtifier.

Il ne me fut pas mal-aiſé de le faire, & mes raiſons ſe trouvant les mêmes que celles qui s'étoient d'abord préſentées à ſon eſprit, il y eut égard. Cette affaire n'eut point d'autre ſuite : j'ai cru pourtant devoir la rapporter, quand ce ne feroit que pour faire voir aux Officiers avec combien de circonſpection ils doivent ſe conduire ; car à l'armée on ne pardonne rien, ſurtout en certaine matiere, & il ne manque jamais de gens qui, ou par envie, ou

pour

pour faire leur Cour, ſe font un mérite 1701.
de vous accuſer.

Comme je continuois à brûler tous les bâtimens que je trouvois ſans paſſeport, les cris & les plaintes ne ceſſoient pas. Enfin, les Vénitiens fatigués de ſe voir ſi mal menés, s'adreſſerent encore au Cardinal. Ils lui firent tant, & de ſi belles promeſſes, que cette Eminence continuant à être leur dupe, ſe laiſſa encore perſuader. Il m'envoya donc ordre de ne plus toucher aux Venitiens, & de laiſſer les choſes dans l'état où elles étoient, lorſque j'étois entré dans le Golphe. Sur ce pied n'ayant plus rien à faire ſur mes croiſieres, je repris le projet dont j'ai parlé ci-devant, & dont je n'avois differé l'exécution que parce que j'avois eu occaſion de faire quelque choſe de mieux.

J'ai déja dit plus d'une fois, que dès mon entrée dans le Golphe, j'avois reconnu que la plupart des Ports de l'Empereur étoient dégarnis de troupes & très-mal fortifiés. Mon deſſein étoit de les détruire, & de bombarder les Places qui bordoient la côte. Pour ce ſujet j'avois demandé au Vice-Roi de Naples douze cens ſoldats, & qua-

1701. tre Galeres. Ce ſecours n'étoit point venu, & quoiqu'il me fût impoſſible avec le peu de monde que j'avois, d'exécuter tout le plan que je m'étois formé, je compris pourtant que je pourrois faire quelque choſe, en attendant ce renfort.

Je réſolus de commencer mes expéditions par le bombardement de Trieſte; j'accommodai donc inceſſamment, en Galiottes à bombes, deux bâtimens que j'avois pris ſur les ennemis, & j'allai mouiller devant cette place à la portée du canon. A peine fus-je arrivé, que pour ne perdre point de tems, j'allai en compagnie du ſieur Deſchiens, ſonder juſques ſous les murailles de la Ville, pour reconnoître les lieux, & pour voir comment je diſpoſerois mon attaque.

Quoiqu'on fît pleuvoir ſur nous une grêle de coups de canons & de mouſqueterie, car il parut ſur les remparts plus de ſix mille hommes bien armés, je n'eus ni morts ni bleſſés. L'endroit où je devois poſter mes bombardes étant reconnu, je les fis avancer à l'entrée de la nuit, & je débutai par faire tirer dans la Ville ſix volées de canon de dix-huit

livres

livres de bales. Cette décharge fut si heureuse, qu'elle endommagea plusieurs maisons, & qu'un des boulets emporta l'un des chandeliers qui éclairoit le souper du Gouverneur. 1701.

Mes bombardes commencerent un moment après. Elles tiroient quatre bombes à la fois, & faisoient un fracas épouventable. Comme j'avois eû la précaution de mettre dans les bombes des matieres combustibles, le feu prit bien-tôt dans plusieurs quartiers de la Ville, elle paroissoit toute embrâsée. L'allarme qui se répandit dans un instant, y jetta une telle consternation, & la frayeur fut si grande, que tous les habitans s'enfuirent à la campagne avec tant de précipitation, qu'ils ne se donnerent pas même le loisir d'emporter ce qu'ils avoient de plus précieux.

Il y avoit sur le Môle qui forme commme une espece de petit pont, une batterie à barbette de quatorze pieces de canon. Ce poste étoit le seul qui pouvoit m'incommoder notablement. Pour prévenir les ennemis, car je ne doutois pas qu'ils ne vinssent m'attaquer par cet endroit, je fis faire de mon ca-

1701. not & de ma chalouppe, deux demi lunes flottantes; je les couvris de matelats; je remplis de fusiliers ces deux petits bâtimens, & m'étant embarqué dans l'un des deux, je gagnai de ce côté-là.

A mesure que j'en approchois, je reconnus que le poste étoit abandonné, aussi-bien que tout le reste de la Ville, Pour profiter de la terreur où étoient les ennemis, je voulois descendre avec une quarantaine de soldats, & tâcher d'entrer dans la place pour achever de la brûler. J'en allai conferer avec le Sieur Deschiens qui étoit occupé à bombarder.

Il me détourna de mon dessein, en me représentant que nous n'avions point de petard pour faire sauter la porte qui donnoit sur le Môle. » D'ailleurs, me dit-il, vous avez vû tantôt le nombre des ennemis qui ont paru sur les remparts, vous n'avez que quarante soldats à leur opposer; si par malheur les troupes remises de leur premiere frayeur, venoient à vous, vous seriez accablé sous le nombre, & vous ne manqueriez pas d'y succomber. Croyez moi, soyez content

tent. Nous bombardons ici tout à« 1701.
notre aiſe, ſans que perſonne nous« diſe mot, le feu eſt par toute la Ville,« que pouvez-vous ſouhaiter davan-« tage «?

Je me laiſſai perſuader à ces raiſons, & je ne fis rien qui vaille. Si j'avois ſuivi mon ſentiment, je ruinois la Ville de fond en comble; car j'appris le lendemain par les Venitiens, que tous les habitans étoient ſortis, & que la Milice qu'ils avoient aſſemblé à la hâte pour les défendre, ayant profité de l'épouvante des Bourgeois, s'étoit ſauvée après avoir pillé tout ce qu'elle avoit pû enlever.

Après cette expédition, je détachai ma chaloupe que j'envoyai à Veniſe porter mes lettres. Elle étoit armée de quatre pierriers, deux devant, & deux derriere, & n'avoit pour tout équipage que quinze ſoldats, commandés par le Sieur PEINIER, Enſeigne de Marine.

Depuis que j'avois brûlé le Vaiſſeau Anglois, les Venitiens avoient fermé l'entrée de leurs Porrs avec des Vaiſſeaux de Guerre & des Galeres. Dès que ma Chaloupe parut à l'entrée du *Lido*, les Galeres l'arrêterent, & de-

1701. manderent à l'Officier où il alloit. Il répondit qu'il portoit à l'Ambaſſadeur de France des lettres du Chevalier de Forbin.

Je ne ſçai comment le tout ſe paſſa : mais ſoit que l'Officier s'expliquât mal, ou que mon nom leur eût fait peur, ils dépêcherent un Iole pour avertir le Sénat de mon arrivée à la Chaîne, dans une Fregate de quatorze canons, & de deux cens hommes d'équipage. L'allarme les avoit tellement ſaiſis, qu'ils faiſoient monter des hommes ſur le bout de leurs Antenes pour compter ceux qui étoient dans la chaloupe qu'ils prenoient pour un Amiral.

Le Sénat effrayé de la nouvelle qu'il venoit de recevoir, députa ſur le champ un Noble pour aller porter des plaintes à M. le Cardinal d'Etrées, à qui il repréſenta, qu'il voyoit bien qu'on ne prétendoit plus les ménager, & que le Chevalier de Forbin n'étoit pas venu ſans quelque deſſein important, & concerté avec les Miniſtres du Roi.

Le Cardinal, pour donner ſatisfaction au Sénat, engagea l'Ambaſſadeur à venir lui-même à bord, voir dequoi il s'agiſſoit, & me faire retirer ſur le champ.

champ. Il vint en effet, & fut fort surpris de ne trouver en arrivant qu'une chaloupe avec trente hommes seulement, tant soldats que matelots, & ayant pris ses lettres, celles qui étoient pour la Cour, & celles qui s'adressoient au Cardinal, il s'en retourna en riant bien fort de la terreur panique que ma seule chaloupe avoit répandu dans Venise. Il est vrai qu'on me craignoit si fort dans ce Pays, que j'y étois passé en proverbe, & que le souhait ordinaire que les Patrons allans en mer, s'entrefaisoient les uns aux autres, étoit de dire après s'être recommandé à *Saint Marc* : *Iddio ci guardi della Bollina* (a) *è del Cavaglier di Forbino.*

1701.

Quatre jours après mon expédition de Trieste, je fus joint par deux Galiottes à rames que j'avois demandées à la Cour, & par deux Brigantins que le Vice-Roi de Naples m'envoyoit. Ce fut par l'arrivée de ces deux derniers bâtimens, que je reçus une lettre du Cardinal de Janson, par laquelle il

 m'ap-

(a) *Bollina est une espece de Méteore, que les Matelots regardent comme le présage d'une tempête prochaine.*

1701. m'apprenoit que le Grand-Vicaire de Brindes avoit fait de grandes plaintes au Pape ſur les violences que j'avois fait dans la Ville ; qu'il ſe plaignoit en particulier de ce que j'étois allé à main armée enlever une Religieuſe dans ſon couvent ; que je l'avois retenue pluſieurs jours, & que je ne l'avois renvoyée, qu'après en avoir indignement abuſé.

Dans cette même lettre, il me mandoit qu'il avoit tâché de me diſculper, autant qu'il lui avoit été poſſible ; qu'il avoit prié Sa Sainteté de ſuſpendre ſon Jugement, juſqu'à ce qu'il eût pû m'écrire, & ſçavoir de moi-même de quoi il étoit queſtion ; qu'il ne m'avoit jamais connu capable de ces ſortes d'excès, & qu'il étoit aſſuré que je me juſtifierois facilement du crime dont on m'avoit chargé.

Je répondis à cette Eminence en lui écrivant naïvement ce qui avoit donné lieu à la plainte que l'on avoit fait contre moi, & en le priant de ſupplier Sa Sainteté de s'en rapporter au témoignage de l'Evêque de Brindes, qui certainement me diſculperoit des calomnies du Grand-Vicaire. Le Pape jugeant ce moyen

moyen propre à découvrir la vérité, 1701.
fit écrire à l'Evêque, qui dans sa réponse me justifia amplement : il me fit même beaucoup plus d'honneur que je ne méritois, puisqu'il ne tint pas à l'information qu'il envoya, qu'on ne me regardât comme un Saint.

En réponse des lettres que j'avois écrit à la Cour, j'en reçus du Ministre de fort obligeantes sur les services que j'avois rendus. *Sa Majesté*, m'écrivoit-il, *m'a témoigné être satisfaite de votre conduite, & de l'application avec laquelle vous mettez en œuvre les moyens que vous avez de causer du dommage aux ennemis.* Il ajoutoit que les Vénitiens continuoient à se plaindre de moi, mais qu'on ne faisoit pas grand cas de tout ce qu'ils pouvoient dire, & il finissoit en m'invitant d'aller brûler un Château, appellé la *Mezzola*, situé sur le Pô, qui servoit de Magasin pour les secours de l'Armée Imperiale en Italie.

Par la maniere dont il me pressoit sur ce dernier article, il me faisoit assez entendre qu'il avoit cette expédition fort à cœur. Il ne m'en falloit pas tant pour me le faire entreprendre ; ravi

 d'avoir

1701. d'avoir occasion de faire plaisir au Ministre, je suspendis mes bombardemens, & j'allai mouiller à l'embouchure du Fleuve, d'où ayant découvert le Château à qui il en vouloit, je détachai le sieur Deschiens pour aller le reconnoître, & pour voir si le projet de la Cour pouvoit avoir lieu.

On ne pouvoit parvenir jusqu'à la place, qu'en passant sur les terres du Pape. Le sieur Deschiens trouva en entrant dans le Fleuve un Corps de Garde des troupes de Sa Sainteté. A la premiere vûe des Galiottes, les soldats de ce poste prirent la peur, & s'enfuirent. M. Deschiens, qui crut bonnement que le Corps de Garde appartenoit aux ennemis, le fit piller, brûla quelques bateaux qu'il trouva abandonnés, & s'avança pour reconnoître le Château.

Cette Place étoit flanquée de quatre tours, entourée d'un fossé plein d'eau vive avec un pont levis, & défendue par une Garnison capable de soutenir un Siége dans toutes les formes. Il revint m'informer de ce qu'il avoit fait & vû. Sur son rapport jugeant qu'il n'étoit pas possible d'exécuter ce que le

Ministre

Miniſtre ſouhaitoit, je fus forcé de tourner mes vûes ailleurs; ce qui me mortifia beaucoup; car je compris fort bien que la Cour trouveroit mauvais qu'un projet qu'elle avoit paru ſouhaiter, demeurât ſans exécution. 1701.

Je revins donc à continuer mes bombardemens. Tandis que je me diſpoſois à aller attaquer Fiume, que je voulois traiter de la même maniere que Trieſte, j'appris que le Corps de Garde que mes gens avoient pillé, appartenoit au Pape, auſſi-bien que les Barques qui avoient été brûlées. Cette nouvelle me fit craindre, & avec raiſon, que le Cardinal Légat de FERRARE. attaché à l'Empereur, ne prit de-là occaſion de me faire une affaire auprès de Sa Sainteté.

Pour prévenir ce coup, j'écrivis au Cardinal de Janſon, & au Commandant d'un petit Fort qui étoit aux environs, appartenant au Saint Pere. Dans ces deux Lettres, je m'excuſois ſur la mépriſe de mon Officier, cauſée par la faute du Corps de Garde même. Mes lettres arriverent tout à propos, le Cardinal de Ferrare avoit pris les devans, & avoit déja fait des plaintes très-for-

tes

1701. tes contre moi, & contre la Nation ; mais le Cardinal de Janſon pacifia toutes choſes, & j'en fus quitte en payant aux Soldats quelques paillaſſes, & quelques couvertures qui avoient été brûlées.

Après cette affaire, qui n'eut pas des ſuites plus fâcheuſes, je remis à la voile, & je tirai du côté de Fiume, où je me rendis vers l'entrée de la nuit. Cette place eſt ſituée ſur le milieu d'une baye fort ſpacieuſe. Avant que de former mon attaque, je réſolus, pour pluſieurs bonnes raiſons qu'il ſeroit trop long de rapporter, de me rendre maître d'un petit Bourg appellé *Lourano*, entouré de murailles, & diſtant de deux lieues de la Ville.

Je comptois qu'il me ſeroit d'autant plus aiſé de le ſurprendre, que ſelon toutes les apparences, les ennemis ne devoient pas me croire ſi près d'eux. La nuit qui commençoit à tomber, étoit propre à favoriſer mon entrepriſe. Je pris mes quatre bâtimens à rames, les canots, & une bombarde, & je tirai du côté de Lourano.

Les Venitiens toujours allertes, & qui ne me perdoient pas de vûe, m'ayant reconnu

reconnu, je ne sçai comment, annoncerent aussi-tôt ma venue aux Impériaux, en allumant plusieurs feux, de distance à autre. A ce signal, ceux-ci prirent les armes, fermerent celles de leurs portes qui donnoient dans la campagne, & parurent sur leur rempart, en état de se bien défendre, si je venois les attaquer. 1701.

Voyant ainsi mon projet découvert, je ne voulus pas m'engager pendant la nuit, dans un combat sans sçavoir au juste à qui j'avois à faire. En attendant qu'il fût jour, je fis jetter quelques bombes, c'en fut assez pour donner l'allarme; elle fut générale, on voyoit de tout côté des lumieres qui couroient par la campagne. C'étoit les femmes & les enfans qu'on avoit laissé sortir, & qui fuyoient.

Quand il fut jour j'apperçus un nombre considérable de gens armés, qui s'étoient postés sur le rivage pour empêcher la descente. Avant que de rien entreprendre, je fus bien-aise de sçavoir ce que c'étoit que ces troupes, & si j'avois à me défendre contre des Bourgeois, ou contre des gens de guerre. Pour ce sujet, je m'embarquai dans une

1701. Piotte, & j'allai droit à eux. Quand je fus à bonne portée, je ſuivis quelque tems le rivage pour reconnoître un endroit où je puſſe aborder facilement.

Cette troupe me ſuivit pêle-mêle, & ſans ordre, tirant ſur moi une infinité de coups de fuſils ; à ces marques, je reconnus bientôt qui ils étoient. Ces Bourgeois qui ne tiroient qu'en tremblant, & qui étoient d'ailleurs maladroits, ne bleſſerent perſonne. Ce qui me ſurprit dans cette occaſion, ce fut la fermeté de mes Matelots, qui ſans branler, & demeurans toujours debout, eſſuyerent toute cette grêle de mouſqueterie ſans ſourciller, & avec un ſang froid qui feroit honneur aux plus intrepides.

Dès que j'eus reconnu un endroit propre pour la deſcente, je retournai vers mes bâtimens que je rangeai en bataille, & je m'avançai pour attaquer cette Bourgeoiſie qui faiſoit un corps de plus de quatre cens hommes. A meſure que j'avançois, ils tiroient ſur ma petite Flotte, mais ſans me cauſer beaucoup de dommage. Quand je fus à la demi-portée du fuſil, je fis faire

ſur

sur cette populace une décharge de canon, de pierriers & de mousqueterie. Une trentaine furent tués, tout le reste prit l'épouvante, & ne songea qu'à fuir. 1701.

Personne ne s'opposant plus à la descente, je mis quatre-vingt soldats à terre, & j'ordonnai à l'Officier qui les commandoit d'aller attaquer une Porte du côté de la campagne, tandis qu'avec mes Brigantins & mes Galiottes j'attaquerois la Porte de la Marine. Nous entrâmes lui & moi presque en même tems, par la porte que chacun de nous avoit attaquée, & nous nous rendîmes maîtres du Bourg.

Mon premier soin fut de poser des corps de garde dans tous les endroits où je les jugeois nécessaires pour prévenir les surprises; après quoi je fis menacer de mettre le feu, si l'on ne se hâtoit de donner une grosse contribution. Tandis que la Bourgeoisie déliberoit sur les moyens de se rachetter de l'incendie, les matelots qui étoient entrés commencerent le pillage; les soldats aussi avides que les matelots, quitterent leurs postes, & se mirent aussi à piller. Dans un moment le desordre fut gé-

1701. général, & ni mes Officiers, ni moi-même, ne fumes plus en état d'y apporter du remede.

Dans cette confuſion, je craignis que les ennemis qui ne s'étoient retirés qu'à un demi-quart de lieue, ne vinſſent m'attaquer, ſoutenus par des ſecours que la Ville de Fiume auroit pû leur envoyer. Je ne ſongeai donc plus qu'à me retirer avec honneur, & à achever mon entrepriſe, qui juſques-là avoit ſi bien réuſſi. Pour finir, car il ne falloit plus ſonger à attendre de contribution, je fis mettre le feu dans preſque tous les quartiers. A l'aide d'un petit vent qu'il faiſoit, les maiſons qui étoient preſque toutes de bois, furent bientôt embraſées, la flame ſuivant de l'une à l'autre, l'incendie fut général.

Le feu prit à l'Egliſe, qui avoit été pillée comme le reſte du bourg, au Tabernacle près, auquel perſonne n'avoit touché. J'y courus pour faire enlever le SAINT SACREMENT, avant que le feu prît à l'Autel. En entrant je vis un matelot qui ouvroit le Tabernacle, & qui ayant vû la Sainte Hoſtie dans le Soleil, & le Ciboire où repoſoient pluſieurs autres petites Hoſties

ties consacrées, saisi d'horreur, se pros- 1701.
terna sur l'Autel à deux genoux, & cria à haute voix, en joignant les mains, *mon Dieu, je vous demande pardon, je ne croyois pas que vous fussiez là.* A ces mots s'étant retourné, il me vit derriere lui, & appréhendant sans doute que je ne le fisse punir, il se sauva à toutes jambes.

Je dis alors à un Officier qui m'avoit suivi, de prendre une nappe qui étoit restée sur l'Autel, d'en envelopper le plus respectueusement qu'il pourroit le Soleil & le Ciboire, & d'emporter le tout au plus vîte dans mon canot; car le tems pressoit, & l'Eglise commençoit à être enflamée de tout côté. Le village étoit à demi consumé, lorsque je fis battre la retraite. Tout le monde se retira, à la reserve d'un seul Matelot que je perdis, je ne sçai comment, & dont nous n'eûmes plus de nouvelles.

En arrivant à bord, l'Aumonier en Surplis & en Etolle, vint prendre le Saint Sacrement, le posa sur un petit Autel qui avoit été dressé exprès, & sur lequel il y eut des bougies qui brûlerent toute la nuit.

Pour achever de réparer, autant qu'il étoit

1701. étoit possible, la profanation qui avoit été commise dans l'Eglise, d'où je sçavois qu'on avoit enlevé plusieurs ornemens, & un nombre considérable de Vases Sacrés, je fis publier un banc, une heure après que nous fûmes à bord, par lequel il étoit enjoint sous peine de la vie ; de rendre avant la nuit à l'Aumonier, tout ce qui avoit été pillé, soit en Ornemens, Vases Sacrés, & autres effets consacrés au Service divin. Dès le soir même, on lui rapporta six Calices, six Patenes, & vingt ornemens complets, parmi lesquels il y en avoit de très-riches, ensorte que tout fut rendu, à la reserve de quelques aubes, que les soldats retinrent pour se faire des chemises.

Je me préparois à aller bombarder Fiume, lorsque le Consul François de *Raguse* arriva à bord. Je l'avois vû dans le voyage que j'avois fait à *Courchoula*. Ce Consul étoit allé à Fiume pour quelques affaires particulieres. Les Magistrats effrayés de mon expédition de Trieste & de Lourano, & appréhendans d'être traités de la même sorte, l'engagerent à venir me supplier de ne leur point faire de mal. Cette démarche me fit grand plaisir,

plaiſir, parce que je vis bien que l'Ambaſſade aboutiroit à une groſſe contribution, ce qui au bout du compte étoit bien plus avantageux au Roi, que d'abattre quelques maiſons en bombardant. 1701.

Pour mieux cacher ma penſée, je répondis au Député qu'il étoit bien difficile de lui accorder ce qu'il ſouhaitoit; que j'avois des ordres précis de bombarder, & en particulier la Ville de Fiume, qu'on vouloit moins ménager que toutes les autres; que j'en étois bien mortifié, ſurtout depuis que je ſçavois qu'il s'intéreſſoit pour cette place, mais qu'il y auroit tout à craindre pour moi, ſi je m'aviſois de faire grace; que toutefois à ſa conſidération, & pour lui marquer le cas que les Officiers du Roi faiſoient de la recommandation d'un Conſul François, je me haſarderois à prendre ſur moi de ne point bombarder, pourvû que la Ville, en payant une groſſe contribution, me donnât moyen de me juſtifier à la Cour.

Pour n'oublier rien de ce qui pouvoit intimider le Conſul, je fis allumer devant lui quelques artifices qui brûloient dans l'eau; je lui fis accroire que

1701. les bombes seroient pleines de ces sortes de matieres, & que j'allois réduire la Ville en cendre, si je commençois une fois, comme je l'avois résolu; que cependant, puisque je leur avois ouvert une voie pour sauver la Ville, je ne retractois pas ma parole : mais qu'on songeât aussi à me faire tenir la contribution dans tout le jour, sans quoi je ne pouvois éviter de passer outre.

Le Consul me demanda à quoi je faisois monter la somme que je souhaitois qu'on me donnât; je lui répondis qu'il ne me falloit pas moins de cent mille écus, pour indemniser le Roi d'une partie des frais qu'il avoit été obligé de faire pour l'armement. Ce Consul tout consterné me repliqua, qu'il ne seroit jamais possible que Fiume contribuât une somme si considérable. Il me représenta que le pays étoit pauvre, de peu de ressource, & que si je ne modifiois pas ma demande, les habitans seroient réduits à subir tel sort qu'il me plairoit, faute d'avoir assez d'argent pour se redimer. Le Ragusois me parla d'une maniere si persuasive, que je promis de faire grace, moyennant une contribution de quarante mille écus,

écus, & mille ſequins de préſent qu'on 1701.
devoit me faire.

Quand cet article eut été ainſi réglé, je dis au Conſul, que mes ſoldats ayant pillé, la veille, l'Egliſe de Lourano, je ſouhaitois de faire rapporter à Fiume le Saint Sacrement, les Vaſes Sacrés, & pluſieurs autres ornemens qui avoient été enlevés, & que je le priois de faire enſorte que le Clergé ſe rendît en Proceſſion le lendemain ſur le rivage, pour y recevoir le tout avec la décence qui convenoit. Il ſe chargea volontiers de cette commiſſion, & me promit de s'en acquitter.

Sur ſa parole, dès le lendemain à la pointe du jour, je fis parer mon canot avec un tendelet fort propre, on y dreſſa un Autel ſur lequel on expoſa le Saint Sacrement. Les Aumoniers en Surplis s'embarquerent, & firent route vers la Ville, en récitant debout des Pſeaumes, & d'autres Prieres de l'Egliſe.

De peur de quelque ſurpriſe de la part des ennemis, je fis eſcorter le canot de quelques galiottes ou brigantins à rames. Le ſieur Deſchiens que j'avois chargé de la conduite de ces bâ-

1701. timens étoit dans le canot avec un tambour. Cette petite flotte alloit ainsi par un tems fort calme, qui laissant brûler les bougies qu'on avoit posées sur l'Autel, donnoit lieu à un spectacle également touchant & nouveau.

Quand elle fut à une certaine distance de la Ville, le Commandant fit arrèter son escorte, & s'avança seul avec le canot assez près des murailles. Surpris de ne voir personne, il fit battre un appel. Aussi-tôt on lui répondit par une décharge de mousqueterie, & par une vingtaine de coups de canon à mitraille, & à boulets, qui par bonheur ne toucherent personne. Les Aumoniers, qui ne s'attendoient à rien moins, se jetterent au fond du canot, si épouvantés de l'aubade, qu'il ne fut pas aisé de les faire relever sitôt. Ensuite de cette réception, il n'y avoit pas apparence d'aller plus avant. Il fallut retourner sur ses pas, & l'Escadre revint à mon bord, où l'un des Aumoniers dit la Messe, & consuma les Hosties.

Surpris d'un changement si peu attendu, & ne pouvant comprendre sur quel sujet la Ville paroissoit dans une situa-

ſituation ſi différente de la veille, j'en 1701.
demandai des nouvelles à quelques Venitiens voiſins de l'endroit où j'étois. Ils me dirent que tandis que le Conſul traitoit avec moi de la contribution, il étoit arrivé un Officier Général de l'Empereur, avec ordre d'aſſembler des corps de Milice, pour s'oppoſer au progrès que je faiſois; que ce Général n'avoit jamais voulu entendre parler de contribution; qu'il avoit encouragé le peuple, & qu'on avoit travaillé toute la nuit à faire dreſſer des batteries, & à mettre la Ville en défenſe.

Pour m'aſſurer par moi-même de la vérité de cet avis, je fus bien aiſe d'approcher de la Place, & de reconnoître ſi, nonobſtant l'arrivée de cet Officier, il n'y avoit pas moyen de bombarder; je ſondai aux approches des murailles, & je trouvai quatre-vingt braſſes de fond: mais à la quantité de coups de canon que j'eſſuyai, je vis qu'il n'étoit pas poſſible de rien entreprendre. Toutefois, avant que de me retirer, je fis tirer moi-même quelques volées de canon ſur la Ville: mais elles ne firent pas grand effet; ainſi n'ayant rien de mieux à faire, je réſolus de recommencer mes

courſes

1701. courses, comme auparavant.

Avant que de remettre à la voile, j'écrivis au Cardinal de Janson au sujet du pillage de l'Eglise de Lourano, & je l'informai de la maniere dont ceux de Fiume m'avoient reçu, lorsque je m'étois mis en état de leur faire rendre ce qui avoit été enlevé. Je priai cette Eminence d'en parler au Pape, & de lui demander ses ordres pour cette restitution. Sa Sainteté me sçut bon gré du zele que j'avois témoigné pour la Religion. Elle eut la bonté de me faire écrire sur cela une lettre fort obligeante, & m'ordonna de faire porter tous ces ornemens à Anconne, pour être remis entre les mains des Peres DE LA MISSION. qui auroient soin de les restituer à l'Eglise qui avoit été pillée.

Peu après mon départ de Fiume, il m'arriva de Toulon une Fregate commandée par M. de LIGONDE's. Elle étoit chargée de vivres & de munitions. Par rapport à la saison où nous entrions, ce bâtiment étoit plus propre pour la guerre que celui que je montois; car nous approchions de l'Hyver, auquel tems les gros Vaisseaux ne sçau-

roient

roient tenir, ſurtout dans la Mer Adriatique. D'ailleurs le mien avoit beſoin d'être carené. Je pris donc le parti de m'accommoder de celui-ci, & de renvoyer l'autre en France. 1701.

Quelques jours après je fus à Anconne pour y arrêter mes comptes avec le Conſul François qui avoit fait des avances conſidérables pour l'Eſcadre, & je n'oubliai pas de faire porter aux PP. de la Miſſion, conformément aux Ordres du Pape, les Ornemens & les Vaſes Sacrés de l'Egliſe de Lourano, dont ces Peres eurent la bonté de ſe charger.

Anconne n'eſt qu'à quatre lieues de *Notre-Dame de Lorette*, la dévotion que les Fidéles ont de tout tems témoigné pour cette Sainte Chapelles & tout ce que j'avois oüi dire dersicheſſes qu'on y conſerve, me donnerent envie d'y aller. Des Gentilshommes de mes amis me fournirent les voitures, & les relais neceſſaires pour revenir à bord le même jour. J'arrivai à Lorette de bon matin. Tandisque je me repoſois un moment au cabaret, je fus ſurpris d'y voir venir le Gouverneur, que l'Officier qui gardoit la porte avoit envoyé avertir de mon arrivée.

1701. Il me dit en m'abordant que m'ayant sçu dans la Ville, il s'étoit hâté de me venir rendre ses devoirs; qu'il me prioit de vouloir bien aller chez lui, & qu'il ne souffriroit jamais qu'un homme de ma distinction demeurât au cabaret. Je le remerciai, comme je devois, des bontés qu'il me témoignoit, mais je le priai instamment de me laisser en liberté, n'ayant que fort peu de tems à demeurer; & sur ce que je lui témoignai que je n'étois venu que dans un esprit de dévotion, & pour voir tout ce qu'on m'avoit dit des magnificences de l'Eglise de Lorette. Il m'envoya, un moment après être sorti, deux Peres Jesuites, un François, & un Flamant, qui eurent la bonté de m'accompagner par-tout.

Après avoir entendu la Messe, & prié quelque tems devant l'Autel de la Vierge, on me fit voir des richesses immenses. Un nombre presque infini de pierreries de toute espece & de toute valeur, une multitude prodigieuse de Statues d'argent, de Croix, de Calices, & de Ciboires d'or, pour la plupart, enrichis de pierres précieuses, quantité d'ornemens en broderie de perle, en

un

un mot j'en vis tant & de tant de ſortes, 1702.
que leur nombre & leur magnificence ſurpaſſoient de beaucoup l'idée que je m'étois formé

Tout ce que je trouvai à dire, ce fut une eſpece de tribut qu'il falloit payer à meſure que nous paſſions d'un endroit à l'autre. J'en dis deux mots au Jeſuite François. Ce Pere me répondit qu'il ne falloit pas regarder cela d'un certain œil; que le tribut dont je me plaignois, avoit donné lieu plus d'une fois aux mauvaiſes plaiſanteries des libertins : mais que les gens raiſonnables ne trouvoient rien dans tout cela qui fût capable de les ſcandaliſer. Et dans le fond il n'avoit pas tout le tort, puiſqu'il eſt juſte que ceux qui ſônt prépoſés pour montrer ces Tréſors aux Etrangers, ſoient payés de la peine qu'ils prennent, & gagnent au moins de quoi s'entretenir.

A mon retour à Anconne, je voulus aller viſiter le Cardinal qui en étoit Evêque. J'en parlai au Marquis de BENIN-CASA, Conſul François. Il me répondit que cette viſite étoit fort à propos : mais qu'il falloit auparavant traiter du cérémonial.

1702. Comme j'étois peu fait aux usages d'Italie, je lui demandai de quel cérémonial il me parloit : « Je veux, lui » dis-je, rendre tout simplement mes » devoirs à M. le Cardinal, il n'y a qu'à » sçavoir de cette Eminence si ma vi» site lui sera agréable ». Le Marquis me regardant avec un sourire : » M. le » Chevalier, me dit-il, je vois bien que » vous ne connoissez pas nos manieres, » ce n'est pas ici comme en France, où » l'on vit sans façon. En Italie tous les » pas sont comptés, & tirent à consé» quence : mais ne vous embarrassez de » rien ; cette affaire me regarde, & de » ce pas je vais voir le Maître de Cé» rémonie du Cardinal, avec qui nous » déterminerons la maniere dont un » homme de votre condition doit être » reçu ».

Voici comme le tout fut réglé. Il fut arrêté que j'irois en carosse, accompagné de tous mes domestiques, descendre à la porte du Cardinal ; que tous les domestiques de cette Eminence viendroient me recevoir hors la porte de son Palais ; que j'entrerois le premier avec ma suite, que les Officiers du Cardinal suivroient, & que

nous

nous marcherions dans cet ordre jusques à *Mezza Sala*; c'est à-dire, jusqu'au milieu de la Salle, où tout ce cortége s'arrêteroit; que le grand Maître de Cérémonie me conduiroit dans une autre Salle préparée exprès, où il y auroit sous un dais un fauteuil pour le Cardinal, & une chaise pour moi; que le Maître de Cérémonie me quitteroit, après m'avoir conduit dans cette Salle, dans laquelle son Eminence entreroit par une autre porte, & que là je pourrois lui faire tel compliment que je trouverois à propos. 1702.

Le Consul m'avertit encore que ce Cardinal parloit parfaitement bien françois : mais que par rapport à sa dignité il ne me parleroit qu'Italien. Tout ce cérémonial, jusqu'à l'arrivée du Cardinal dans la salle, s'exécuta de point en point & à la lettre : mais son Eminence étant entrée, au lieu d'aller s'asseoir sous le dais, vint à moi, & après m'avoir embrassé, me dit en me parlant françois : » Monsieur le Chevalier, « c'est à la Françoise que je veux vous « recevoir, & non pas à l'Italienne. Je « suis serviteur, & ami particulier de « M. le Cardinal de Janson. J'ai une « es-

1702. »estime & une considération particu-
»liere pour votre nom, & surtout »pour vous, Monsieur, qui venez de »servir si utilement le Roi votre Maî-»tre, & qui avez fait de si belles ac-»tions dans le Golphe ; je suis entie-»rement dévoué à la France, & tou-»jours prêt à soutenir ses intérêts dans »toutes les occasions».

Je le remerciai de ses bontés, & de l'honneur singulier qu'il me faisoit. La conversation fut plus longue que de coutume ; nous fimes mille plaisanteries sur le cerémonial Italien, & sur tout ce qu'il a de fatiguant. Comme je prenois congé, le Cardinal m'embrassa, & continuant à badiner sur le même sujet : » Nonobstant tout ce que »notre cérémonial a d'incommode, me »dit-il, il faudra pourtant s'y confor-»mer au moins en partie ; je vais pren-»dre un air grave, avec lequel je vous »accompagnerai jusqu'à *Mezza Sala*, »où je vous laisserai, en faisant une »inclination de tête, sans mot dire ; »après quoi, mes Officiers vous re-»meneront à votre carrosse, en mar-»chant toujours devant vous». Sur cela nous sortîmes, & tout fut exé-

cuté

cuté, comme le Cardinal m'avoit dit. 1702.

Quelques jours après, il me fit dire qu'il vouloit me rendre visite. Je le reçus dans la maison du Consul François; le cérémonial fut encore réglé: mais comme cette entrevue ne se passa pas de lui à moi, elle fut fort courte, le Cardinal fut se placer dans son fauteuil, & ne me parla jamais qu'Italien.

Peu de jours avant mon départ, je donnai à manger à une grande partie de la Noblesse d'Anconne; les grands titres y coutent peu, tout y est Comte ou Marquis. Les Dames furent de la partie; c'étoit un jour maigre; j'avois quantité d'excellent poisson. Mon Cuisinier voulant se faire honneur, s'avisa de préparer tous les ragouts au *Saindou.*

Les Italiens accoutumés à ne manger gueres que de mauvaise huile, se récrierent beaucoup, & principalement les Dames, sur la bonté de l'huile de France: mais un des Messieurs de la troupe qui étoit un vieux routier, il s'appelloit le Comte MARC-ANTONIO, s'adressant à moi: Monsieur de Forbin, me dit-il, *questo mi pare oglio diporco.*

1702. Je m'étois déja apperçu du tour de mon Cuisinier ; je ne répondis rien, & quoique le Comte eût parlé assez haut pour être entendu de tout le monde, personne, non plus que moi, ne voulut y prendre garde, & le repas continua comme s'il n'avoit été question de rien.

Je me disposois à partir pour Brindes, lorsque le Consul vint me prier de recevoir dans mon bord un homme qui avoit une affaire fâcheuse, pour laquelle il étoit poursuivi par la Justice. Comptant de rendre service à un malheureux, j'accordai facilement ce qu'on souhaitoit de moi : un moment après je le vis arriver. Je m'avisai de lui demander, par pure curiosité, ce que c'étoit que son affaire : il répondit froidement, *ho amazzato il mio fratello ; j'ai tué mon frere, pour quelques démêlés que nous avions, je lui ai tiré un coup de fusil, & comme je vis qu'il n'étoit pas mort, je l'achevai avec mon poignard.* Je fus si frappé de la noirceur du crime, & du sang froid avec lequel ce scélerat m'en parloit, que le regardant avec horreur : » Puisque tu » as tué ton frere, lui dis-je, tu ne m'é- » pargnerois pas moi-même. A Dieu ne plaise

plaise que je garde dans mon Vaisseau« 1702.
un pareil monstre ; » sur cela je le fis mettre à terre, & je partis.

Cet assassinat commis de sang froid, me rappelle une histoire que le Cardinal de Janson me raconta un jour que nous allions ensemble de Paris à Beauvais : la voici comme je la tiens de lui.

Un Seigneur Romain qui avoit un fort beau parc, où il entretenoit plusieurs Cerfs, avoit défendu à ses domestiques d'en tuer. Un d'eux eut le malheur de contrevenir à cet ordre, & tirant à quelqu'autre piece de gibier qu'il manqua, tua par mégarde un de ces Cerfs qui étoit caché dans des broussailles. Ce pauvre garçon appréhenda la colere de son Maître, & s'enfuit à Genes, où s'étant embarqué, il fut pris par les Algériens.

Le Seigneur Italien ayant appris quelque tems après, que son Domestique étoit esclave à Alger, fut trouver le Cardinal de Janson, & le pria instamment d'écrire au Consul François de rachetter ce malheureux, quoi que dût couter la rançon. Le Cardinal touché de cette générosité, ne put s'empêcher de la louer; il écrivit au Consul, qui

1702. racheta en effet l'Esclave, & le renvoya à Rome. Le Gentilhomme vint remercier son Eminence, remboursa l'argent de la rançon, & quelques jours après, fit assassiner ce pauvre valet, qu'il n'avoit voulu ravoir que pour se venger de sa désobéissance, quelque involontaire qu'elle fût.

Je fus fort surpris en arrivant à Brindes, d'apprendre que les Soldats que j'avois demandé depuis plusieurs mois au Vice-Roi de Naples, étoient arrivés, & repartis depuis quelques jours, aussi bien que les Galeres commandées par DON MANUEL DE SILVA, qui faute de vivres étoit retourné à *Galipoli.*

Si ce secours me fût arrivé à propos, & dans son tems, j'aurois été en état d'entreprendre bien des choses, & il y auroit eu peu de ports de l'Empereur, qui n'en eussent été bien incommodés; mais les Espagnols sont si lents, qu'ils ne font jamais les choses qu'à contretems. La saison étoit déja si avancée, que quand j'aurois trouvé à Brindes les Soldats & les Galeres, il m'étoit impossible de rien entreprendre.

Peu de jours après mon arrivée, ce même

même Don Manuel de Silva, Commandant des Galeres, revint par terre à Brindes pour me prier d'écrire à l'Ambaſſadeur de France auprès de Sa Majeſté Catholique, & pour faire enſorte que ce Miniſtre le diſculpât ſur ce qu'il n'étoit pas venu me joindre au tems marqué. Il en rejettoit la faute ſur le Vice-Roi de Sicile, qui avoit négligé de fournir des vivres. Je m'informai de la vérité de cet expoſé, & ayant reconnu que le Commandant m'avoit dit vrai, j'écrivis de la maniere qu'il le ſouhaitoit. 1702.

Quelque tems après, je tombai malade d'une pleuréſie, dont j'eus beaucoup de peine à me tirer. Enfin la ſaiſon ne me permettant plus de faire aucune entrepriſe, & voulant d'ailleurs ſauver le Vaiſſeau du Roi qui faiſoit eau de toute part, je réſolus de revenir en France pour me radouber. Je partis avec le Sieur de Fougis dont la Fregate avoit beſoin auſſi d'un gros radoube, & je laiſſai à ma place le Sieur Deſchiens, à qui je donnai des inſtructions ſur la maniere dont il devoit ſe gouverner.

Pendant la route je fus tellement aſ-

ſailli

1702. ſailli du mauvais tems, que je me vis vingt fois au moment, ou de me noyer, ou tout au moins d'échouer pour ſauver mon Equipage. Ce ne fut qu'à force de travail que j'abordai les Côtes de Provence. J'étois par le travers d'*Antibes*, lorſque je vis paſſer douze Galeres de France que je ſçavois porter le Roi d'Eſpagne qui venoit d'Italie, d'où il retournoit dans ſon Royaume. Comme je voulus ſaluer ce Prince à la Royale, un de mes canons creva, & tua ou eſtropia dix de mes hommes.

Un gros éclat qui peſoit plus de cent livres me paſſa ſous le menton. J'en fus quitte pour quelques petites bleſſures en pluſieurs endroits. Je fus fort heureux dans mon malheur, un demi pouce plus haut ou plus en dedans, je perdois la machoire ou j'étois tué. J'arrivai enfin à la vue de Toulon, coulant preſque à fond, & tout mon Equipage étant ſur les dents. J'envoyai demander du ſecours qui arriva fort à propos, & ſans lequel je n'aurois peut-être pas pû entrer dans le Port.

Le Roi d'Eſpagne qui étoit fatigué de la mer débarqua à Antibes, & continua ſa route par terre. Il paſſa par

Toulon

Toulon, je fus lui faire la revérence 1702.
avec un grand emplâtre ſous le menton. Ce Monarque me fit l'honneur de me remercier des ſervices que je venois de rendre dans le Golphe ſous le Pavillon Eſpagnol, & me fit préſent d'une épée d'or, enrichie de diamans, qu'il me préſenta lui même avec beaucoup de marques de bienveillance.

Je trouvai dans la Rade en arrivant à Toulon un Vaiſſeau de cinquante pieces de canon prêt à mettre à la voile : il étoit deſtiné pour aller me joindre dans le Golphe, & remplacer celui que M. Deſchiens m'avoit amené. Mon arrivée fit changer toutes ces deſtinations ; & ſoit qu'on voulût donner quelque ſatisfaction aux Venitiens, ou ſoit pour quelqu'autres raiſons dont je n'eus point de connoiſſance, Monſieur DU QUESNE MONIER fut nommé pour aller à ma place continuer ma miſſion.

Je ne fus pas fâché de ce changement. Je donnai à mon Succeſſeur toutes les inſtructions convenables. Il me dit qu'il prévoyoit qu'il alloit être la victime du commandement qu'on lui donnoit, & que puiſque j'avois quitté la

1703. la partie, il y avoit apparence qu'il n'y avoit plus rien de bon à faire.

Il ne se trompoit pas, avec un très-petit armement, j'avois eû de grands succès : mais il faut dire aussi que j'avois trouvé un pays dépourvû de troupes, & mal aguerri ; au lieu que quand j'en étois parti, tout étoit en armes. L'Empereur y avoit envoyé de bons Officiers, qui avoient fait des levées considérables, dont on avoit formé des corps de troupes prêts à marcher où il seroit nécessaire, & capables de résister au moins quelque tems. Après m'être reposé quelques jours à Toulon, je pris le chemin de la Cour, où j'arrivai au commencement de l'année mil sept cens trois.

J'avois entrepris ce voyage avec d'autant plus de plaisir, que je comptois d'aller recevoir la récompense de mes services ; car je connoissois fort bien ce que méritoient les deux campagnes que je venois de faire : & quand le Ministre lui-même ne m'en auroit pas parlé si avantageusement dans ses lettres, je n'ignorois pas que j'avois assez bien servi le Roi pour avoir lieu d'esperer que la Cour y auroit quelque égard.

Cepen

Cependant je fus trompé dans mes 1703.
eſpérances, & bien loin qu'on me jugeât digne d'être récompenſé, je fus réduit à me défendre & contre la calomnie, & contre la prévention. La premiere choſe que j'appris en arrivant, fut que la promotion de la Marine s'étoit faite, ſans qu'il eût été queſtion de moi. J'en fus mortifié au-delà de tout ce que je pourrois dire; & ne ſçachant à quoi attribuer ce qui m'arrivoit, j'allai me préſenter au Miniſtre à qui je me plaignis d'avoir été oublié dans un tems où je croyois pouvoir me flatter que mes ſervices ne demeureroient pas ſans récompenſe.

Le Miniſtre me reçut très-froidement. Je le priai de me préſenter au Roi; il refuſa de m'accorder cette grace, en me diſant que j'étois aſſez connu de Sa Majeſté, & que je pouvois me préſenter moi-même.

Surpris de cet accueil, auquel je ne m'attendois certainement pas, je répondis d'une maniere aſſez vive, & ſortant bruſquement, j'allai en effet me préſenter au Roi. Sa Majeſté eut la bonté de me dire que j'avois bien fait parler de moi pendant la campa-

1703. gne. *Sire*, lui répondis-je, *je n'ai rien oublié pour faire à vos ennemis tout le mal dont j'étois capable; heureux, si mes services ont eu le bonheur de plaire à Votre Majesté.*

Cependant j'avois fort sur le cœur la maniere dont le Ministre m'avoit reçu. J'ignorois le sujet de ses mécontentemens, & je voulois absolument en être éclairci. Pour cet effet, je lui avois souvent demandé audience, sans qu'il m'eût été possible de l'obtenir. Outré de ce refus, & voulant à toute force avoir au moins la satisfaction de me plaindre & d'être entendu, je fus m'emparer de sa porte, un jour qu'il alloit entrer chez lui, & lui adressant la parole, »Monsieur, lui dis-je, un »Gentilhomme qui sert bien son Maî»tre, & qui n'a rien à se reprocher, »merite bien, au moins, que vous »l'entendiez; je vous prie de me donner audiance.» Sur cela j'entrai, & continuant, comme j'avois commencé: » Monsieur, ajoutai-je, je ne sor»tirai point d'ici que vous ne m'ayez »écouté.» Le Ministre qui vit ma résolution, & qui jugea qu'il ne se débarrasseroit de moi qu'après m'avoir donné satis-

satisfaction, me répondit que je pouvois parler, & qu'il étoit prêt à m'entendre. 1703.

Alors usant de la liberté qu'il venoit de me donner; Qu'ai-je donc fait, « Monsieur, lui dis-je, qui ait dû m'attirer le traitement que je reçois de « votre part? Vous venez de distribuer « plusieurs graces dans la Marine. Pour « quel crime ai-je mérité qu'on m'oubliât? Je viens de bien servir le Roi; « j'ai exposé mille fois ma vie pour la « gloire des armes de Sa Majesté: après « cela n'étois-je pas en droit d'attendre « qu'on songeroit à moi, & que je retirerois quelque fruit de tant de fatigues, & de tous les dangers que j'ai « courus? «

De quoi vous plaignez-vous, me « répondit le Ministre, ne vous êtes-« vous pas payé de vos propres mains, « & vos deux Campagnes ne vous ont-« elles pas rapporté cent mille écus? « Etonné de ce que je m'entendois « dire; si j'ai gagné cent mille écus, « repartis-je, vous devez en être bien « aise; cette somme me donnera moyen « de servir le Roi avec plus d'aisance: « mais, Monsieur, qui est l'imposteur « qui

1703. » qui a eu l'audace d'avancer cette » fausseté ? faites-moi la grace, s'il » vous plaît, de me dire sur qui j'ai » gagné tout cet argent. C'est une » grosse somme que cent mille écus ; » je n'ai pas pillé les deniers du Roi ; » les prises que j'ai faites sur les Enne- » mis, je les ai mises entre les mains » de vos agens, qui doivent vous en » rendre compte. Cela supposé les cent » mille écus dont vous me parlez, doi- » vent manquer à quelqu'autre, ayez » la bonté de m'informer, qui sont » ceux qui se plaignent de les avoir » perdus.

« J'ai un Journal fort exact de tout » ce que j'ai enlevé aux Ennemis, & » des dépenses que j'ai été obligé de » faire pour le compte du Roi. Mon- » sieur de Vauvrai, Intendant de Tou- » lon, a vérifié le tout ; prenez la peine » de vous informer de lui, il peut vous » donner sur ce point plus d'éclaircisse- » mens qu'aucun autre. Que si vous » voulez ne vous en rapporter qu'à vous- » même, les Officiers, les Ecrivains, » & les Pilotes ont fait des Journaux » aussi-bien que moi ; il vous est aisé » de les avoir. Je vous remettrai de- main

main tous mes Mémoires, dans leſ-« 1703.
quels j'ai écrit jour par jour tout ce«
que j'ai operé dans mes deux Cam-«
pagnes; vous pourrez voir à loiſir les«
uns & les autres, je ſerai ravi que«
vous examiniez ma conduite. Si j'ai«
pillé, il eſt juſte que je ſois puni; &«
j'y conſens : mais ſi j'ai bien & fidelle-«
ment ſervi mon Maître, j'ai droit«
de demander la récompenſe que mes«
ſervices ont mérité.«

Le Miniſtre preſſé par mes raiſons, qui ne ſouffroient point de replique, & ne ſçachant que me dire, me reprocha de n'avoir pas pris le Château de la Mezzola, quoiqu'il m'eût témoigné le ſouhaiter avec paſſion. Je lui répondis que je m'étois porté ſur les lieux, que la choſe étoit impoſſible, & que je ne me trouvois pas fort coupable pour n'avoir pas ſçu faire des miracles; que ceux qui lui avoient fait entendre que cette expédition pouvoit avoir lieu, étoient ou des préſomptueux ou des ignorans; que cette place ne pouvoit être emportée que par un Siége réglé; qu'il ſçavoit parfaitement bien que je n'avois ni aſſez de Soldats, ni tout l'attirail néceſſaire pour

1703. l'entreprendre, & que quand j'aurois eû tout ce qu'il falloit, l'Armée du Prince Eugene qui étoit à portée de s'oppoſer à ce deſſein, auroit pû m'empêcher d'y penſer.

Ce que vous n'avez pas voulu faire, repliqua le Miniſtre, » M. du Quêne » le fera à votre place. M. du Quêne » eſt trop ſage pour l'entreprendre, lui » répondis-je, & je donne ma tête à » couper, s'il en vient à bout. Mais, » Monſieur, conſidérez que j'ai entre- » pris, & exécuté dans la mer Adriatique » bien des choſes très-périlleuſes, & tout » cela ſans ordre, de mon propre mou- » vement, & uniquement pour mettre » à profit les moyens que j'avois de ſer- » vir le Roi. Cela ſuppoſé, quelle appa- » rence qu'après avoir reconnu vos in- » tentions, & l'envie que vous aviez de » voir détruire cette Place, j'euſſe refu- » ſé d'entrer dans vos vûes, ſurtout ſi la » choſe avoit été auſſi facile que vous » ſuppoſez» ? Notre converſation n'alla pas plus loin, & je me retirai le cœur ſerré de douleur de me voir ainſi la victime de la calomnie.

Toutefois, pour n'avoir rien à me reprocher, je demeurai trois ſemaines entieres

tieres à faire ma cour fort exactement, 1703.
sans que pendant tout ce tems-là, le Ministre me dît jamais un seul mot. J'enrageois de ce silence ; & cent fois je fus sur le point d'éclater.

Tandis que j'étois dans cette inquiétude, la Cour qui avoit donné des Ordres pour équiper une Flotte considérable, que Monsieur le Comte de Toulouse devoit commander, me nomma pour monter un des Vaisseaux qui la composoient.

Cette conduite, qui me donnoit à entendre qu'on n'étoit pas tout-à-fait mécontent de moi, puisqu'on vouloit encore de mes services, ne me satisfaisoit pourtant pas entierement ; je voulois quelque chose de plus. Ce silence du Ministre me poussa à bout, je fus chez lui, & je lui portai mon Journal, afin qu'il vît par lui-même tout ce que j'avois fait dans mes deux Campagnes.

» Monsieur, lui dis-je, si j'ai été « si long-tems sans vous présenter ces « mémoires, ce n'a été qu'afin de vous « donner le loisir de prendre pour & « contre moi toutes les informations « convenables. Aujourd'hui oserois-je «

1703. »vous demander si je suis justifié dans »votre esprit, & si vous avez été éclairci sur les cent mille écus qu'on vous a »dit que j'avois gagné» ?

Il m'avoua qu'il avoit écrit de tout côté : mais que l'on ne lui avoit dit que du bien de moi ; & qu'il falloit que j'eusse corrompu tous ceux qui m'approchoient. Ce discours m'irrita plus que tout le reste, & ne pouvant plus retenir ma colere, » Monsieur, lui repartis-je, si le Roi n'est pas content de »moi, après tout ce que j'ai fait pour »son service, il faut que ce soit vous-»même qui m'ayez desservi auprès de »Sa Majesté ; car puisque de votre »propre aveu, malgré toutes les dili-»gences que vous avez fait, vous n'a-»vez pû trouver d'accusateurs contre »moi, il ne me reste que vous, sur »qui je puisse faire tomber mes soup-»çons.

»Il m'est certainement bien doulou-»reux de n'avoir à me plaindre de per-»sonne autre. Qu'il me soit permis de »vous le dire. Si j'avois été coupa-»ble d'une faute, vous auriez dû être »le premier à m'excuser, puisqu'au »bout du compte, comme Ministre de

»la

la Marine, je vous ai fait quelqu'hon- « 1703.
neur; en travaillant avec assez de suc- «
cès sur les instructions que j'avois «
reçu de vous : mais sur le pied où sont «
les choses, je vois bien qu'il ne me «
reste plus qu'à me retirer; car quelle «
apparence de continuer à servir, ayant «
le Ministre contre moi, dans un tems «
où il auroit dû m'être le plus favora- «
ble» ? Nous n'en dîmes pas davantage, & je sortis, la colere & l'indignation dans le coeur.

Quoique j'eusse parlé d'une maniere assez vive, il n'y avoit pas grand mal jusques-là. Il est des circonstances, où il faut se plaindre à la Cour, & même un peu haut, sans quoi, on ne fait pas son chemin. Mais la faute que je fis, fut de porter mes plaintes au-delà du Cabinet du Ministre, & de faire sçavoir publiquement les sujets de mécontentement qu'il m'avoit donné.

Au sortir de chez M. de Pontchartrain, je fus trouver M. l'Amiral. Je l'informai de tout ce qui s'étoit passé. Je me plaignis de la maniere dont on m'avoit reçu, de tout le procédé qu'on continuoit d'avoir avec moi, & de la nécessité où l'on me mettoit de sortir

1703. de la Marine, où je n'avois plus rien à faire, tandis que je ferois en butte à la perſécution de ceux qui auroient dû me protéger.

M. l'Amiral, ſous les yeux de qui j'avois manœuvré dans le Golphe, (car il étoit à Meſſine pour me ſoutenir, s'il en avoit été beſoin, ainſi que j'ai remarqué dans ſon lieu) eut la bonté de me dire qu'il ne vouloit pas que je ſongeaſſe à me retirer, que mon ſervice étoit néceſſaire; qu'il parleroit au Miniſtre, & au Roi même s'il le falloit.

Deux jours après je me trouvai dans les Appartemens, comme le Roi alloit à la Meſſe. M. l'Amiral m'ayant apperçu, me fit ſigne; je fus à lui. Je viens, me dit-il, de parler au Roi ſur votre ſujet, il m'a dit qu'il étoit content de vos ſervices, & que ſon Miniſtre ne ſçait ce qu'il dit.

Touché des bontés dont ce Prince m'honoroit, je tâchai de lui marquer à quel point j'y étois ſenſible, en lui témoignant le regret que j'avois de ne pouvoir pas les reconnoître. *N'en ſoyez point en peine*, me dit-il, *tout ſe trouvera.*

Le

Le Miniſtre informé des plaintes que je faiſois de lui publiquement, s'en offenſa, & pour me punir, m'ôta le vaiſſeau qu'il m'avoit deſtiné, & en donna le commandement à un autre. Depuis ce jour-là, je ne parus plus au Bureau de la Marine. 1703.

Il y avoit déja un mois que je n'y avois pas mis le pied, lorſque le Marquis de Janſon alla chez M. de Pontchartrain, à qui il avoit à parler, pour le Chevalier de PENNES que le Roi d'Eſpagne avoit envoyé à la Cour. Le Miniſtre qui avoit ſur le cœur tout ce que j'avois dit ſur ſon ſujet, répondit qu'il étoit content du Chevalier de Pennes : mais qu'il ne l'étoit gueres du Chevalier de Forbin.

Le Marquis qui n'ignoroit pas que mes plaintes, tout indiſcretes qu'elles étoient, n'étoient pourtant pas ſans fondement, » Monſieur, lui dit-il, le « Chevalier de Forbin eſt de mes pa- « rens, je l'aime & l'eſtime beaucoup ; « mais, nonobſtant tout cela, s'il man- « quoit à votre égard, je ſerois le pré- « mier à lui tomber ſur le corps, & je « n'oublierois rien pour le faire rentrer « dans ſon devoir. «

« Du

1703. » Du reſte, je crois devoir vous re-
» préſenter que brave, comme il eſt,
» ayant bien ſervi ſon Maître, pour qui
» il eſt plein de zele, & toute l'Europe
» lui rendant juſtice, & reconnoiſſant
» ce qu'il vaut, il étoit difficile qu'il
» ne s'échappât quelque peu, en voyant
» ſes ſervices ſans récompenſe ; que s'il
» ſe retire de la Marine, ce n'eſt que
» parce qu'il vous regarde comme lui
» étant contraire ; & dans cette penſée,
» il n'a pas tort de quitter priſe, puiſ-
» qu'il ne gagneroit rien à ſervir, dès
» que le Miniſtre prendroit intérêt à le
» traverſer.

» Moi prendre intérêt à le traverſer,
» repliqua M. de Pontchartrain ! il ſe
» trompe, s'il a cette penſée. Mais il
» eſt trop vif, & il a éclaté ſans me
» donner aſſez de tems pour pouvoir
» le juſtifier. On l'avoit fort deſſervi au-
» près de moi ; les perſonnes qui m'a-
» voient donné ces mauvaiſes impreſ-
» ſions, étoient d'un rang à être crûes ;
» aujourd'ui tous mes ſoupçons ſont
» diſſipés. Qu'il ne ſe rebutte pas, &
» qu'il compte ſur moi, je le ſervirai
» avec plaiſir quand l'occaſion s'en pré-
» ſentera ». Le Marquis répondit, en
le

le remerciant de ſes bontés ; il ajouta 1703.
qu'il alloit m'en donner la nouvelle, & que je me trouverois le lendemain à ſa porte, pour lui en faire moi-même mes remerciemens.

Je me rendis en effet chez le Miniſtre qui me combla de civilités. Il me fit donner cinq cens écus de gratification, avec le commandement du Vaiſſeau le *Téméraire*, & me fit paſſer à Toulon, m'ordonnant de couvrir le commerce du Levant, & de donner la chaſſe aux Corſaires Fleſſinguois. C'eſt ainſi qu'après avoir laiſſé mes ſervices ſans récompenſe, comme il prétendoit ; (car je l'ai toujours ſoupçonné de ne m'avoir cherché noiſe, que pour avoir lieu de ne rien faire pour mon avancement) il compta que je m'eſtimerois encore trop heureux d'être entré en grace, & de reprendre des emplois que je commençois à regarder, comme au-deſſous de moi.

Le mécontentement que je venois de recevoir, & mes plaintes contre le Miniſtre avoient été trop publiques, pour ne pas ſe répandre juſqu'en Provence. Le bruit courut à Toulon que j'étois diſgracié, & que la Cour qui ne vou-

1703. loit plus de mes services, avoit cru faire beaucoup pour moi, en me permettant de me retirer où il me plairoit.

Sur cette nouvelle, la Demoiselle qui m'avoit attaqué en crime de rapt, & qui avoit été plus de deux ans sans mot dire, recommença ses poursuites. L'avis m'en fut donné à Paris, sur quoi je pris la poste pour Toulon, où après bien des chicanes que j'eus à essuyer, je la fis enfin condamner comme non-recevable. Elle n'eut garde d'aquiescer à ce Jugement, elle en appella au Parlement: mais elle n'y trouva pas mieux son compte, comme je le dirai bientôt.

M. l'Amiral arriva dans ce tems-là à Toulon, où l'on avoit fait un Armement considérable. L'armée s'embarqua : mais sur les avis que les Ennemis supérieurs en nombre étoient entrés dans nos mers, elle ne sortit pas la rade. Je fus détaché pour aller à la découverte, & pour observer les mouvemens des ennemis.

J'appris que leur Flote Marchande étoit passée en Levant, sous l'escorte de six Vaisseaux de guerre. Je reconnus leur Armée, qui sortoit de Livourne, & je la suivis jusques par-delà les Isles

d'*Evisse*

d'*Evisse* sur les côtes d'Espagne, d'où 1703.
voyant qu'elle faisoit route pour le détroit de Gibraltar, je retournai à Toulon rendre compte de ma découverte. Sur la relation que je fis, n'y ayant pas apparence de se mettre en mer, M. l'Amiral ordonna le desarmement. Pour moi j'eus ordre de couvrir le commerce de Marseille en Levant, & j'allai deux ou trois fois à Malthe débarquer, & recevoir des Chevaliers qui passoient en France. Le Grand-Maître PERILLOS me combla d'honneur, de caresses & de présens, & m'accorda plusieurs graces que je lui demandai.

Sur la fin de l'année, c'est-à-dire, la seconde Fête de *Noël*, je partis de Toulon pour escorter une Flotte Marchande qui devoit passer en Levant. Nous mîmes à la voile par un fort beau tems : mais à peine fûmes-nous à quatre lieues de terre, qu'il s'éleva un orage du côté du *Nord-est*, accompagné de pluie, & suivi de la plus affreuse tempête où je me sois trouvé de ma vie. La grosseur de la mer, & l'impossibilité où nous étions de manœuvrer, nous réduisirent cent fois au moment d'être engloutis. Toute la Flotte fut dispersée;

1703. plusieurs se sauverent aux Isles de Majorque & d'Evisse, & d'autres à Barcelone & à *Rose*.

Je me retirai dans ce dernier Port coulant à fond, & dans le plus pitoyable état du monde. Tout mon Equipage étoit accablé, & n'en pouvoit plus. Je ne trouvai à Rose qu'un seul des Vaisseaux que j'escortois. Après m'être radoubé, je le ramenai à Toulon, où ayant appris que les deux Bâtimens les plus richement chargés s'étoient retirés à Barcelone, je partis pour aller les joindre, & les conduire en Levant. Quand je fus descendu à terre, le Consul François vint m'informer d'une affaire qui regardoit la Nation, & pour laquelle il me prioit de m'intéresser auprès du Vice-Roi.

Une Barque Françoise richement chargée avoit été prise, depuis environ trois semaines, par un Corsaire Flessinguois. Les mauvais tems l'ayant obligée de relâcher à Barcelone, avant que d'entrer dans le Port, le Capitaine, maître de la prise, avoit déclaré au Patron François qu'il lui rendroit sa Barque, pourvû qu'en entrant il mit pavillon blanc, & l'empêchât ainsi, lui & tout son Equipage

Equipage, d'être faits prisonniers de Guerre. 1703.

Le Patron avoit accepté le parti, & se portant pour maître du Bâtiment, comme il l'étoit en effet, ensuite de cette convention, avoit arboré le Pavillon de France : mais le Vice-Roi de Catalogne, DON FRANCISCO VELASCO, sans avoir égard à ce qui avoit été accordé, & jugeant le tout de bonne prise, avoit confisqué la barque, & avoit fait mettre tous les Flessinguois en prison, se contentant de ne point toucher aux François, qu'il avoit laissés en liberté.

C'étoit pour reclamer cette Barque, & la faire rendre à qui elle appartenoit, que le Consul s'étoit adressé à moi. Cependant, pour ne me pas commettre, il me déclara que le Chevalier de BROGLIO, Capitaine de Vaisseau, parti seulement depuis deux jours, l'avoit reclamée, sans avoir pû l'obtenir. Ce dernier avis me fit quelque peine : toutefois je crus qu'il convenoit de hazarder quelque chose, soit pour l'honneur du Pavillon, soit pour ne refuser pas mes services à un malheureux à qui on avoit fait tort.

1703. Dans cette penſée je fus chez le Vice-Roi : on me répondit qu'il n'étoit pas viſible. Je demandai à quelle heure on pourroit lui parler : on me dit de revenir à onze heures. Je m'y rendis au tems précis. Après avoir attendu une demi-heure, je demandai s'il n'y auroit pas moyen d'avoir audience, & comme on me diſoit toujours d'attendre, je dis tout haut que je n'étois pas fait pour me morfondre dans une antichambre; que je n'étois ni ſujet, ni domeſtique du Vice-Roi, & que des Officiers quand ils avoient à parler à des Gouverneurs, devoient pour le moins être entendus. Sur cela je ſortis d'un air fâché, & je retournai à bord.

Le Vice-Roi voulut ſçavoir qui étoit ce Capitaine ſi fier. On lui dit que c'étoit le Chevalier de Forbin. Il demanda ſi c'étoit celui qui avoit ſervi dans le Golphe Adriatique ; on l'aſſura que c'étoit lui-même. Sur cela il m'envoya à bord un de ſes Gentilshommes avec le Conſul François pour me faire des excuſes, en m'aſſurant qu'on ne m'avoit fait attendre ſi long-tems, que faute de m'avoir connu. Le Conſul me pria inſtamment de retourner. Il m'aſſura que j'aurois

rois lieu d'être content de la réception 1703.
que le Vice-Roi me feroit, que je pouvois me fier à ce qu'il avoit l'honneur de me dire, & qu'il ne me parleroit pas si affirmativement, s'il n'avoit lui-même des assurances bien positives de ce qu'il me disoit.

Le lendemain, je fus à terre. Dès que je parus, toutes les portes s'ouvrirent. Le Vice-Roi me fit asseoir dans le même rang que lui, une table entre deux, & tellement disposée qu'il n'y avoit ni droite, ni gauche. Après les premiers complimens, j'exposai le sujet pour lequel j'avois demandé audience.

Je représentai combien il étoit injuste de prendre sur le Patron François une Barque qui lui appartenoit, & qui étoit entrée dans le Port sous le Pavillon du Roi ; que quoique les Flessinguois eussent été maîtres de ce Bâtiment, ils l'avoient rendu de bonne foi à celui sur qui ils l'avoient pris, & qu'il y auroit trop de dureté à vouloir que ce pauvre Patron, qui par un bonheur inesperé avoit retrouvé son bien, le perdît pour être entré dans un Port, où il croyoit n'avoir affaire qu'à des amis.

1703. Je continuai, en disant que quand même le droit du Patron ne seroit pas tout-à-fait si clair, il me paroissoit qu'il conviendroit dans les circonstances présentes de se relâcher en quelque chose des usages ordinaires, & que je priois son Excellence de faire attention, que puisque le Roi & tous ses sujets se ruinoient pour soutenir le Roi d'Espagne il y auroit lieu d'être surpris que les François ne trouvassent point d'asile dans les Ports de Sa Majesté Catholique.

» Monsieur le Chevalier, répondit » le Vice-Roi, votre raisonnement est » bel & bon, & j'en dirois autant à » votre place : mais si vous-même qui » êtes François, aviez trouvé en mer » cette Barque, qui étoit depuis plus » de trois semaines entre les mains des » Ennemis, ne la croiriez-vous pas de » bonne prise? Et penseriez-vous devoir » la relâcher si l'on venoit la reclamer? » Cela étant, je vous demande, si je » n'ai pas le même droit, & si j'ai fait » le moindre tort au Patron en la con» fisquant.

» Cependant, puisque vous vous in» téressez pour cette affaire, je veux bien

bien me départir de mes droits. Cette « 1703.
prise m'appartient, vous me la deman- «
dez, je vous en fais présent ; mais à «
vous, & non au Propriétaire, ni à la
Nation. Vous avez assez bien servi «
mon Maître dans le Golphe, pour mé- «
riter qu'on ait pour vous des égards «
qu'on n'auroit pour personne autre. «
C'est ainsi que la reconnoissance d'un étranger me dédommageoit en quelque sorte des mécontentemens que j'avois reçus de la Cour.

Je remerciai le Vice-Roi de sa générosité. Comme j'allois sortir de la chambre, j'apperçus le Patron qui m'avoit suivi pour sçavoir la réussite de ma médiation. Je lui fis signe d'avancer, & lui adressant la parole ; je lui dis en présence du Vice-Roi, du Consul, & de plusieurs autres François : » Patron JACQUES, *Son Excellence* vient de me «
donner votre barque, & toute sa car- «
gaison; quand je l'ai demandée, je n'ai «
pas prétendu me l'approprier. Je vous «
la rends avec la même générosité qu'on «
me l'a donnée ; & je ne me reserve de «
votre part que la reconnoissance que «
vous me devez du bon service que je «
vous ai rendu. «

Le

1704. Le Vice-Roi étonné de ce qu'il venoit d'entendre, me dit qu'il falloit que je fûs bien riche pour faire si aisément un présent de plus de trente mille piastres. » Monsieur, lui répondis-je, l'exemple » que votre Excellence vient de me don- » ner est trop beau pour n'être pas suivi. Sur cela ayant fait une profonde révérence, je me retirai. J'informai Monsieur l'Abbé d'ETRÉES, Ambassadeur du Roi à *Madrid*, la Cour, & les Echevins de la Ville de Marseille, de la générosité du Vice-Roi. Je crus toutefois qu'il convenoit de taire les dernieres paroles qu'il m'avoit dites, en me remettant ses droits sur le Bâtiment arrêté, ce qui lui procura peu après des remercimens des uns & des autres, sur la maniere obligeante dont il en avoit usé à ma sollicitation.

Peu de jours après je mis à la voile avec mes deux Marchands. Nous arrivâmes à Malthe, après avoir essuyé bien des mauvais tems & bien des tourmentes. Comme je vis que mon navire faisoit eau de tout côté, je n'osai pas pousser ma course jusqu'en Levant. Monsieur TRULET, Capitaine de Vaisseau,

qui

qui ſe trouvoit pour lors à Malthe, ſe 1704.
chargea de convoyer mes Marchands, & je me chargeai de mener en Provence ceux qui étoient à Malthe, & qu'il devoit eſcorter.

Après m'être radoubé le mieux qu'il fut poſſible, je mis à la voile. A quarante lieues de terre, le mauvais tems me reprit ſi fort qu'il fallut revenir ſur mes pas. Je fus obligé de faire carener mon Vaiſſeau qui étoit tout ouvert, tant il avoit été fatigué de la tourmente. Le Grand Maître me fournit abondamment tout ce dont j'avois beſoin. Je remis encore à la voile quelque tems après, & les vents contraires nous ayant toujours pourſuivis, nous ne nous rendîmes qu'avec bien de la peine à Toulon.

Ce fut pendant ce trajet, qu'un jour comme j'allois partir de Livourne pour repaſſer en France, je vis venir à bord un Moine qui portoit une boucle d'oreille à laquelle pendoit une groſſe perle. A peine eut-il mis le pied dans le Vaiſſeau, que s'adreſſant à ceux des Matelots qu'il rencontra les premiers, il leur demanda avec des airs arrogans, & pleins de hauteur, où étoit le

1704. le Capitaine. Je n'étois qu'à deux pas. Je m'approchai, & m'étant présenté à lui : Est-ce vous, me dit-il, qui êtes le Capitaine ? Oui, lui répondis-je, c'est moi-même.

Comment vous appellez-vous, me repliqua-t'il ? Que vous importe, lui repartis-je ? Mon nom ne fait rien à l'affaire, de quoi s'agit-il ? C'est continua le Moine que j'ai à vous présenter un passeport du Cardinal de Janson, afin que vous me receviez dans votre bord. A ce mot, je pris le passeport, & l'ayant lû : » Voilà qui est fort bon, » poursuivis-je, je n'y trouve qu'un » défaut, c'est qu'il n'est pas dit que le » Religieux qui doit me le présenter au- » ra une perle à l'oreille, & qu'il se » donnera des airs de petit maître, ain- » si décampez au plus vite, sans quoi » je vais vous faire jetter dans la mer. « Je dis ces dernieres paroles d'un ton si déterminé, que le Moine appréhendant que des menaces je ne passasse aux effets, se retira sans mot dire, fort honteux du compliment.

Quoique ce trait paroisse peu important, j'ai été bien-aise de le rapporter, quand ce ne seroit que pour faire voir à

édifier

ceux que la Providence a destinés à édifier les autres, qu'ils ne sçauroient s'écarter de la modestie de leur état sans se rendre méprisables & ridicules auprès des personnes de bon sens. 1704.

Je reviens à mon arrivée à Toulon. A peine fus-je débarqué, qu'il fallut songer à aller à Aix, où j'avois encore à me défendre au sujet de ce malheureux procès qui me donnoit de l'exercice depuis si long-tems : la demoiselle qui avoit été condamnée à Toulon s'étoit pourvûe en Parlement, & avoit déja commencé ses instances contre moi : mais celles-ci ne lui furent pas plus favorables que les premieres. Nous avions affaire à des Juges qu'il n'étoit pas aisé de surprendre, & qui étoient aussi integres qu'éclairés.

Tandis que je faisois de mon mieux pour leur faire connoître le tort de ceux qui me poursuivoient, Monsieur le Comte de Toulouse qui étoit à Toulon partit pour la Cour, & passa par Aix. Monsieur le Bret premier Président fut lui faire la revérence. J'avois eû l'honneur de saluer ce Prince auparavant, & je l'avois prié d'avoir la bonté de recommander mon affaire à Monsieur le premier

1704. mier Président. Il m'accorda cette grace avec bonté, & s'intéressant pour moi auprès de lui, au-delà de tout ce que je pouvois espérer; après lui avoir dit mille choses obligeantes sur mon compte, il continua en lui déclarant qu'il regardoit mon affaire comme la sienne propre, & finit sa recommandation par ces mots : *Au moins, Monsieur l'Intendant, je vous recommande sur toutes choses point d'épousailles.*

Ce Prince n'en demeura pas là, il eut encore la bonté de me procurer de la Cour deux ordres adressés au Parlement; le premier lui enjoignoit de faire brieve justice, & le second lui défendoit de me juger par défaut, supposé que je fus absent pour le service du Roi. J'avois souhaité ce second ordre avec d'autant plus d'empressement, que pouvant se faire qu'il me fallût aller en mer, lorsque je serois au milieu de mes défenses, je craignois que ma partie ne se prévalût de mon absence, & ne se procurât un Jugement avant que j'eus pû être entendu.

Il sembloit qu'avec tout mon bon droit, & une protection si puissante, mon affaire alloit bientôt être finie; cependant

pendant les chicaneries recommencerent si fort, que quelque envie que mes Juges eussent de finir, j'en eus encore pour plus de trois mois. Enfin lassés, & coupans court sur tous les nouveaux incidens qui revenoient tous les jours, ils confirmerent la Sentence de Toulon, & déclarerent ma partie non-recevable, au grand regret de tous mes ennemis, & principalement de Monsieur*** qui avoit eû l'imprudence d'écrire contre moi à Monsieur le premier Président. 1704.

La lettre fut rendue à ce Magistrat par un Conseiller de la Grand'Chambre, demi-heure avant que la Cour prononçat. Monsieur le Président qui par rapport à l'expédition, avoit fait pour moi au-delà de ce que je pouvois souhaiter, reçut la lettre, & se doutant de ce qu'elle contenoit, la mit sans l'ouvrir sur le bras de son fauteuil, en disant : on verra après le Jugement de quoi il est question,

Quand tout fut fait, un des Présidens me la présenta toute ouverte. Celui qui l'avoit écrite y parloit en homme si passionné, qu'il étoit difficile de la lire sans indignation. Je n'en ressentis pourtant aucune. J'étois si aise du Jugement

1704. gement qui venoit d'être rendu, que je n'étois capable d'aucune autre impression. Et quoique dans le fonds, on ne m'eût rendu que la justice qui m'étoit dûe, le plaisir de me voir débarrassé d'une affaire qui m'avoit fatigué si longtems, & la maniere obligeante dont la Cour venoit d'en user à mon égard, ne me laissoit de liberté, comme j'ai dit, que pour me livrer d'une part à la joie de voir mon affaire finie, & de l'autre à la reconnoissance que je devois à mes Juges, & en particulier à Monsieur le premier Président.

Dans l'impossibilité où je suis de m'acquitter de ce que je lui dois, j'embrasse avec joie l'occasion de le publier, afin que tout le monde sçache, au moins, que si ce Magistrat m'a toujours fait tous les plaisirs possibles dans toutes le occasions qui se sont présentées, j'en conserve & j'en conserverai jusqu'à la mort le souvenir, qui ne me sera pas moins précieux que les bienfaits mêmes.

Après le Jugement de cette affaire, je revins à Toulon, où je reçus ordre de monter le Vaisseau le *Trident*, de continuer de donner la chasse aux Corsaires ennemis, & de couvrir le commerce

merce. Dès que mon Vaiſſeau fut en état de mettre à la voile, je fis route pour le Levant, où j'avois une Flotte à eſcorter. Comme j'étois à l'entrée de l'Archipel, j'apperçus par les travers de *Cerigo*, Iſle appartenant aux Venitiens, un gros Navire à qui je donnai la chaſſe, & qui ſe fit pourſuivre pendant quelque tems. Quand je fus à portée de la voix, (car je le ſerrois de fort près) je demandai d'où étoit le Navire? On me répondit, de *Saint Marc*. Il s'étoit détaché, je ne ſçai pourquoi, d'une Eſcadre, que le Provediteur Général de la mer commandoit à quarante lieues de l'endroit où nous étions. Je fis crier au Capitaine de ſaluer le Pavillon du Roi. Le Venitien répondit, *qu'il étoit dans ſes mers, & qu'il ne ſaluoit perſonne.* 1704.

Sur cette réponſe, je me mis en état de le combattre; il s'en apperçut, & comme il ne vouloit pas en tâter, il demanda qui étoit le Commandant du Vaiſſeau François, on lui répondit que c'étoit le Chevalier de Forbin. Alors il repliqua: *Ne tirez pas, je vais ſaluer le Chevalier de Forbin.* Je lui fis répondre qu'il prît garde à la maniere

1704. dont il parloit, & qu'il eut à ſaluer le pavillon du Roi, ſans quoi, j'allois lui lâcher toute ma bordée. Cette réponſe lui ayant fait connoître que je n'étois pas trop diſpoſé à le ménager, il ne repliqua pas, & le ſalua à l'ordinaire.

La maniere dont ce Capitaine venoit de parler, m'avoit mis de mauvaiſe humeur, & pour faire voir que je n'avois pas pris goût à ſa mauvaiſe plaiſanterie, j'envoyai mon canot pour faire la viſite de ſon Vaiſſeau, & pour ſçavoir s'il n'avoit point de François avec lui; car ſelon les différens Traités paſſés entre la France & les Venitiens, il eſt défendu à la République de prendre des François à ſon ſervice. On trouva qu'il en avoit quatre-vingt-dix. Je lui envoyai dire qu'il eut à me rendre inceſſamment ces ſoldats; il refuſa de le faire. Je renvoyai mon canot, avec ordre de lui dire que s'il perſiſtoit, j'allois l'aborder, & que je le prendrois lui-même. Il eut peur une ſeconde fois; il m'envoya ſa chaloupe avec un de ſes Officiers, pour traiter d'un accommodement, & faire enſorte que je me contentaſſe d'un certain

tain nombre qu'il consentoit de me rendre. Je n'en voulus pas relâcher un seul. 1705.

Je souhaitois pourtant de les avoir sans être obligé de combattre ; ainsi, pour ne pas m'exposer à commettre un acte d'hostilité sur lequel on auroit peut-être pû me chagriner, voyant que j'avois affaire à un poltron, je fis voir à son Officier l'ordre & l'état de mon Vaisseau prêt à attaquer. Il en fut si effrayé, que suivant le génie de sa Nation, souple quand on les mene avec vigueur, il me fit mille soumissions, me baisa les mains, me priant de ne point tirer, & m'assurant qu'on m'accorderoit tout ce que je souhaiterois. Il ne m'en falloit point davantage ; je fis partir sur le champ ma chaloupe & le canot, qui dans deux ou trois voyages me rapporterent mes quatre-vingt-dix François. Ce Venitien étoit de soixante-dix pieces de canon, & de trois cens hommes d'équipage.

Trois jours après, je rencontrai un Vaisseau de même force, à qui j'ôtai encore quarante soldats François qu'il avoit. Ces deux expéditions finies, fi-

1705. rent crier de nouveau les Venitiens : mais je ne m'en mis pas plus en peine que par le paſſé. Le Général du Golphe ayant appris la maniere haute dont je venois d'en uſer avec deux Vaiſſeaux de ſon Eſcadre, fit de grandes menaces de venir s'en venger. Je le laiſſai crier tant qu'il voulut, & je continuai ma miſſion, ſans qu'il parut ſur ces parages pendant tout le tems que j'y reſtai.

Enfin, je continuai ma route, & je fus mouiller devant *Smirne*. J'étois à quinze lieues de la Ville, lorſque tout à coup, pendant la nuit, mon Navire fut violemment ſecoué. Quoique le tems fut fort calme, la ſecouſſe fut ſi forte, que mes vitres firent grand bruit, & m'éveillerent ; je demandai ce que c'étoit : on me répondit que c'étoit un tremblement de terre. Je me levai, ne pouvant pas comprendre comment un Vaiſſeau qui étoit ſi éloigné de terre, & mouillé à plus de trente braſſes de profondeur, pouvoit reſſentir des impreſſions ſi violentes. Rien n'étoit pourtant plus vrai ; j'appris le lendemain par un bâtiment qui venoit de Smirne, que le tremblement y avoit été ſi vio-

lent

lent, que tout le monde avoit été obligé de sortir à la campagne pour se mettre en sûreté. 1705.

A quelques jours de-là, je donnai la chasse à un Vaisseau Hollandois richement chargé. Il étoit de soixante pieces de canon; comme il se voyoit fort pressé, il alla se refugier sous une Forteresse appartenante au Grand Seigneur.

Je fis offrir au Gouverneur de la place quarante bourses de cinq cens écus chacune, s'il vouloit se tenir neutre, & ne prendre point de part au combat que je méditois, & qui devoit se passer de Chrétien à Chrétien. Il n'en voulut rien faire, ce qui me surprit d'autant plus, que les Turcs aiment l'argent, pour le moins autant qu'aucune autre nation du monde : mais qui sçait si le Hollandois ne lui avoit pas promis une somme encore plus considérable. Quoiqu'il en soit, cette expédition ne pouvant pas avoir lieu, je retournai sur mes croisieres, & j'allai mouiller à l'Isle de *Candie* dans la rade de la *Sude*.

Les Venitiens en sont les maîtres. C'est tout ce qu'ils ont conservé de cette

1705. cette Isle dont ils ont été les maîtres si long-tems. Ils y ont une Forteresse au milieu de la Baye qui est isolée. Les Turcs sont maîtres de tout le reste. Le lendemain de mon arrivée, j'allai visiter le Noble Venitien qui commandoit dans la Place; il s'appelloit SIGNOR MARCELLO; il étoit homme d'esprit & parloit fort bien François; j'en fus reçu très-civilement. La conversation roula principalement sur ce que j'avois opéré dans le Golphe. Il me dit que les Venitiens avoient tort de se plaindre de moi. Qu'à la vérité j'avois fait bien des choses qui ne pouvoient pas être agréables à la République : mais que ce n'étoit pas à moi qu'il falloit s'en prendre; que je n'avois fait que servir mon maître, & exécuter les ordres que je recevois.

Nous parlâmes ensuite des deux gros Vaisseaux qui s'étoient laissés dépouiller de leur équipage. « Quant à ceux-ci, » me dit-il, les Commandans sont des » poltrons & des ignorans : des igno- » rans, puisqu'ils ne sçavent pas que » les Vaisseaux de la République doi- » vent le salut aux Vaisseaux du Roi » de France, & qu'il est accordé par

nos Traités avec cette Couronne, que « 1705.
nous ne pouvons pas garder des Fran- « çois à notre ſervice, quoique nous en « ayons beaucoup dans nos garniſons : « des poltrons, puiſqu'ils ſe ſont ainſi « laiſſé enlever leur équipage ſans ſe dé- « fendre. «

Dès qu'ils apperçurent le Pavillon « de France, ils devoient ſaluer ſans ſe « le faire demander. Ils devoient auſſi « faire cacher tous les François, & ne ja- « mais avouer qu'ils en euſſent dans leur « bord. Par-là ils auroient évité la honte « d'être forcés à ſaluer après l'avoir re- « fuſé ; & ce qui eſt encore plus, ils ſe « feroient épargnés l'infamie de ſe voir « enlever leur monde, ſans avoir le cou- « rage de réſiſter. «

Quant à moi, dit-il, en continuant, « je ſçai bien que je me ſerois battu juſ- « qu'à l'extrémité, plutôt que d'endurer « un tel affront ; car afin que vous le « ſçachiez, Monſieur, les poltrons de no- « tre République vous craignent : mais « pour les braves gens, ils vous eſti- « ment, & ne vous craignent point du- « tout. « Ce diſcours étoit très ſenſé : mais j'aurois voulu voir le même homme dans l'occaſion.

De

1705. De la Sude je fis route pour la France, où je vins espalmer mon Vaisseau qui en avoit grand besoin. En passant par Malthe, je trouvai une Flotte Marchande que je mis sous mon escorte. Le vent contraire qui ne nous avoit point encore quitté, m'obligea de mouiller devant *Cagliari*. J'y revis l'Archevêque mon bon ami qui m'embrassa tendrement, & qui me fit présent d'un attelage de six beaux chevaux gris pommelé, que je ne pus pas embarquer pour lors, mais que je repris dans un autre voyage que je fis quelque tems après.

Pendant le séjour que je fis dans la rade de Cagliari, le Consul François vint se plaindre à moi de ce que nonobstant les ordres du Roi d'Espagne, le Vice-Roi continuoit à inquieter nos vaisseaux sous prétexte de la visite

Ce prétendu droit de visite, qui dans le fond n'avoit été établi, que pour mettre à contribution tous les Vaisseaux qui alloient charger ou décharger des Marchandises dans le Port, avoit été poussé si avant, par l'avarice des Espagnols, qu'il étoit devenu intolérable. Le prétexte dont on s'étoit servi pour l'introduire, étoit de remédier à certains abus

abus, & de prendre les précautions convenables pour la conſervation des Marchandiſes dans les bâtimens. Mais dans la ſuite il avoit été étendu ſi loin, & les divers réglemens avoient été ſi multipliés, que quelque attention qu'on eut, il étoit impoſſible de ne pas manquer à quelque choſe, & pour lors on vous mettoit irrémiſſiblement à l'amende. 1705.

Enfin les choſes avoient été pouſſées ſi avant, que le Vice-Roi n'avoit pas eû honte de faire en dernier lieu une Ordonnance, par laquelle entr'autres articles, il étoit enjoint d'avoir des chats dans tous les Vaiſſeaux, ſous prétexte que les rats qui s'y engendrent pouvoient gâter les Marchandiſes.

Outre la honte qu'il y avoit à ſubir ſes viſites, elles étoient, comme j'ai dit, très-ruineuſes pour le commerce. Les François s'en étoient plaints, & S. M. C. avoit ordonné qu'elles ſeroient entierement ſupprimées. Le Vice-Roi qui perdoit à cette ſuppreſſion, différoit de publier les ordres, & de les mettre en exécution. C'étoit ſur ce retardement que rouloient les plaintes du Conſul.

1705. Je fus trouver le Vice-Roi, je le priai de ne renvoyer pas plus loin la publication des ordres qu'il avoit reçus, & de faire cesser, enfin une maltôte dont on se plaignoit depuis si long-tems. Il me répondit à la maniere des Espagnols par un *Vecrémot*.

Cette réponse ne me satisfaisoit pas; je repliquai que je suppliois son Excellence de faire attention que j'étois obligé par mon emploi de rendre compte à la Cour de tout ce que je remarquois de contraire aux intérêts du Roi & de la Nation, que je me flattois qu'il auroit égard à ma sollicitation, & que j'esperois qu'il régleroit tellement les choses avant mon départ, que je n'aurois pas lieu de faire des relations qui ne fussent pas favorables à son Excellence. Il comprit par la maniere dont je lui parlois, que je n'avois pas beaucoup d'envie de le ménager: ainsi, sans aller plus loin, dès le jour même il fit publier les Ordres du Roi, & les visites furent abolies.

De Cagliari, je retournai à Toulon, où je fis carener mon Vaisseau. Je re-

mis

mis à la voile, & je pris ſous mon eſ- 1705.
corte une Flotte qui partoit pour le Levant, nous mouillâmes devant Malthe, où nous demeurâmes à l'ancre pendant deux jours.

Dans cet intervale, j'eus occaſion de connoître ce que c'eſt que l'anthipathie que la nature a mis entre certains animaux. J'avois dans mon bord depuis environ dix-huit mois, ſix paires de pigeons de fort bonne race & très-féconde, ils étoient tellement accoutumés, que ni le carnage, ni les coups de canon, ni l'approche de pluſieurs autres bâtimens, ne les avoient jamais dérangés. Pendant mon ſéjour à Toulon on m'avoit donné un petit corbeau que j'embarquai; dès qu'il commença à voler, il s'en alla rodant autour des nids des pigeons. Il n'en fallut pas davantage. Un après-midi mes douze pigeons, comme s'ils s'étoient donnés rendez-vous, furent ſe percher ſur la vergue d'artimon, & ſe ſauverent tous enſemble, quoiqu'ils euſſent tous ou des œufs ou des petits, & que nous fuſſions à plus de quarante lieues de la terre.

Ayant achevé ma miſſion, je revins

1705. à Toulon, d'où je demandai à la Cour un congé pour trois mois, ce qui me fut accordé.

A peine je commençois à me refaire de toutes les fatigues de la campagne, que le Miniſtre me fit ſçavoir par une Lettre particuliere, que le Roi m'avoit donné le commandement de l'Eſcadre de Dunkerque. Cette nouvelle qui me faiſoit grand plaiſir, en ce qu'elle me donnoit lieu de connoître que la Cour entroit enfin à mon égard, dans des diſpoſitions plus favorables que par le paſſé, me fit quelque peine par rapport à la maniere dont elle fut anoncée.

M. de Pontchartrain avoit cela de mal, qu'il ne ſçavoit faire les choſes qu'à demi, & diminuoit par-là de la moitié, le prix des graces qu'il accordoit. Dans cette occaſion, par exemple, il me donnoit une commiſſion conſidérable, qui m'obligeoit d'aller à la Cour, & pour s'épargner les frais du voyage, il ſe contentoit d'une ſimple Lettre, au lieu d'un Ordre qu'il auroit fallu m'envoyer.

Ce procedé m'indiſpoſa contre lui, & s'il faut dire la vérité, il ne m'en falloit pas beaucoup depuis ce qui s'é-
toit

toit passé après mes deux campagnes du 1706.
Golphe; car malgré notre accommodement je ne lui avois pas encore bien pardonné la mauvaise réception qu'il m'avoit fait.

Je fus quelques jours à attendre si je ne recevrois point d'ordre, & comme je n'en vis paroître aucun, je désarmai mon Vaisseau, & sur la simple Lettre que j'avois reçue, je partis pour la Cour, où je me rendis au commencement de l'année 1706.

Le Ministre en me voyant paroître, me dit que j'avois bien tardé à venir. «Pas trop, lui répondis-je, vous m'a- « vez envoyé un Congé pour trois mois, « & il n'y a que six semaines qu'il est ex- « pédié. Cela est vrai, repliqua le Mi- « nistre : mais je vous avois écrit depuis « de venir; je le sçai fort bien, repartis- « je, & si je ne suis pas venu plutôt, n'en « accusez que votre avarice. Quand on « appelle les gens, on leur envoye des « ordres, & non pas des lettres : mais « l'ordre donne le payement du voyage, « & vous avez voulu l'épargner. «

A ces mots, le Ministre sourit, & quoique ma réponse eût quelque chose d'un

1706. d'un peu ſec, il ne laiſſa pas de me gracieuſer. Je le remerciai beaucoup de l'honneur qu'il m'avoit fait, & après lui avoir témoigné que je n'oublierois rien pour remplir les eſpérances qu'il avoit reçues ſur mon ſujet, je le priai de me communiquer ſes intentions.

Il me dit que le Roi en me choiſiſſant, m'avoit préferé à bien d'autres qui étoient mes anciens, & qui avoient brigué cet emploi; qu'avant que d'y parvenir moi-même, il y auroit eû bien de petites graces à obtenir, telles que ſont la haute paye & les penſions: mais qu'il avoit été bien-aiſe de m'abréger tout ce chemin.

Ce mot de petites graces me fit de la peine; je répondis qu'il y avoit long-tems que les petites graces dont il me parloit étoient au-deſſous de moi; que mon ambition dans le ſervice ne ſe bornoit pas à gagner de l'argent; que c'étoit principalement à l'honneur que j'en voulois, & continuant ſur ce ton, je le priai de me donner des eſpérances dignes d'un Gentilhomme qui avoit du courage, & qui avoit toujours bien ſervi ſon Maître.

Le Ministre me répondit qu'il étoit 1706.
ravi des sentimens où il me voyoit, & qu'il ne souhaitoit rien tant que d'avoir occasion de me rendre tous les services qui dépendroient de lui; que l'Escadre que j'allois commander, étoit la seule qui fût sur pied, & qu'en me la confiant, il me confioit son armement favori.

Je lui répondis qu'ayant à remplir la place de deux hommes qui avoient fait mille belles choses, c'étoient M^rs. BARTH & SAINT PAUL, je n'avois pas peu à faire à les égaler, surtout dans la mission à laquelle j'étois destiné; que je souhaitois avec passion de pouvoir me distinguer par quelque action un peu éclatante: mais que pour cela il seroit convenable que la Cour me laissât le maître de ma destinée. Et achevant de m'expliquer, je lui représentai que quelque habileté que les Ministres puissent avoir, & quelque sages que soient les instructions qu'ils donnent aux Officiers, il est bien difficile de faire quelque chose de bon, en s'y conformant.

«Vous le sçavez vous-même, M. « continuai-je, rien au monde n'est si «

1706. » casuel que la mer. Les instructions que » vous me donnerez seront fixes sur des » caps ou sur des parages, ainsi que vous » l'aurez déterminé dans les Bureaux. » S'il faut que je suive ce qui m'au» ra été prescrit, & qu'il ne me soit pas » libre d'agir selon l'occurence, il arri» vera que je manquerai l'occasion, en » sorte que pour avoir obéi exactement, » la course deviendra infructueuse. Pour » moi il me paroît qu'il seroit plus con» venable de me laisser agir de moi-mê» me ; car alors pouvant me regler sur » les avis que je recevrai ; plein de bonne » volonté, comme je suis, il sera diffi» cile que je n'entreprenne, & que je » n'exécute bien des choses qui pourront » faire quelque honneur à la marine.

» Le Ministre me répondit que j'étois » bien hardi de vouloir me charger ain» si des évenemens. Monsieur, lui repli» quai-je, je sçai ce que je vais faire, & » je vois fort bien que je ne risque pas » beaucoup en tout ceci. Le Port de » Dunkerque est au milieu des enne» mis, les occasions ne me manque» ront pas ; si je suis le maître de faire » ce qu'il me plaira, je prendrai mon

tems

tems si à propos, que les ennemis du « Roi n'y trouveront peut-être pas leur » compte. En tout cas, si je ne fais rien « de bon, vous serez en droit de me « chasser honteusement comme un fan- « faron, & de ne prendre jamais plus de « confiance en moi. « Le Ministre me répondit qu'il ne pouvoit rien déterminer de lui-même sur ce point, & qu'il falloit en parler au Roi. 1706.

Sa Majesté ayant été informée de tout ce que j'avois dit au Ministre, répondit : *le Chevalier de Forbin a raison, il faut se fier à lui, & le laisser faire.*

Quelques jours après, comme j'étois en conversation avec Monsieur de Pontchartrain, je m'apperçus qu'il cherchoit à me faire entendre que puisque j'allois être à la tête d'une Escadre, je devois songer à régler ma dépense, de telle sorte que je fis honneur au poste que j'allois occuper. Je ne demande pas mieux, Monsieur lui dis-je, pourvû que vous me donniez de quoi. Le Ministre me repartit qu'il sçavoit fort bien que je ne manquois pas de moyens; que mes affaires étoient en bon état; que je pouvois

1706. vois dépenser sans m'incommoder, aussi bien & beaucoup mieux que bien d'autres ; & que quand il m'en couteroit quelque chose, je ne pouvois pas employer mon argent plus à propos.

» Monsieur, lui repliquai-je, l'ouvrier » doit vivre de son travail. Si j'ai ramassé quelque bien, ce n'est pas sans peine ; aussi le conserverai-je avec soin, » pour être assuré d'une ressource dans » mes vieux jours, & pour avoir de » quoi vivre, supposé que je vins à être » estropié, & hors d'état de pouvoir servir. »

Mais dans ce cas, me répondit le Ministre, Sa Majesté ne vous abandonnera pas. » J'en suis persuadé, lui dis-je : mais, tout bien consideré, je trouve qu'il vaut encore mieux avoir quelque chose à soi, on en attend plus « tranquilement les graces de la Cour, » & quand, par malheur elles n'arriveroient pas, on s'en console avec moins » de peine »

A l'issue de cette conversation, nous fûmes dîner chez M. le Chancelier. Je fus bien-aise pendant le repas de ramener le sujet de l'entretien que je venois d'avoir

d'avôir avec le Miniſtre, & m'adreſſant 1706.
à Monſieur le Chancelier, «Monſieur,
lui dis-je, M. votre fils m'ordonne«
d'aller à Dunkerque, & me conſeille«
d'y faire de la dépenſe, & de manger«
mon argent, pour faire honneur à la«
Marine, êtes-vous de cet avis? Gar-«
dez-vous en bien, me répondit le«
Chancelier, vous ne ſçauriez plus«
mal-faire, & le conſeil de mon fils«
ne vaut rien.« A ce mot je regardai
le Miniſtre qui ſe prit à rire, & moi
auſſi.

Je reſtai encore quelques jours à Paris, après leſquels j'allai me préſenter au Roi pour prendre congé. Je pris la liberté en me retirant de dire à Sa Majeſté, que l'Armement de Dunkerque ne lui couteroit rien. qu'elle n'y feroit que pour ſes avances, & que j'oſois l'aſſurer qu'elle en ſeroit amplement rembourſée par ſes ennemis. De chez le Roi, je paſſai dans le cabinet du Miniſtre, qui me dit en me congédiant, *Monſieur de Forbin vous êtes bienheureux, il n'y a eu en France que Monſieur de Turenne & vous, qui ayent eu carte blanche.*

Je

1706. Je trouvai en arrivant à Dunkerque les magaſins du Roi dans un déſordre inconcevable, ils manquoient généralement de tout ce qui étoit néceſſaire pour un armement. Il n'y avoit que de mauvaiſes voiles ; toutes les armes étoient mêlées, la plupart des ſabres manquoient de foureaux, & ne coupoient pas, & les poudres ne valoient pas mieux que tout le reſte.

Cependant l'Eſcadre devoit être de huit vaiſſeaux, & l'armement preſſoit. Je ne ſçavois comment faire. J'eus à eſſuyer mille diſcuſſions avec l'Intendant, le Contrôleur & le Garde-magaſin ; & ce ne fut pas ſans peine que je vins à bout de mettre mon Eſcadre en mer. Je commençai par faire ſéparer les armes ; je fis calibrer les fuſils d'une maniere uniforme ; ceux des ſabres qui pouvoient ſervir furent mis à part ; j'en fis acheter de neufs pour ſuppléer à ceux qui manquoient, & je fis auſſi acheter de la bonne poudre. Pour les voiles, je priai le Chevalier de LANGERON, Commandant des Galeres, de faire travailler tous les Forçats, ce qu'il m'accorda de fort bonne grace ; enſorte

ensorte que j'eus dans peu tout ce qu'il 1706.
falloit en ce point.

Au lieu de la *Biere* qu'on donnoit ordinairement aux équipages, je leur fis donner du vin. L'Intendant & le Contrôleur s'en plaignirent au Ministre, auprès de qui je me justifiai, & à qui je fis connoître bien des voleries de la part des Entrepreneurs, enfin je mis à la voile.

Je sortis du Port, l'esprit & le cœur pleins des engagemens que j'avois pris avec la Cour, & bien résolu de tenir parole, quoi qu'il pût en arriver. Je ne fus pas long-tems en mer, sans avoir occasion de commencer. Je rencontrai, à la hauteur d'*Ostende*, deux jours après ma sortie du Port, une Flotte Angloise composée de plus de quarante bâtimens, elle venoit des Ports de Hollande, escortée d'un gros Vaisseau de guerre, & de deux Fregates.

A cette vûe, je disposai toutes choses pour aller les attaquer. Les Ennemis qui connurent à ma manœuvre que j'allois à eux, firent force de voile. Nonobstant cela, je les joignis, & j'enlevai dix de leurs Vaisseaux richement

1706. ment chargés. Tout le reſte de leur Flotte, les deux Fregates & le Vaiſſeau de guerre ſe ſauverent J'envoyai dès le lendemain toutes ces priſes à Dunkerque ſous bonne eſcorte, & je continuai ma courſe.

Huit jours après étant par le travers du *Teſſel*, je me préparois à attaquer une Flote Hollandoiſe, eſcortée par quatre Vaiſſeaux de guerre, lorſque j'en fus empêché par une Eſcadre de quinze vaiſſeaux Hollandois, parmi leſquels il y avoit un Vice-Amiral & un Contre-Amiral qui nous donnerent la chaſſe. Il n'y avoit pas apparence de les attendre, il fallut fuir. Je fis force de voile, & je me ſauvai. En chemin faiſant, je brûlai quelques Bâtimens Marchands que je rencontrai ſur ma route.

Du Teſſel, je chaſſai ſur les côtes d'Angleterre, & j'obligeai la Flotte qui alloit partir pour la *Moſcovie* à rentrer dans le Port, où je la retins pendant quelque tems, en ſorte qu'elle n'en put ſortir de toute l'année, la ſaiſon étant déja trop avancée pour cette courſe. Pendant que je demeurai ſur ces parages, je brûlai une cinquantaine de barques

ques

ques Hollandoiſes, de Pêcheurs de harangs, & je tirai enſuite du côté de la *Nordwege*, où j'entrai dans un Port de Dannemarck pour y faire de l'eau, & eſpalmer mon Eſcadre. 1706.

Le lendemain de mon arrivée, le Gouverneur de la Province m'envoya faire un compliment dont je fus fort mal ſatisfait. Il portoit que ſi l'Eſcadre étoit deſtinée à eſcorter des Marchands, je pouvois reſter tant qu'il me plairoit : mais que ſi c'étoient des Corſaires, ou des Vaiſſeaux de guerre, j'eus à me retirer inceſſamment.

Je fus d'autant plus ſurpris de cette eſpece d'ordre, que celui qui me le faiſoit ſignifier, n'avoit dans le Port ni aſſez de troupes, ni aſſez de vaiſſeaux, pour me forcer à obéir, ſuppoſé que je refuſaſſe de le faire. Toutes ſes forces ſe réduiſoient à quelques bâtimens peu conſidérables & en petit nombre, & à quelques mauvaiſes maiſons bâties ſur le bord de la mer, auprès deſquelles étoient deux ou trois petits mauvais cabarets.

Je voulois d'abord répondre avec la hauteur qui me paroiſſoit convenir : cependant

1706. pendant, pour ne pas aigrir les choses, & pour ne pas donner lieu à la Cour de me faire des reproches, je me contentai de dire à l'Officier, qui étoit chargé de me notifier les intentions du Gouverneur, que l'Escadre appartenoit au Roi; que nous n'étions entré dans le Port que dans le dessein d'y faire quelques rafraîchissemens; que sans nous écarter du respect qui étoit dû à sa Majesté DANOISE, nous ferions de l'eau & du bois, & que cela fait, nous mettrions à la voile, quand nous jugerions à propos.

Après cette réponse, je fis présenter des rafraîchissemens à l'Officier que je fis tellement boire qu'il s'enyvra. Je le retins auprès de moi pendant huit jours que je restai dans le port, sans que pendant tout ce tems il cessât d'être yvre un seul instant, tant je fus exact à tenir auprès de lui des gens qui avoient soin de le faire boire. Enfin le jour du départ étant venu, je fis mettre à terre cet yvrogne, qui ne se ressouvint jamais du tems qu'il avoit resté à bord, où il ne fit que boire & dormir.

Pendant les huit jours que je restai

dans

dans ce Port, j'appris qu'une Escadre ennemie de quinze Vaisseaux de guere, me cherchoit par-tout. J'étois trop foible pour l'attendre, il fallut songer à l'éviter. Je pris le parti de faire le tour de l'*Ecosse* & de l'*Irlande*. 1706.

Je trouvai sur ma route un Vaisseau de la Compagnie Hollandoise. Ce Navire alloit en Orient. Je l'enlevai presque sans combattre. Il portoit pour soixante mille écus d'argent monnoyé, & la cargaison en valoit pour le moins autant. A quelques jours de-là, comme j'approchois les côtes de France, je fis encore deux prises considérables. Je les amenai à Brest, où elles furent vendues au profit du Roi, aussi bien que la cargaison du Navire Hollandois.

Après avoir carené mon Escadre, je rentrai dans la *Manche*, où je rencontrai une Flotte Angloise de douze Vaisseaux de guerre, ce fut encore à moi à fuir; car la partie n'étoit pas égale. Je fis force de voiles, & je tirai du côté du Nord.

Quand je fus à la hauteur de *Hambourg*, je rencontrai une autre Flotte Hollandoise d'environ cent voiles, elle

1706 venoit de Norwege, ſous l'eſcorte de ſix vaiſſeaux de guerre, armés chacun d'environ cinquante pieces de canon. Dès qu'ils apperçurent mon Eſcadre, ils ſe rangerent en bataille. L'occaſion d'entreprendre quelque choſe de conſidérable étoit trop belle pour la laiſſer échaper. Quand je les vis ainſi diſpoſés, je me mis moi-même en état de les attaquer.

De huit vaiſſeaux que j'avois en partant, il ne m'en reſtoit plus que ſept, le huitiéme qui avoit beſoin d'un gros radoub étoit retourné à Dunkerque. Les Sieurs de HANEQUIN & BARTH, fils du Capitaine de ce nom, tous deux Capitaines dans mon Eſcadre, & qui commandoient chacun une Fregate, Hanequin de trente canons, & Barth de ſeize, eurent ordre d'aborder le Vaiſſeau de l'arriere-garde des ennemis. Mes quatre autres Vaiſſeaux devoient attaquer chacun le leur, & pour moi je me reſervai le Commandant. Le Commiſſaire de Marine qui étoit dans mon bord pour veiller aux intérêts du Roi, n'étoit pas d'avis d'en venir aux mains : mais je paſſai outre malgré ſon oppoſition, & l'Eſcadre eut ordre d'attaquer, & de me ſuivre.

J'avois

J'avois fait mettre à mon côté un jeune Garde Marine, nommé d'ESCALIS, qui m'avoit été fort recommandé, & pour lequel je m'intéressois beaucoup moi-même. Je lui dis de se tenir auprès de moi jusqu'à l'abordage : mais qu'il ne manquât pas, dès qu'il m'entendroit crier *à bord*, de sauter le premier dans le vaisseau ennemi ; que c'étoit là l'unique moyen d'être bientôt fait Officier. 1706.

J'arrivai en même tems sur l'ennemi qui faisoit sur moi un horrible feu de canons & de mousquetterie, je l'eus bientôt joint, & l'ayant abordé, je commençai à faire feu à mon tour. Je fis pleuvoir dans son bord une grêle de mousqueterie & de grenade, dont il fut si incommodé, qu'il fut forcé d'abandonner les Gaillards de devant & derriere.

Dès que je m'apperçus de son désordre, je criai à mes gens : *Allons, enfans, courage. A bord, à bord* ; & pour leur donner l'exemple, je m'avançai de l'avant. D'Escalis qui attendoit avec impatience le signal, sauta le premier l'épée à la main, & fut bientôt suivi d'un grand nombre d'Officiers, de Gar-

1706. des Marine & de Soldats.

Il ſe fit dans ce moment un carnage horrible de part & d'autre. J'y perdis beaucoup de monde : mais par bonheur la tuerie ne dura pas long-tems. Peu après d'Eſcalis me cria de l'arriere du vaiſſeau ennemi, en m'appellant par mon nom : *Nous ſommes les maîtres ; j'ai tué le Capitaine.* Dès lors l'Equipage ne s'amuſa plus qu'à piller.

Je commençois à faire paſſer les priſonniers dans mon bord, lorſque le ſieur de TOUROUVRE, un de mes Capitaines qui avoit manqué l'abordage dont il étoit chargé, vint ſe traverſer ſur l'avant de mon vaiſſeau, & ſur celui que je venois de prendre. Nous nous trouvâmes pour lors tous trois dans un péril d'autant plus grand, que le vent qui venoit de l'arriere, nous pouſſoit ſur le Vaiſſeau de Tourouvre, & nous empêchoit de déborder ; tellement que nos Navires ne pouvoient pas même gouverner.

Pour comble d'embarras, le feu prit tout-à-coup, je ne ſçai comment, au Vaiſſeau auquel j'étois accroché. Comme le vent étoit fort, le Navire fut em-

brâſé

brûlé dans un inſtant. Je redoublois mes efforts pour déborder, lorſqu'un vaiſſeau ennemi fit mine de vouloir m'aborder moi-même. 1706.

Pour lui faire face, je fis paſſer ſur le champ de l'autre côté du vaiſſeau tout ce qui reſtoit de mon équipage ſur mon bord ; car la meilleure partie étoit déja ſur le vaiſſeau qui brûloit, où ils pilloient de toutes mains, ſans s'embarraſſer ni du danger où ils étoient, ni de celui où j'étois moi-même. L'ennemi qui ſembloit vouloir m'aborder après avoir tiré ſur moi toute ſon artillerie qui me tua quelques hommes, paſſa outre, ſans entreprendre autre choſe.

Ce danger évité, je ne fus pas hors d'intrigue. Le feu augmentoit d'un moment à autre, tellement que je riſquois, ou d'être brûlé, ou tout au moins, d'être accablé ſous les débris, lorſque le vaiſſeau viendroit à ſauter. Il ne me reſtoit gueres dans cet embarras d'autre reſſource, que de couper mes mâts. J'avois grande peine à m'y réſoudre. Avant que de tenter ce moyen, je voulus eſſayer de me dégager en faiſant force de voiles ſur le vaiſſeau de Tourouvre.

Cette

1706. Cette manœuvre me réussit : mais ce ne fut pas sans me jetter dans un nouveau danger ; car le froissement entre nos deux navires fut si fort, que j'en perdis mon *Taille-mer*, & six mantelets de sabor que la poupe de Tourouvre me fit sauter en passant.

Comme la mer étoit agitée, six de mes sabors étant ouverts, l'eau entroit avec violence dans mon bord. Pour m'empêcher de couler à fond, je me disposois à faire pancher mon vaisseau, en le chargeant du côté qui n'étoit point endommagé, lorsqu'un Navire ennemi qui venoit au secours de son Commandant, s'approchant pour m'attaquer, interrompit cette manœuvre. Je me trouvai pour lors dans la nécessité, ou de vaincre, ou de me noyer. Mon parti fut bientôt pris. J'allai à l'ennemi pour l'aborder, & m'adressant à ce qui restoit de mon équipage : *Enfans*, leur dis-je, *bon courage, nous sommes encore assez forts, ne craignez rien, nous le prendrons surement.*

Il n'est pas concevable à quel point ce peu de mots leur releva le courage. Je mis aussi-tôt mon navire en travers, & je présentai au vent le côté malade.

Dès

Dès que je fus à portée, l'ennemi tira sur moi toute son artillerie qui ne m'endommagea nullement. Je lui répondis par toute ma bordée de canon & de mousqueterie; cette décharge fut faite si à propos, qu'il en fut criblé : ce qui le mit tellement en désordre, qu'à mesure que l'équipage alloit passer dans son bord, il se rendit en abattant son pavillon. 1706.

Dès que je fus maître de ce vaisseau, je travaillai avec toute la diligence possible à réparer le mien. Je fis boucher avec des planches & des toiles godronées mes sabors qui étoient encore ouverts; & après avoir fait mettre pavillon de raliement, j'ordonnai à un Capitaine de mon Escadre, qui ne m'avoit pas secondé, à beaucoup près, d'aller amariner le vaisseau que je venois de prendre : mais avant qu'on pût le joindre, il coula à fond, tant il avoit été maltraité.

De tout son équipage, il ne se sauva qu'un seul homme que je reçus dans mon bord.

Au milieu de tout ce trouble, je ne laissai pas d'être fort en peine de mes Officiers

1706. Officiers, & de la meilleure partie de mes gens qui étoient dans le vaiſſeau qui brûloit. Tourouvre qui ſentit ce danger auſſi bien que moi, & qui vit que le vaiſſeau alloit ſauter, fit effort pour ſe dégager. Il en vint a bout, & reçut dans ſon bord tous les miens, qui s'étant enfin apperçus du danger où ils étoient, avoient quitté le pillage, & demandoient du ſecours avec des cris pitoyables.

A peine étoient-ils à une diſtance un peu éloignée, que le feu ayant pris aux poudres, le vaiſſeau ſauta en l'air, & tout l'équipage avec, ſans qu'il s'en ſauvât un ſeul homme, excepté un petit nombre que Tourouvre avoit reçu dans ſon bord pêle-mêle avec mes gens.

Dans ce tems-là on me fit appercevoir que Hannequin demandoit du ſecours, & qu'il avoit mis le ſignal, pour faire connoître que ſa Fregate étoit en danger de couler à fond. Il avoit manœuvré en brave homme; & conjointement avec Barth, il avoit pris un vaiſſeau de cinquante pieces de canon. Pour le tirer du danger où il étoit, je détachai le Marquis de

LANGUETOC Capitaine de vaiſſeau, à qui j'ordonnai de ſuivre Hannequin, & de ſauver ſon navire, ou tout au moins ſon équipage. Ainſi fut terminée cette action dans laquelle je perdis le ſieur de BREME mon Capitaine en ſecond, & une trentaine de ſoldats, ou de matelots. Le fils de M. Pallas, Enſeigne, eut le bras caſſé. & j'eus pluſieurs autres de mes ſoldats bleſſés. 1706.

Si tout le monde eût fait ſon devoir, nous euſſions pris les ſix vaiſſeaux de guerre, & bon nombre de Marchands: mais à la guerre, tout comme ailleurs, tous les hommes ne ſont pas égaux. Pendant la bataille les vaiſſeaux Marchands firent force de voiles, & profitant de la mer & du vent, ſe ſauverent, & furent ſuivis de trois autres vaiſſeaux de guerre.

Peu après Hannequin s'étant radoubé, vint avec Barth joindre l'Eſcadre. Ils amenerent leur priſe, qui des trois vaiſſeaux dont nous nous étions rendus maîtres, fut l'unique que je pus amener à Dunkerque, où je fis route, après avoir fait de mon mieux pour me radouber. J'arrivai avec toute mon Eſcadre dix jours après la bataille, &

1706. ayant désarmé, je me rendis à la Cour suivant l'ordre que j'en avois.

Le Ministre me reçut fort gracieusement, & me présenta au Roi, qui me témoigna être content de mes services. Je répondis à Sa Majesté que j'étois heureux qu'elle se contentât du peu que j'avois fait : mais que j'avois pris langue, & qu'étant instruit du commerce des ennemis, je comptois de faire la campagne prochaine bien des choses dont Sa Majesté auroit encore plus de lieu d'être satisfait. Le Roi en souriant me donna lieu de connoître que ma réponse lui avoit fait plaisir.

En arrivant à Versailles, j'y trouvai le Cardinal de Janson, qui avoit été honoré peu auparavant de la dignité de grand Aumônier de France. Ce Prélat avoit loué à Paris un grand Palais, où il logeoit tout ce qu'il avoit de parens à la Cour. Il me donna en m'embrassant toutes les marques possibles d'une sincere amitié, & ne voulut pas que j'eusse d'appartement ailleurs que chez lui.

Je ne passai jamais de quartier d'hyver plus gracieux. Le Cardinal me faisoit grande chere, j'étois avec mon bon & ancien

ancien ami l'Archevêque d'Aix, pour lors Evêque de Marſeille. J'allois ſouuent chez le Comte du Luc. Enfin je jouois gros jeu, & je gagnai beaucoup d'argent chez la Ducheſſe de MANTOUE. 1706.

Il eſt aiſé de comprendre qu'avec tous ces agrémens je ne pouvois que me réjouir, autant & plus que je n'avois fait de ma vie. Je n'étois pourtant pas ſi occupé de mes plaiſirs, que je ne ſongeaſſe ſouvent à la campagne prochaine. Je formai divers projets que je retournai en différentes manieres. Enfin je m'arrêtai à celui-ci, comme plus profitable au Roi, & comme pouvant me faire plus d'honneur. Je réſolus de prendre des meſures pour enlever les flottes *Angloiſe*, *Hollandoiſe*, & *Hambourgeoiſe*, qui partent toutes les années pour la Ville d'*Archangel*, ſur la mer Blanche en *Moſcovie*.

Je communiquai mes vûes à M. de Pontchartrain, qui en parla à M. l'Amiral. Ils les approuverent tous les deux, & le Roi à qui elles furent communiquées peu de jours après, les approuva auſſi. Ces mers étant peu connues à nos François, je priai le Miniſtre de faire

1706. venir des Pilotes de Hollande & de Hambourg, ce qu'il me promit.

Tout étant ainſi diſpoſé pour la campagne, je crus qu'il étoit convenable de ne pas m'oublier moi-même. J'étois Capitaine de vaiſſeau depuis bien long-tems, & je ſouhaitois d'être quelque choſe de plus. Il me ſembloit que mes longs ſervices, tout ce que j'avois fait dans le Golphe, & ma derniere campagne, me donnoient lieu d'eſpérer que la Cour feroit quelque choſe pour moi. On ne me diſoit pourtant rien, & je vis bien que ſi je ne parlois le premier, je ſerois encore long-tems à attendre. Je me haſardai donc à demander une audience au Roi. Sa Majeſté m'écouta avec bonté, & me promit qu'elle auroit ſoin de ma fortune.

Quelques jours après, le haſard me fournit l'occaſion de parler au Miniſtre en ma faveur; je ne la laiſſai point échapper. Je lui repréſentai combien il étoit convenable qu'on me fît Officier Général; que le commandement que la Cour me faiſoit l'honneur de me confier le demandoit, auſſi-bien que le ſervice du Roi.

» Vous

Vous le sçavez, Monsieur, ajoutai- « 1706.
je, quand un Capitaine commande «
quelque chose à son camarade, celui- «
ci a toujours quelque raisonnement à «
faire, & ne se croit pas obligé d'obéir, «
sans replique, à un homme, qui dans «
le fond n'a d'autre supériorité que cel- «
le que l'ancienneté lui donne. Si les «
Officiers qui lui sont soumis manquent «
à faire leur devoir, il n'oseroit les re- «
prendre, ou s'il le fait, ce n'est qu'a- «
vec crainte, parce que, tout bien con- «
sidéré, ayant affaire à ses égaux, il «
n'est jamais à couvert de la *riposte* : «
cependant les affaires en souffrent, & «
le Roi n'est jamais si bien servi ; que si «
sa Majesté ne trouve pas que je sois «
encore digne d'être Officier Général, «
je vous supplie de faire ensorte qu'el- «
le ait la bonté d'en nommer une autre, «
à qui j'obéirai avec plaisir. «

Le Ministre, qui dans le fond n'avoit jamais eû de bonnes intentions pour moi, & qui ne songeoit qu'à éluder mes prétentions d'une maniere pourtant honnête, me protesta qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour prévenir mes demandes. « Vous avez méri- «

1706. »té, me dit-il, il y a long-tems, la gra-
«ce que vous demandez, j'en conviens:
»mais je n'en ai pas été le maître ; &
»l'on a fait au Roi des représentations
»si fortes, qu'elles l'ont emporté sur
»tout ce que j'ai pû dire & faire en vo-
»tre faveur.

»Je ne fus pas la dupe de cette répon-
»se. Si ce que vous me faites la grace
»de me dire est vrai, comme je n'en
»doute pas, lui repartis-je, j'avoue,
»Monsieur, que j'ai été jusqu'ici le plus
»ingrat de tous les hommes ; puisque
»j'ai toujours été si fortement persuadé
»que vous êtes entierement le maître
»des graces que je n'ai pas balancé à
»croire que si je n'en recevois point,
»c'étoit uniquement parce que vous n'a-
»viez jamais voulu m'en faire.

»Je vois tous les jours, & je con-
»nois des gens, qui ont fait en très-peu
»de tems bien du chemin dans la Mari-
»ne ; vous les connoissez aussi bien que
»moi, & vous n'ignorez pas que si jus-
»tice leur avoit été faite, ils ne seroient
»pas encore Enseignes. Si je ne suis
»pas aussi avancé qu'eux, à quoi puis-
»je attribuer ce peu de progrès ? Et le
moyen

moyen de ne pas le regarder comme« 1706.
un effet du malheur que j'ai toujours«
eû de vous déplaire. ?«

Le Miniſtre me répondit fort obligeamment qu'il me prioit de penſer, & de croire le contraire de ce que je venois de lui dire; que je ne devois pas me rebuter; que je continuaſſe à bien ſervir, & qu'il alloit s'employer tout de nouveau & de ſon mieux à procurer mon avancement.

La promotion de mon Eſcadre devoit ſe faire quelques jours après. Je retournai chez le Miniſtre, pour le prier de faire Enſeigne le jeune d'Eſcalis. Il étoit fils d'un de mes anciens amis. A la recommandation de ſon pere, je lui avois fait avoir des Lettres de Garde-Marine au commencement de la campagne derniere, & je ſouhaitois de le voir Officier, parce qu'il l'avoit mérité, & qu'il promettoit beaucoup.

Lorſque j'en parlai au Miniſtre, il me répondit que les choſes ne pouvoient pas aller ſi vîte. «Vous l'avez fait Gar-«
de-Marine, il n'y a que ſix mois, me«
dit-il, & vous ſçavez bien que les«
Princes mêmes, lorſqu'ils entrent dans«

1706. »ce corps ne ſont avancés qu'après un »an. » Je lui répondis que l'action que d'Eſcalis venoit de faire, en ſautant le premier dans le vaiſſeau ennemi, valoit pour le moins ſix ans d'ancienneté. Le Miniſtre repliqua qu'il en parleroit.

Je le priai encore de changer trois des Capitaines de mon Eſcadre, qui n'avoient pas fait leur devoir dans la derniere bataille. Il me dit que cela ne pouvoit ſe faire, ſans donner occaſion à bien des plaintes, & que ce changement feroit trop de bruit; que ceux dont je me plaignois étoient fort recommandés à la Cour, qu'il ne vouloit pas leur donner ce chagrin : mais qu'il me promettoit de leur parler, & de faire enſorte qu'ils fiſſent mieux à l'avenir.

Le jour de la promotion, j'allai prier M. l'Amiral en faveur de d'Eſcalis. Ce Prince me promit de s'y employer de tout ſon pouvoir, & me tint ſa parole; car le Roi ne voulant d'abord rien faire au préjudice des regles établies dans la Marine, Monſieur l'Amiral fit valoir mes raiſons ſi à propos, en repréſentant qu'il étoit dans l'ordre de m'accorder ce que je ne demandois que comme une

grace,

grace, que Sa Majeſté ſe rendit, en di- 1706.
ſant qu'*en effet ce n'étoit pas trop pour le Chevalier de Forbin, qui avoit aſſez bien ſervi pour n'être pas refuſé.*

En ſortant du Conſeil, M. l'Amiral me dit : » On vient de faire Enſeigne votre Garde : il y a eu quelques « difficultés, mais on les a ſurmontées. « Je remerciai ce Prince, & je fus me diſpoſer pour partir le plutôt qu'il ſe pourroit.

Deux jours avant mon départ, je demandai au Miniſtre, s'il trouveroit à propos que je fis des priſes dans les Ports de Dannemark, ſuppoſé qu'il s'en préſentât quelque occaſion conſidérable. Il me répondit de n'y pas manquer, & que la Cour le trouveroit à propos. La méſintelligence ſecrete qu'il y avoit entre la France & le Danemark, me donna lieu de prendre cet éclairciſſement; je ne demandai point d'ordre par écrit, comptant que la parole du Miniſtre me ſuffiſoit. Il faillit pourtant à m'en coûter bon, pour m'en être contenté, & pour avoir agi en conſéquence, ſans avoir en main de quoi juſtifier ma conduite.

Comme

1706. Comme je prenois congé du Cardinal de Janſon : » Mon Couſin, me dit » cette Eminence, puiſque le Roi m'a » permis d'aller viſiter mon Diocèſe, je » devancerai mon voyage de huit jours : » je veux vous mener à Beauvais, qui » eſt ſur votre route, & je me charge » de faire trouver bon au Miniſtre que » vous paſſiez quelques jours avec moi. « Il obtint en effet cette permiſſion ; nous nous mîmes dès le lendemain en caroſſe, & nous arrivâmes deux jours après à Beauvais.

Nos premiers entretiens pendant la route, ne roulerent que ſur des bagatelles propres à nous réjouir : mais peu après le diſcours étant devenu plus ſérieux, la converſation tomba inſenſiblement ſur le peu de fonds qu'il y a à faire ſur les gens de Cour. Le Cardinal ne tariſſoit pas ſur cette matiere; ſa longue expérience lui en avoit beaucoup appris.

Je lui laiſſai dire tout ce qu'il voulut, aprés quoi prenant la parole à mon tour : » Monſeigneur, lui dis-je, je trouve » que vous avez raiſon : pour moi, » quoique *Marin*, & par conſéquent » peu fait aux maneges des Courtiſans,

je

je n'ai pas laiſſé d'avoir toujours pour maxime, de ne me fier jamais à l'extérieur & aux paroles de ces Meſſieurs; mais qu'il me ſoit permis de vous le dire, quand j'aurois été porté à les croire, ce que je vous vis faire, il n'y a pas encore deux jours, auroit été plus que ſuffiſant pour me détromper. Comment, repliqua le Cardinal tout étonné! Et qu'avez-vous donc vû? Le voici, lui repartis-je. 1706.

Je me trouvai avant hier dans votre cabinet, quand on vint vous annoncer un homme que je ne connois point. A peine eut-on prononcé ſon nom devant vous, que vous fîtes une mine à m'effrayer. Je voulus ſortir; vous m'ordonnâtes de demeurer. Cet homme entra, vous reprîtes ſur le champ votre air ſerein, vous courutes embraſſer ce ſurvenant, comme s'il eût été le meilleur de vos amis; & après mille offres de ſervice, & autant de proteſtations d'amitié, vous l'accompagnâtes juſqu'à *Mezza-Salla*, en le comblant de civilités & de politeſſe.

Le Cardinal qui rappella ce trait, & qui reconnut qu'il y avoit eu en effet

dans

1707. dans ſa conduite quelque choſe de ce qu'il blâmoit ſi fort dans les Courtiſans, rioit juſqu'aux larmes. » Que voulez- » vous qu'on faſſe, me dit-il ? Cet hom- » me eſt un importun qui me fatigue » journellement, il falloit bien lui faire » toutes ces civilités pour me débarraſ- ſer de lui.

Je reſtai huit jours à Beauvais, après leſquels je partis pour Dunkerque, où je fis mon armement composé de huit fregates & de quatre barques longues. Je fus quelque tems à attendre les Pilotes qu'on m'avoit promis, mais je n'en fus pas plus avancé. Le Miniſtre m'écrivit qu'il n'avoit pas pû en avoir, & que je n'avois qu'à faire comme je jugerois à propos. Il fallut donc s'en paſſer. Je mis à la voile, comptant que mes cartes me ſuffiroient, en attendant que les premieres priſes que je ferois me donnaſſent des Pilotes pratiques des mers où je voulois aller.

A peine fus-je hors de la rade, que j'eus avis par deux Corſaires François, qu'une flotte marchande Angloiſe, venoit de ſortir des *Dunes*, eſcorté par trois vaiſſeaux de guerre, & qu'elle faiſoit

faiſoit route du côté de l'*Oueſt*. Je ne balançai point à tirer de ce côté, & à la ſuivre Six petits Corſaires François qui ſe joignirent à moi, voulurent être de la partie. Nous fîmes force de voile, & nous joignîmes les ennemis dès le lendemain à la pointe du jour. 1707.

Leur flotte qui étoit de plus de quatre-vingt voiles, étoit en effet eſcortée de trois vaiſſeaux de guerre, de ſoixante-dix-huit pieces de canon. J'avois ſouhaité avec trop d'ardeur de les joindre pour les laiſſer échapper : voici comme je diſpoſai mon attaque.

Le ſieur de ROQUEFEUILLE & le Chevalier de NANGIS, qui commandoient chacun une fregate, eurent ordre d'aborder le vaiſſeau de l'arriere-garde de l'ennemi. Les ſieurs de Hannequin & VESIN, devoient chacun avec leur fregate faire la même manœuvre ſur celui de l'avant-garde, & moi ſuivi du Comte d'ILIE', je me reſervai d'avoir affaire au Commandant.

Je laiſſai pour nous ſecourir, en cas de beſoin, les ſieurs de Tourouvre, Barth, & les quatre barques longues. Pour les Corſaires, ils avoient ordre d'attaquer les Marchands, d'abord qu'ils s'apper-

cevroient

1707. cevroient que nous aurions l'avantage sur les ennemis.

Le ſignal donné, Roquefeuille qui devoit commencer fut un peu lent à attaquer : Tourouvre qui s'en apperçut, commença l'attaque, & fit grand feu : mais en venant à l'abordage, il s'accrocha mal, & ne fit que paſſer, après avoir eſſuyé toute la bordée de l'ennemi, qui lui tua quantité de braves gens.

Roquefeuille voulant réparer ſa faute, & profiter du déſordre où étoit l'Anglois, s'approcha ſuivi du Chevalier de Nangis. Ils tirerent l'un & l'autre toute leur artillerie ſi à propos, qu'il n'y eut preſque pas un coup qui ne portât. Un moment après ils joignirent le vaiſſeau, l'aborderent & maſſacrerent d'abord tout ce qui s'oppoſoit à eux; enfin après un combat fort opiniâtre, & où il y eut du monde tué de part & d'autre, ils ſe rendirent maîtres du bâtiment.

Tandis qu'on ſe battoit ainſi à l'arriere-garde, j'étois aux priſes avec le Commandant, qui m'avoit attendu ſans branler, & que j'avois abordé. Le feu de la mouſqueterie & des grenades qui étoit affreux de part & d'autre, nous incommodoit également. Dans ce moment

ment je m'apperçus que j'étois posté presque à la bouche d'un canon qui avoit déja tiré. Je tuai par l'ouverture du sabor en trois coups différens, trois Canoniers qui se hâtoient de le recharger. 1707.

Je vis aussi par le même sabor un homme vêtu de gris de fer, qui l'épée à la main donnoit des ordres de côté & d'autre. Je ne doutai pas que ce ne fût le Capitaine, je lui tirai sur le champ un coup de fusil, & je le vis tomber; c'étoit en effet le Commandant du vaisseau, comme je l'appris peu après.

Les Anglois qui ne pouvoient plus résister au feu des grenades, commençoient à abandonner leur poste. Dès que je m'en apperçus, je criai à mes gens de sauter à bord. D'ALONNE, un de mes Lieutenans, suivi de deux Gardes-Marines & de quelques soldats, étoient déja sur la *prescinte* de l'ennemi, lorsque j'apperçus un Anglois qui alloit le percer d'un coup de sponton, je pris le fusil d'un de mes soldats, & je tirai à l'Anglois que j'étendis roide mort. Je sauvai ainsi la vie à un de mes Officiers. Il n'en fut pas de même du jeune d'Escalis, j'eus la douleur de le voir tuer

1707. tuer d'un coup de fusil, lorsqu'il sautoit dans le bord ennemi, avec une foule d'autres soldats.

Plus de la moitié de mon équipage étoit déja sur le vaisseau Anglois, où il faisoit un grand carnage, lorsque mes grapins furent emportés par un coup de canon, desorte que mon vaisseau déborda. Les Anglois qui reprirent cœur à cet accident, donnerent sur les miens qui se défendoient en désespérés, mais qui étoient accablés par le nombre.

J'étois au désespoir moi-même de l'état où je les voyois, sans pouvoir les secourir; car j'étois emporté sous le vent par un courant de marée. Pour comble de malheur, j'avois été abandonné par celui qui devoit me seconder. Dans cet état, il me parut qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre, que de faire porter tous mes voiles, & de revirer de bord, pour pouvoir regagner le vent, & revenir à un second abordage.

Comme je me disposois à cette manœuvre; le grand mât des ennemis que mon canon avoit endommagé vint à tomber.

tomber. Un moment après, Hannequin 1707.
& Tourouvre étant arrivés pour me secourir, l'Anglois abattit son pavillon, & se rendit. Ceux-ci envoyerent leur chaloupe à bord pour se saisir du bâtiment. Le premier homme qui se présenta à eux, fut d'Alonne tout couvert de sang des coups de sabre qu'il avoit reçus & donnés. Il s'étoit défendu en si brave homme, & les ennemis en avoient conçu une idée si avantageuse, qu'avant que de se rendre, tous les Officiers lui avoient confié leur argent & leurs bijoux. De tous ceux qui étoient passés avec lui, il resta seul avec un Garde-Marine, tout le reste périt.

Le sieur Vesin qui devoit attaquer le vaisseau de l'avant-garde, fut tué à la premiere décharge. Le Baron d'ACY, son Capitaine en second, ne laissa pas de venir à l'abordage : mais il eut beau faire, il ne put jamais s'accrocher, & reçut une blessure qui le mit hors de combat. L'Anglois qui se vit dégagé, fit force de voile, & alla s'échouer sur ses côtes, devant un petit Port où il trouva sa sureté. Tandis que nous étions aux mains, nos Corsaires enleverent à

1707 la flotte vingt-deux Marchands ; tout le reſte ſe ſauva.

Le lendemain, qui étoit le troiſiéme jour de mon départ, je retournai à Dunkerque, où je rentrai ſur le ſoir avec toutes nos priſes. Cette action avoit été fort ſanglante ; j'y avois perdu plus de la moitié de mon équipage. Mon Capitaine en ſecond nommé VILIEBLIN & le pauvre d'Eſcalis avoient été tués, d'Alonne & DETAPES, Major, bleſſés. J'avois été moi-même bleſſés à la main aſſez légerement : mais j'avois reçu plus de dix bales dans mes habits. A l'armée il faut être heureux ; Tourouvre & le Chevalier de Nangis perdirent ſix Officiers. Veſin Capitaine fut tué, le Baron d'Acy Capitaine en ſecond bleſſé; beaucoup de Gardes-Marines & un grand nombre de ſoldats & de matelots, tués ou bleſſés.

L'Aumonier de mon vaiſſeau qui étoit Pariſien, & qui juſqu'alors n'avoit jamais perdu de vûe les tours de *Notre-Dame*, fut ſi effrayé de ce combat, qu'il ne fut plus poſſible de le raſſurer. Le bruit du canon, & tout ce ſpectacle de morts & de bleſſés l'avoient tellement frappé, qu'en me demandant ſon congé

congé, comme nous arrivions à Dunkerque, il me déclara qu'i lne retourneroit pas à la mer, quand le Roi le feroit Amiral. 1707.

J'envoyai à la Cour une relation de tout ce qui s'étoit paſſé. Le Chevalier de Nangis fut chargé d'en porter la nouvelle au Roi, à qui elle fit tant de plaiſir, qu'il me fit ſur le champ Chef d'Eſcadre. Voici la Lettre que le Miniſtre écrivit ſur ce ſujet à M. du Luc, pour lors Evêque de Marſeille, maintenant Archevêque d'Aix.

» Vous aurez ſans doute appris, Monſieur, la belle & éclatante action du Chevalier de Forbin; mais je veux que vous appreniez par moi que le Roi vient de l'en récompenſer ſurle-champ en le faiſant Chef d'Eſcadre. Je ſuis bien-aiſe que vous ſoyez le premier à en répandre la nouvelle dans la bonne Ville deMarſeille & dans toute la Provence; je ſçai la part que vous y prenez, & c'eſt auſſi ce qui m'a donné occaſion de vous l'écrire. «

Un courier du cabinet m'apporta la Lettre du Miniſtre, par laquelle il me faiſoit ſçavoir que le Roi m'avoit fait

1707. Chef d'Escadre, & que Sa Majesté vouloit que je quitasse le nom de Chevalier que j'avois porté jusqu'alors, pour ne paroître plus dans le monde que sous le nom du COMTE DE FORBIN. Ces nouvelles me faisoient trop de plaisir pour ne pas gratifier le Courier qui me les avoit apportées. Je lui fis présent d'un diamant de cinquante louis que j'avois au doigt, & je me mis en état de répondre incessamment aux lettres que je venois de recevoir.

En écrivant ma relation à la Cour, j'avois mandé au Ministre que la saison n'étoit pas encore trop avancée, & que mon projet pouvant encore avoir lieu, je serois en état de poursuivre, si la Cour se hâtoit de remplacer par une prompte promotion les Officiers qui manquoient à mon Escadre. Le Ministre me répondit que le Roi vouloit que je fis moi-même la promotion. Cette commission m'embarrassoit fort; car plusieurs méritoient d'être récompensés, & je n'avois pas assez de graces à distribuer pour contenter tout le monde.

Je recrivis donc au Ministre pour lui représenter qu'il étoit plus convenable

que

que ce remplacement ſe fit à la Cour ; 1707.
que je ne pourrois jamais le faire moi-même, ſans donner lieu à bien des plaintes contre moi ; qu'il étoit de l'intérêt du Roi que je menaſſe ma troupe contente, & que quand la Cour ſe ſeroit expliquée, perſonne n'ayant à ſe plaindre de moi, je pourrois répondre aux mécontens que le Roi l'avoit ainſi voulu.

Parmi les Officiers qui avoient été bleſſés, SAINT HONORINE Lieutenant de vaiſſeau, avoit perdu les deux bras & les deux jambes : je crus devoir informer la Cour de la triſte ſituation où il ſe trouvoit. Je demandai donc pour lui une commiſſion de Capitaine de vaiſſeau, une Croix de ſaint Louis, & la premiere penſion qui vaqueroit, ajoutant qu'on ne riſquoit rien à accorder toutes ces graces, puiſque certainement il n'en jouiroit pas long-tems, n'y ayant nulle apparence qu'il pût échapper.

Le Miniſtre me répondit que quand au remplacement, le Roi vouloit abſolument que je nommaſſe les Officiers ; & pour ce qui regardoit les récompenſes que j'avois demandées en faveur de

Saint

1707. Saint Honorine, je reçus avec la commiſſion du Capitaine de Vaiſſeau, la Croix de Saint Louis, & toutes les aſſurances que je pouvois ſouhaiter pour la premiere penſion vacante.

Je courus en porter la nouvelle à ce pauvre garçon, qui malgré les douleurs intolérables qu'il ſouffroit avec une patience héroïque, ne laiſſa pas de me témoigner quelque joie de la diſtinction que la Cour faiſoit de lui, & beaucoup de reconnoiſſance de mon empreſſement à le ſervir, ſans qu'il m'en eut prié. Il ne jouit pas long-tems des récompenſes, dont on l'avoit jugé digne: il mourut le lendemain regretté de tous ceux qui l'avoient connu

Le Miniſtre perſiſtant à ne vouloir pas faire la promotion & à m'en laiſſer tout l'embarras, je me tirai d'intrigue, en déſarmant les quatre barques longues, dont je pris les équipages & les Officiers qui joints à cent matelots que M. le Chevalier de Langeron me remit, quoique deſtinés pour l'armement des Galeres, remplacerent ſur tous les vaiſſeaux de mon Eſcadre, les morts & les bleſſés qui me manquoient. Il eſt vrai que

que de cette ſorte je m'affoibliſſois conſidérablement : mais j'aimois mieux avoir moins de monde, & ne donner lieu à perſonne de ſe plaindre. 1707.

Je fis ſçavoir au Miniſtre le parti que je venois de prendre, & afin que ceux qui avoient mérité d'être avancés, ne fuſſent pas ſans récompenſe, je lui en envoyai la liſte ſur laquelle il pouvoit ſe régler dans la diſtribution de ſes graces. Ayant ainſi terminé cette affaire, comme j'avois carte blanche, & que le tems commencoit à paſſer, je remis à la voile, ſans attendre la réponſe de la Cour, & je fis route pour la mer Blanche, ainſi qu'il avoit été arrêté.

Je pris dans les premiers jours de ma courſe ſept à huit bâtimens ennemis que je brûlai. Leur peu de valeur ne méritoit pas de ſe donner la peine de les amariner. Dans ces premiers jours que je fus en mer, le mauvais tems incommoda l'Eſcadre plus d'une fois. Hannequin perdit ſon mât de *miſene* par un coup de vent, & Roquefeuille vint ſe plaindre à moi de ce que ſon vaiſſeau faiſoit eau de toute part.

Comme je vis qu'ils n'étoient pas en état de continuer la courſe, je me fis

rendre

1707. rendre les inſtructions cachetées que je leur avois remis en ſortant du port de Dunkerque, & je leur ordonnai d'aller ſe rendre au Port de *Gotteinbourg*, appartenant au Roi de *Suede*, où ils pourroient ſe radouber, & de là aller croiſer où ils trouveroient le plus à propos pour le ſervice du Roi.

Leur départ affoibliſſoit encore mon Eſcadre de deux de mes plus gros vaiſſeaux. Malgré cela, je ne laiſſai pas de ſuivre mon projet. Je pris ſur les côtes de Moſcovie une barque longue de Hambourg : j'armai ce bâtiment, ſur lequel j'avois trouvé un Pilote qui me fut d'une grande utilité.

Quand je fus par le travers de l'Iſle de *Quilduin*, je rencontrai une vingtaine de bâtimens Anglois qui alloient en *Moſcovie*, je les attaquai, & je les pris tous. J'en brûlai quinze ; les cinq autres que j'avois reſervés, parce qu'ils étoient les meilleurs & es mieux chargés, furent amarinés.

Trois jours après, je trouvai la grande Flotte eſcortée par trois vaiſſeaux de guerre. J'allois l'attaquer, & j'en aurois tiré bon parti, lorſque j'en fus empêché par un brouillard fort épais qui s'éleva

s'éleva en très-peu de tems, & qui nous 1707.
la fit perdre de vûe. Il dura trois jours entiers. Ceux à qui ces mers ſont connues ſçavent que ces ſortes de brouillards y ſont très fréquens. De cette multitude de bâtimens que nous avions apperçus, nous n'en pûmes prendre que quatre.

Fâché d'avoir manqué mon coup, j'envoyai à la découverte, j'appris par le retour de ma longue barque, qu'une bonne partie de la Flotte s'étoit retirée dans le port de l'Iſle de Quilduin. C'étoit juſtement le rendez-vous de mon Eſcadre; j'y entrai avec deux Fregates ſeulement que j'avois amenées avec moi. Le reſte croiſoit aux environs; je n'y trouvai que quatre vaiſſeaux Marchands Anglois dont je me rendis maître. Le lendemain tous mes bâtimens m'étant venus joindre, j'appris qu'ils avoient brûlé pour leur part dix-huit vaiſſeaux Marchands.

J'avois amené, en partant de Dunkerque, un bâtiment chargé de vivres pour l'Eſcadre : je le fis décharger, & les vivres ayant été diſtribués ſur tous les vaiſſeaux, je le fis charger de ce qui

1707. s'étoit trouvé de meilleur & de plus précieux dans toutes les prifes que nous avions faites jufqu'alors.

L'étain, comme étant plus pefant, fut mis au fond, & fervit de left. Le refte de la cargaifon étoit des draps de toute couleur, des ferges, quantité d'indigo, des toiles, & autres effets de grand prix, de maniere que cette cargaifon valoit plus de douze cens mille livres.

J'étois encore dans ce Port, d'où je ne pouvois partir de quelque tems, lorfque ma longue barque m'amena à bord un petit pêcheur armé de *Mofcovites*; nous ne nous entendions point les uns les autres, & nous manquions d'interpretes. Deux Matelots *Ragufois* qui fe trouverent par hafard avec nous, entendirent leur langage. Ces bons Mofcovites groffiers & fimples, voyant qu'on les traitoit bien, & qu'on les entendoit, furent fi aifes qu'ils fe mirent à danfer. Je fus furpris de voir que les Ragufois qui font fur la côte d'*Albanie*, parloient à peu près le même langage que les Mofcovites, qui font par les 72 degrés de latitude du Nord, d'où je compris que

que la langue *Russienne*, ou *Esclavone* devoit être bien étendue. 1707.

Les Anglois dont je venois de prendre les vaisseaux, & qui de peur d'être surpris eux-mêmes, les avoient abandonnés à mon approche, avoient fait entendre à d'autres Moscovites qui étoient dans le port où ils pêchoient, que les François étoient des barbares qui ne se nourissoient que de chair humaine : ces bonnes gens prévenus des ridicules impressions qu'on leur avoit donné sur notre sujet, avoient été si épouvantés en nous voyant, qu'ils avoient laissé leur pêche & leurs poissons, & s'étoient sauvés. On les voit revenir tous les ans de plus de cent lieues qu'ils font sur terre, pour pêcher dans la belle saison. Ils s'en retournent à l'entrée de l'hyver dans leur pays ; car ils ne sçauroient demeurer dans cette Isle où le froid est intolerable.

Je descendis à terre, ne sçachant rien de ce que les Anglois leur avoient dit, je vis à quelques pas du rivage une trentaine de petites cases de bois. Elles étoient pleines d'une grande quantité de poissons secs, qu'on nomme dans le

1707. pays *Stolfiche* : pour empêcher qu'on ne fit du mal à ces pauures gens, j'y établis un corps de garde & des ſentinelles.

Il y avoit aux environs de ces cabanes pluſieurs croix gravées ſur des foſſes avec des inſcriptions en caracteres Grecs, ce qui me donna à entendre que c'étoient des Chrétiens qu'on y avoit enterrés.

Les corps de gardes étoient poſés depuis deux jours, lorſque les Pêcheurs qui avoient fui, détacherent un vieillard de leur troupe, pour venir obſerver ce qui ſe paſſoit. Ce bonhomme n'avoit accepté la commiſſion qu'avec peine : mais ſes compatriotes l'avoient enfin perſuadé, en lui faiſant entendre que vieux comme il étoit, il ne ſeroit pas bon à manger, & que les Françoie n'en voudroient point.

Ce bon Moſcovite n'approchoit des cabanes qu'en tremblant. La ſentinelle l'arrêta, & on me le mena à bord. Ravi d'y trouver pluſieurs des ſiens, qui n'avoient reçu que de bons traitemens, & charmé d'avoir vû que non-ſeulement on n'avoit touché, ni à leurs cabanes, ni à leurs poiſſons : mais qu'au contraire on

on y avoit mis des gardes pour les con- 1707.
ſerver ; il ſe mit à faire pluſieurs ſignes de croix, par leſquels il témoignoit ſon étonnement.

Un moment après il demanda d'être mis à terre pour aller porter cette bonne nouvelle à ceux qui l'avoient envoyé. Sur la relation de celui-ci, ils revinrent tous ſans difficulté, & continuerent leur pêche à leur ordinaire ; ils nous firent manger quantité d'excellens ſaumons, que j'eus ſoin de leur faire toujours bien payer.

Sur le bruit que l'Eſcadre avoit fait en arrivant, le Gouverneur de la Ville de *Cloa*, éloignée de vingt lieues de l'endroit où nous étions, envoya dans un canot un Officier pour nous reconnoître. Je le reçus fort civilement, je lui fis grande chere, & lui ayant fait quelques préſens, il fut charmé de la civilité des François. On nous dit la Meſſe, cet Officier l'entendit debout à la maniere des Grecs. Il étoit habillé à la Turque, & portoit une longue barbe.

Enfin après avoir été bien régalé, il me dit en prenant congé que les Anglois les avoient trompés, en voulant

1707. faire paſſer les François pour des barbares; qu'il avoit vû par lui-même le contraire de ce qu'on leur avoit dit, & qu'il s'en retournoit dans des ſentimens bien différens de ceux qu'on avoit tâché de lui inſpirer.

On trouve dans cette Iſle deux ſortes de perdrix, des blanches & des faiſandées; celles-ci ſont d'un goût exquis, & très-aiſées à tuer. Il y a encore quantité de jeunes beccaſſines & de pluviers dorés. Le pays appartient à des Moines Grecs qui y nourriſſent une grande quantité d'animaux qu'ils appellent *caribous*.

Ces caribous ſont gros comme une petite vache, ils ont les pieds fourchus, & portent ſur la tête des cornes d'environ trois pieds de long qui ſe recourbent en rond, enſorte que les deux bouts viennent preſque ſe toucher. Ces cornes ont cela de particulier, qu'elles ſont charnues, couvertes d'un poil ras, & coupées par des andouilliers, comme le bois d'un cerf; la chair de cet animal eſt peu délicate, mais d'ailleurs d'aſſez bon goût.

Je brûlai, avant que de partir, tous les vaiſſeaux que j'avois pris, & qui

dans

dans ma course ne me pouvoient être d'aucune utilité. Les Pêcheurs s'y enrichirent ; ils firent une provision de cordages, au-delà de tout ce qu'il leur en falloit pour toute leur vie, sans compter les débris des marchandises qui avoient été gâtées, une grande quantité de fer dont ils manquent dans leur pays. 1707.

De l'Isle de Quilduin, je fis route en tirant vers l'Isle de *Wardhoüis*, qui appartient au Roi de Dannemark. En commençant à croiser par le travers de cette Isle, j'apperçus la flotte Hollandoise, escortée de trois vaisseaux de guerre. Ces trois bâtimens qui me virent seul, (car toute mon Escadre étoit dispersée & occupée à croiser) firent mine de venir m'attaquer.

Je fis signal à deux de mes vaisseaux pour venir me joindre. Les Ennemis s'en étant apperçus, se mirent à fuir, sans s'embarrasser de la flotte dont ils étoient chargés. Je leur fis un pont d'or, ne me souciant plus de prendre de bâtimens & des hommes dont je n'avois que faire. Je n'en voulois qu'aux Marchands que je poursuivis, & dont plusieurs se sauverent dans le mouillage de

1707. l'Isle de Vardhouis ; j'entrai dans la rade, où je pris tout ce qui s'y étoit retiré. Il y en avoit dix-sept que je trouvai entierement abandonnés.

Tous les équipages s'étoient sauvés, & avoient emporté à la hâte ce qu'il y avoit de plus précieux dans leur Cargaison. Vers le milieu de ce mouillage il y a un Hameau d'environ une vingtaine de maisons, au milieu desquelles est une Eglise servie par un Prêtre Luthérien.

Les principaux Habitans vinrent à bord, pour me dire que si je voulois descendre à terre avec une partie de mes soldats, il me seroit aisé de recouvrer tous les effets que les Hollandois avoient enlevés de leurs Vaisseaux, & qu'ils s'offroient à m'indiquer l'endroit où ils les avoient cachés, pourvû qu'en récompense je leur en donnai une partie. Quoique je fus de beaucoup supérieur aux ennemis, & que je pûs faire une descente sans rien craindre, je crus qu'il étoit convenable de ne pousser pas les choses plus loin. Je fis sagement, en prenant ce parti, comme la suite le fera voir.

Le

Le lendemain de mon entrée dans la rade de Wardhouis, mes vaiſſeaux qui croiſoient aux environs, m'amenerent huit flutes qui étoient auſſi de la flotte Hollandoiſe; enſorte que le nombre des vaiſſeaux pris revenoit à vingt-cinq. Je choiſis les quatre meilleurs, dans leſquels je fis tranſporter tout ce qu'il y avoit de plus beau & de meilleur, & je fis brûler tout le reſte. 1707.

On peut dire que dans ce tranſport d'un Navire à l'autre, il ſe fit un pillage immenſe. Officiers, Ecrivains, Matelots, ſoldats, tous s'enrichirent : il n'y eut que moi qui n'y gagnai rien; car outre que mon caractere ne me permettoit pas certaines manœuvres, & que j'en ai toujours été naturellement fort éloigné; je n'ignorois pas que j'avois auprès de moi un Commiſſaire de Marine que le Miniſtre m'avoit donné pour éclairer ma conduite.

En parcourant l'état qui avoit été dreſſé de tous ces effets, je fus fort ſurpris de voir qu'il ſe fût trouvé ſi peu de richeſſes ſur tant de priſes, & quoique le tout joint enſemble, montât à des ſommes très-conſidérables, je trouvai pourtant

1707. pourtant que c'étoit bien peu, par rapport au nombre des bâtimens qui avoient été pris. Il n'y en avoit aucun qui eût une cargaiſon à fond. Peu d'argent monnoyé, quoique communément les Hollandois paſſent pour en porter beaucoup.

Ce qu'il y avoit de plus conſidérable ſe réduiſoit à l'indigo, & des toiles de Hollande, mais en petite quantité. Tout le reſte n'étoit que de l'étain, des draps, & autres étoffes de laine, de l'eau de vie, du vin, & du marc de vin en quantité, des métiers de Tiſſerans, & juſqu'à de la brique. Il y avoit auſſi quelques fils d'or pour faire de la broderie, & des rubans, des quincailles, quelque peu d'étoffes d'or, & puis voilà tout.

J'avois déja éprouvé quelque choſe de ſemblable, à l'occaſion de quelques Vaiſſeaux Anglois, ſur leſquels je n'avois trouvé que de gros tonneaux pleins de liſieres de drap, & de rognures de Tailleur. Je fus curieux de ſçavoir de quelques-uns des ennemis que j'avois retenu, les raiſons qu'ils avoient de charger ſi peu leurs Vaiſſeaux.

Ils me dirent qu'au retour de leur

voyage

voyage, ils n'apportoient ordinairement que des marchandiſes groſſieres, & de peu de valeur; que le produit de celles qu'ils avoient porté en allant, ſe payoit en lettres de change, & que pour l'argent monnoyé ils avoient ſoin de le cacher ſi bien dans le vaiſſeau, qu'il n'y avoit jamais que le Capitaine & l'Ecrivain qui fuſſent informés du lieu où il avoit été mis; & que ceux-ci étoient ſi exacts à ne le découvrir jamais, que lorſqu'ils venoient à être pris, ils aimoient mieux le laiſſer perdre dans la mer en voyant brûler leur vaiſſeau, que de découvrir l'endroit où il avoit été mis. 1707.

Cela eſt ſi vrai, qu'une des priſes que je venois de faire ayant été menée à Breſt, avoit dans une cache plus de quinze mille livres argent comptant, & deux caiſſes pleines de fil d'or, qui ne furent trouvées que par haſard.

Enfin, outre toute cette multitude de bâtimens que j'avois pris, j'avois encore mis à rançon quatre flutes que j'avois arrêtées. Après leur avoir enlevé tout ce qu'elles avoient de plus précieux dans leur cargaiſon, j'avois retiré ſix

mille

1707. mille livres de chacune, ſans compter cinq cens livres pour le droit de chapeau; droit qui appartient ſans difficulté au Commandant, mais que le Miniſtre eut la dureté de m'ôter.

Ma courſe avoit été aſſez heureuſe pour me donner lieu d'être content; il ne manquoit plus pour achever, que de ramener mon Eſcadre ſaine & ſauve. Ce point n'étoit pas ſans difficulté, j'avois aſſez incommodé le commerce des ennemis, pour avoir lieu de croire qu'ils ne me laiſſeroient pas en paix. Je craignis qu'ils n'allaſſent m'attendre aux environs de Dunkerque, & que m'attaquant avec des forces ſupérieures, ils ne me rendiſſent une partie du mal que je leur avois fait, ce qui leur auroit été d'autant plus facile, qu'étant vieux carené, il ne m'étoit pas aiſé de fuir.

Pour éviter ce danger, je crus que je n'avois rien de mieux à faire, que de leur dérober ma marche, & d'aller deſcendre au Port de Breſt, en publiant que je faiſois la route pour Dunkerque. Je m'arrêtai à ce dernier parti : je fis annoncer ſur tous les vaiſſeaux de l'Eſcadre, que nous ferions voile au premier

mier jour pour Dunkerque; que ceux 1707.
qui voudroient écrire en France, n'avoient qu'à envoyer leurs lettres à bord du Commandant; que j'allois dépêcher la barque longue, pour l'envoyer à Gotteinbourg avertir Meſſieurs de Roquefeuille & Hannequin, de venir me joindre à l'endroit que je leur déſignois, & que de Gotteinbourg cette même barque feroit route pour Dunkerque où elle avoit ordre de nous devancer, & de porter les lettres que j'envoyois à la Cour.

Ces lettres portoient qu'après avoir attaqué les Flottes Angloiſes & Hollandoiſes, & après leur avoir enlevé une aſſez conſidérable quantité de bâtimens, j'allois remettre à la voile pour retourner inceſſamment à Dunkerque avec toutes mes priſes.

Ma vûe, en trompant ainſi la Cour, & ceux de mes Officiers à qui j'envoyois ce bâtiment, étoit que ſuppoſé qu'il fut pris, les ennemis qui ne manqueroient pas d'ouvrir mon pacquet, trompés par le faux avis que je donnois, allaſſent m'attendre ſur la route de Dunkerque, & ſuppoſé qu'il arrivât à bon port, mes Officiers eux-mêmes à qui j'écri-

1707. j'écrivois la même chose qu'à la Cour, répandiſſent cette fauſſe nouvelle ; enſorte qu'elle pût paſſer de Gotteinbourg en Hollande, & confirmer les ennemis dans la penſée qu'ils devoient avoir vraiſemblablement.

La choſe réuſſit comme je pouvois le ſouhaiter. La navigation de la barque longue fut heureuſe; à ſon arrivée à Gotteinbourg, le bruit de la route que j'allois tenir fut d'abord répandu par tout, & la barque continua ſa route pour Dunkerque, où elle arriva bientôt, & d'où mes lettres furent portées à la Cour.

Le Miniſtre trompé par le faux avis qu'il venoit de recevoir, & ſçachant d'ailleurs que les ennemis avoient fait un gros armement, & qu'ils m'attendoient ſur le paſſage de Dunkerque, fut fort en peine ſur mon ſujet; il me dépêcha ſucceſſivement trois longues barques pour venir à ma rencontre, m'inſtruire de ce qui ſe paſſoit, & me faire prendre ma route du côté de Breſt.

Comme de l'Iſle de Wardhouis à Breſt l'Eſcadre pouvoit être ſéparée par le mauvais tems, & que dans ce cas mes Officiers perſuadés que nous allions à

à Dunkerque, n'auroient pas manqué de faire route pour ce port, & de s'exposer ainsi à être enlevés; j'envoyai à tous les Capitaines des ordres cachetés avec défense de les ouvrir, hors le cas de séparation, le tout sous peine d'être interdit. Ces ordres leur faisoient sçavoir mon véritable dessein, & leur enjoignoient de faire route pour Brest. 1707.

Ayant ainsi pris toutes mes mesures, je mis à la voile, & au lieu de tirer vers Dunkerque, je gagnai vers les Isles de Ferro. Un bâtiment Danois que je rencontrai, me dit pour nouvelle que les ennemis s'étoient retirés de devant Toulon. Je ne pouvois comprendre de quels ennemis il me parloit; j'eus beau le questionner, il ne me fut pas possible d'en tirer aucun autre éclaircissement.

Comme je continuois ma route, en passant par le Nord d'Irlande, je rencontrai un bâtiment Hollandois avec passeport; il venoit de Bordeaux, chargé de vin. Je lui demandai quelles nouvelles il y avoit de Toulon? Il m'apprit que le DUC DE SAVOYE avec une armée de terre & de mer, avoit fait le

1707. Siége de cette Place : mais qu'elle avoit été secourue, & les ennemis obligés de se retirer. Ce second avis me calma, & dissipa toute l'inquiétude que le premier m'avoit donné ; car quoiqu'il m'eut annoncé le départ des ennemis, comme il n'avoit pas sçu s'expliquer plus clairement, je ne laissois pas d'être en peine par rapport à ma famille,

Enfin, j'arrivai heureusement à Brest avec toute mon Escadre ; je dépêchai sur le champ un Courier pour informer la Cour de mon arrivée. Le Ministre qui étoit fort en peine de moi, fut surpris agréablement, & me loua fort d'avoir sçu donner l'échange aux ennemis. Le Courier lui dit : « Il nous a tous trom- » pés, vous, en vous donnant un faux » avis, & pour nous, après nous avoir » fait entendre qu'il alloit à Dunkerque, » & avoir remis à tous les Capitaines » des ordres cachetés, avec défense de » les ouvrir, hors le cas de séparation, » il nous a conduit par les Isles de Fer- » ro ; personne ne comprenant rien à sa » manœuvre, ni à la route qu'il faisoit. » De cette maniere il vous a donné de « l'inquietude à la vérité, & à nous aussi

ſi : mais il a trompé les ennemis, qu'il « 1707.
a fait morfondre à nous attendre inuti- «
lement.

Le Miniſtre en répondant à mes lettres, me marquoit que Sa Majeſté étoit très-ſatisfaite de ma conduite, & approuvoit tout ce que j'avois fait dans ma courſe. Qu'en ſon particulier il le louoit auſſi, & qu'il n'auroit aucun reproche à me faire, ſi j'avois témoigné moins d'indolence à empêcher le pillage que les équipages avoient fait; pillage que je n'avois pas ignoré, puiſqu'il s'étoit fait ſous mes yeux, ſans que j'y euſſe mis le moindre obſtacle. Il finiſſoit en m'ordonnant de lui faire ſçavoir les raiſons de cette conduite.

Ravi de la plainte qu'il me faiſoit, je lui répondis que je n'avois été chargé en partant, que de l'honneur & de la gloire des armes du Roi; que j'avois fait tous mes efforts pour ſoutenir l'un & l'autre; que je le priois de ſe reſſouvenir qu'il avoit embarqué dans mon vaiſſeau un Commiſſaire pour avoir ſoin des intérêts de Sa Majeſté; que j'avois crû ne devoir plus m'en mêler, puiſqu'il y avoit un Officier prépoſé pour

1707 cela, & ſur l'emploi duquel il ne me convenoit pas d'empiéter ; qu'il n'ignoroit pas que les gens de plume ſont extrement jaloux de tout ce qu'on peut entreprendre au préjudice de leur autorité : mais que je le priois de faire rendre compte de ce pillage au Commiſſaire lui-même qui l'avoit encore moins ignoré que moi ; que le tranſport des marchandiſes, qui étoit inévitable, n'avoit été fait que de la participation, & du Conſeil des Ecrivains, & du Commiſſaire même ; que le dernier ne déſavoueroit pas que je lui avois remis toute mon autorité, & que j'avois ordonné à tous mes Officiers de lui obéir ſur ce point ſous peine d'interdiction.

Je lui repréſentai enſuite, qu'ayant retiré des ennemis pour vingt-quatre mille livres de rançon, il paroiſſoit convenable que cette ſomme fût employée à gratifier les Capitaines qui avoient bien ſervi, & qui avoient fait beaucoup de dépenſe pour l'entretien de leur table ; le nombre des Officiers étant fort au-deſſus de ce qu'on a coutume d'en mettre dans les armemens ordinaires. Le Miniſtre m'accorda la grace

que

que je lui demandois, & me chargea de faire moi-même la répartition, ſuivant que je jugerois à propos. 1707.

J'appris à Breſt, avec beaucoup de plaiſir, que les Anglois & les Hollandois faiſoient de grandes plaintes ſur l'interruption de leur commerce, & ſur la perte de tant de vaiſſeaux que je leur avois brûlés. Véritablement ils n'avoient pas tort d'en témoigner au moins de l'étonnement, puiſqu'il étoit ſans exemple, que les François euſſent pouſſé leur courſe ſi avant dans le Nord.

Si après avoir combattu les Anglois dès le ſecond jour de ma ſortie, la Cour ſe fût hâtée de remplacer par une prompte promotion les Officiers qui me manquoient, j'étois réſolu d'aller me poſter ſur un petit paſſage de la mer blanche, où, avec les forces que j'avois, j'aurois infailliblement pris tous les bâtimens qu'ils avoient fait partir pour ces mers : mais ce combat qui affoiblit mon Eſcadre de deux gros vaiſſeaux & de quatre barques longues, c'eſt-à-dire, qui m'ôta la moitié de mes forces, retarda ma courſe d'un mois, ce qui fut cauſe que je n'arrivai ſur

1707. les côtes de Moſcovie qu'avec les Anglois, & huit jours après que les flottes de Hambourg & de *Breme* eurent paſſé.

Le Marquis de COETLOGON, Lieutenant Général, que je trouvai à Breſt, me dit quelques jours après mon arrivée, en me parlant de la Campagne que je venois de faire, qu'il ne pouvoit s'empêcher de m'accuſer d'imprudence; qu'à la vérité l'évenement me juſtifioit: mais qu'il n'étoit pas ſage à moi de m'être allé engager dans des pays, & dans des mers inconnues, ſans avoir embarqué au moins des Pilotes ſur l'expérience deſquels je pûs faire fond.

Après lui avoir laiſſé dire tout ce qu'il voulut: » Monſieur, lui repliquai-je, » vous m'avez condamné ſans m'entendre; peut-être après m'avoir oüi, changerez-vous de ſentiment. Vous avez » raiſon de dire que les gens de mer doivent être prudens, & qu'il n'eſt pas » dans l'ordre de naviger ſans Pilote; » auſſi en avois-je demandé à la Cour. » On m'en avoit promis: mais lorſque » je n'attendois plus qu'eux pour mettre à la voile, on m'envoya dire qu'on » n'avoit pû en avoir, & qu'il falloit s'en paſſer;

passer; cependant la dépense de l'ar-« 1707.
mement étoit faite, & la saison pres-«
soit, que faire« ?

Je fis réflexion que dans le tems« que je prenois pour aller croiser sur« ces côtes, il y fait continuellement« jour; j'avois d'ailleurs de bonnes car-« tes, je sçavois que ces mers & les cô-« tes où j'allois aborder sont fort saines,« & qu'on n'y trouve ni écueils, ni bancs« de sable. De plus, je compris fort bien« qu'avant que d'arriver où j'avois des-« sein d'aller, je prendrois immanqua-« blement quelques Vaisseaux ennemis« dont les Pilotes me serviroient. Sur« ces réflexions j'entrepris mon voyage.« Tout a réussi comme je l'avois pensé.« Qu'avez-vous à me reprocher mainte-« nant» ? Coëtlogon me rendit justice, & avoua de bonne foi qu'il m'avoit fait tort en me condamnant.

Quoique la saison commençât à être un peu avancée, je crus qu'il n'étoit pourtant pas encore tems de songer à désarmer. Je remis donc à la voile, & je sortis de la rade avec les Sieurs DUCAS & DUGUE'-TROUIN. Le premier fit sa route pour l'Amérique, où il étoit destiné

1707. destiné, le second avoit un armement en course de quatre vaisseaux de guerre & de deux fregates.

Le vent contraire nous retint six jours dans l'entrée de la Manche, d'où nous découvrîmes une flotte Angloise escortée de cinq vaisseaux de guerre, deux desquels étoient à trois ponts, & portoient quatre-vingt-dix canons. Le troisiéme en avoit soixante & seize, & les deux autres cinquante.

Je me joignis au Sieur Dugué. Il est hors de doute que nous aurions enlevé toute cette flotte, si nous avions agi de concert. Avant que de commencer l'attaque je voulus lui parler, pour convenir avec lui d'un arrangement de combat : mais vif comme il étoit, & beaucoup plus qu'il n'auroit fallu, quoique d'ailleurs plein de courage & de valeur, il ne voulut jamais m'attendre. Ses vaisseaux étant espalmés de nouveau, il prit les devans, & sans avoir convenu de rien, comme j'ai dit, suivi d'une des fregates de son Escadre pour le soutenir, il alla aborder le Commandant. L'Anglois fut démâté de tout mât, & se rendit. Le Sieur BEAUHARNOIS, Capitaine

pitaine de l'Escadre de Dugué, aborda le vaisseau de soixante & seize, qu'il ne prit point. Le Sieur COURSERAT, autre Capitaine de Dugué, en aborda un de cinquante qu'il prit. 1707.

J'arrivai dans ce tems-là, & j'abordai l'autre vaisseau de cinquante pieces de canon qui se rendit après un combat assez opiniâtre, dans lequel je perdis d'Alonne, mon Capitaine en second, & trente soldats ou Matelots.

Des cinq vaisseaux de guerre qui escortoient la flotte Angloise, il n'en restoit plus qu'un qui n'eût pas été attaqué: c'étoit le plus gros de tous. Il prit la fuite; Tourouvre le suivit. Je laissai au Sieur de LAMONERIE, Capitaine de l'Escadre de Dugué, le soin d'enmariner le vaisseau que je venois de prendre; & marchant sur la trace de Tourouvre, je donnai la chasse au gros navire qui fuyoit à toutes voiles. Le Chevalier de Nangis & Barth venoient après moi.

L'Anglois se battoit en retraite, & faisoit grand feu. Son canon & sa mousqueterie incommoderent notablement le Vaisseau de Tourouvre, qui resta derriere. Barth qui avoit gagné les

1707. devans ſur moi, fut auſſi fort maltraité ; & n'avança pas. J'étois prêt à aborder, lorſque le feu prit tout-à-coup dans le Vaiſſeau ennemi, mais avec une telle violence que je faillis à être brûlé moi-même ; je fis tout mon poſſible pour m'écarter.

Ce Vaiſſeau qui ſe battoit vaillamment, fut dans un moment tout enflammé devant, derriere & entre les ponts. Le vent qui étoit frais & arriere, rendit cet embrâſement ſi ſubit & ſi univerſel, qu'il n'eſt gueres poſſible d'imaginer de ſpectacle plus terrible. La plus grande partie de l'équipage qui étoit fort nombreux, ſe jetta dans la mer, & alla chercher dans l'eau la mort qu'il croyoit fuir en s'arrachant du milieu de l'incendie.

Tous ces pauvres malheureux périrent ſans que perſonne leur donnât du ſecours. Comme on attendoit à tout moment de voir ſauter le Navire, & qu'il y avoit à craindre que quelque canon, ou quelque piece de bois ne retombât dans le vaiſſeau qui ſe ſeroit avancé, perſonne ne ſe remua, quoique tout cet équipage qui ſe lamentoit, pouſſât

pouſſât des cris effroyables, en demandant du ſecours. Cependant le vaiſſeau ne ſauta point, faute de voiles pour le ſoutenir : mais ayant ſes ſabors ouverts, & la mer le faiſant rouler, il ſe remplit d'eau peu à peu, & coula à fond. 1707.

La ſituation où je fus dans cette occaſion eſt l'une des plus embarraſſantes où je me ſois jamais trouvé. La vivacité du ſieur Dugué qui ne lui permit pas de m'attendre pour convenir enſemble de quelque choſe, & le regret que j'aurois eû de l'abandonner ſans le ſoutenir, furent cauſe du danger que je courus, & m'engagerent de combattre par une mer ſi élevée, des navires ſi ſupérieurs aux miens.

Si les Anglois avoient été habiles gens, ils auroient mis en déroute toute mon Eſcadre. Dugué n'avoit pas à courir le même riſque, ſes vaiſſeaux n'étant pas à beaucoup près, ſi inférieurs à ceux qu'il alloit attaquer ; au lieu que je n'avois que des fregates de cinquante canons.

Quant au gros navire qui brûla, s'il avoit bien connu ſa force, il n'auroit jamais pris la fuite devant nous, puiſ-

1707. que le Capitaine, en manœuvrant, comme un habile homme de mer auroit dû faire, n'avoit aucun abordage à appréhender, un ſeul coup de gouvernail ſuffiſant pour couler à fond, ou pour démâter les fregates qui auroient oſé aller à lui. De plus il avoit toutes ſes batteries ouvertes & en état de ſervir, au lieu que mes fregates ne pouvoient faire uſage que des batteries d'en haut, à cauſe de l'élevation de la mer.

Quoiqu'il en ſoit, je fus heureux d'avoir à faire des ignorans, & à des gens qui ne connoiſſoient pas leur force. Je pris garde, comme j'allois aborder ce gros vaiſſeau, que mon grand mât de hune n'étoit pas ſi élevé que la grande hune de l'ennemi. Je vis encore ſur ce bâtiment un homme qui portoit un cordon bleu; je n'ai jamais pû ſcavoir qui il étoit.

Quelques heures après cette action, j'enlevai un navire Hollandois chargé de diverſes munitions de guerre. Il s'étoit joint à la flotte Angloiſe, & avoit pris la fuite dès le commencement du combat. Peu après avoir fait cette priſe, je renvoyai le ſieur de Tourouvre, qui ne pouvoit plus tenir la mer ſans danger,

ger, & je détachai un vaiſſeau de l'Eſ- 1707.
cadre pour le ſecourir en cas de beſoin.

Pour moi, ſuivi du Chevalier de Nangis, je navigeai ſi juſte pendant la nuit, que le lendemain matin je trouvai le navire à trois ponts que Dugué avoit pris la veille. Ce vaiſſeau, après s'être rendu, avoit diſparu, je ne ſçai comment. Je trouvai encore une fregate de l'Eſcadre de Dugué qui étoit démâtée de ſon mât de miſene. Je fis agréer le vaiſſeau avec de petits mâts de hune, & je lui donnai la remorque. Le Chevalier de Nangis la donna à la fregate, & nous revinmes heureuſement à Breſt.

La flotte que nous venions d'attaquer étoit de quatre-vingt bâtimens de charge, elle alloit en Portugal, où elle portoit des munitions de guerre, des habits & des chevaux, pour ſervir aux troupes que les Anglois avoient dans ce Royaume. De cinq vaiſſeaux qui l'eſcortoient, il y en eut trois de pris, un de brûlé, le cinquiéme ſe ſauva avec toute la flotte, que nous aurions infailliblement enlevée, je le repete, ſi Monſieur Dugué avoit agi avec un

1707. peu plus de circonſpection.

Dès que je fus arrivé à Breſt, j'envoyai le ſieur de Tourouvre porter à la Cour la nouvelle de ce qui venoit de ſe paſſer. Le Miniſtre en fut ſi content, qu'il fit à Tourouvre toutes les gracieuſetés poſſibles, & fut le préſenter au Roi, qui témoigna être d'autant plus ſatisfait de cette derniere action, que la Cour ne comptoit pas que je duſſe remettre à la voile, après la courſe que j'avois faite. Enfin la ſaiſon preſſant pour la retraite, je travaillai à me radouber, & ſans attendre la réponſe du Miniſtre, le vent étant favorable, je mis à la voile, & j'arrivai dans trois jours à Dunkerque, où je déſarmai. Peu après je reçus mon congé, & je partis pour la Cour.

En chemin faiſant je paſſai par Beauvais, où je trouvai le Cardinal de Janſon avec bon nombre de ſes neveux. J'y reçus de tous ces Forbins, mais principalement du Cardinal, toutes les civilités imaginables. Ce Prélat m'aimoit véritablement, & je me rendrois coupable d'ingratitude, ſi je ne reconnoiſſois, au moins une fois publiquement, tous les témoignages qu'il m'a donné de ſon

amitié

amitié, toutes les fois qu'il en a eu occasion. Je l'ai toujours vû prendre toute la part possible à ce qui me regardoit. Il se réjouissoit de mes succès, mes peines l'affligeoient véritablement, & il ne paroissoit jamais plus content, que lorsqu'il apprenoit quelque bonne nouvelle sur mon sujet. 1707.

Il me dit tout ce qu'on peut dire d'obligeant sur la campagne que je venois de faire : véritablement elle me faisoit quelque honneur; j'avois désolé le commerce des ennemis, j'avois attaqué quatre de leurs flottes, & je leur avois enlevé plus de soixante & dix vaisseaux Marchands, sans compter les vaisseaux de guerre que j'avois pris à l'abordage.

Le Ministre ne me reçut pas d'une maniere moins gracieuse que le Cardinal, il m'accabla de civilités, au moins extérieurement, & quitta tout pour venir me présenter au Roi. Comme je paroissois, Sa Majesté en s'adressant à moi, eut la bonté de me dire : *Monsieur de Forbin, vous avez bien tenu votre parole, & vous avez fait au-delà de ce que vous m'aviez promis. Je suis content de vous*

1707. *& de vos ſervices.* Ce qui contribuoit davantage à les faire valoir, c'eſt que dans ces deux dernieres années, 1706 & 1707, la Marine avoit été entierement dans l'inaction, n'y ayant eu que ma ſeule Eſcadre ſur pied. Et pour nos troupes de terre, elles avoient été battues partout, à *Ramilli*, à *Turin* & Barcelone; enſorte que j'étois le ſeul qui eût emporté quelque avantage ſur les ennemis.

Dans ces premiers jours de mon arrivée, je ne manquai pas de faire ma Cour, & de me trouver exactement au dîner du Roi. Sa Majeſté me faiſoit ſouvent l'honneur de m'interroger. Un jour Elle ſouhaita de ſçavoir la maniere dont je me conduiſois dans les abordages, & comment je diſpoſois mes attaques.

Je lui répondis que je commençois par diſtribuer des ſoldats, ou des Matelots à chaque canon, autant qu'il en falloit pour le ſervir; que le reſte de l'équipage armé de fuſil & de grenades, les Officiers en tête, étoit poſté partie ſur le gaillard de derriere, & partie ſur la dunete; que je faiſois enſuite mettre des grapins au bout des vergues, &

& que dans cet état j'avançois ſur l'en- 1707.
nemi.

»Au moment que les vaiſſeaux ſe« joignent, continuai-je, on lâche les« grapins attachés à une groſſe chaîne« amarrée, de telle ſorte que les bâti-« mens ne ſçauroient ſe ſéparer, ſans un« accident imprévû. Alors mes ſoldats« font feu ſur l'avant, & ſur l'arriere de« l'ennemi, dans lequel ils font pleuvoir« un orage de grenades jettées ſans inter-« ruption, & en ſi grande quantité, qu'il« ne ſçauroit les ſoutenir long tems.«

Dès que je m'apperçois qu'il com-« mence à s'ébranler, je m'avance le« premier, en criant à l'équipage, *allons« enfans, à bord.* A ce mot les ſoldats« & les matelots pêle mêle ſautent dans« le vaiſſeau abordé, & le carnage com-« mence. Pour lors, je reviens ſur mes« pas pour obliger tout le monde à ſui-« vre, & à ſoutenir les premiers, & tous« combattent juſqu'à ce qu'ils ſe ſoient« enfin rendus maîtres du vaiſſeau. Ce« qui rend ces combats ſi ſanglans & ſi« meurtriers, c'eſt que perſonne ne pou-« vant fuir, il faut néceſſairement ou« vaincre ou mourir.

1707. Sa Majesté parut contente de ce récit. Quelques jours après, m'ayant parlé de quelqu'une des expéditions de mes campagnes précedentes, elle souhaita d'en entendre encore le détail. Après l'avoir satisfait : *avouez*, me dit le Roi, *que mes ennemis doivent vous craindre beaucoup* : *Sire*, lui repliquai-je, *ils craignent les armes de Votre Majesté.* Une autrefois, me trouvant à l'anti chambre, tandis que le Roi étoit à son petit lever, plusieurs Seigneurs attendoient, & entr'autres Monsieur le Prince de VAUDEMONT, un Huissier vint m'appeller, & me fit entrer. Le Roi, à qui l'on donnoit la chemise, dit, en me voyant, au Cardinal de Janson : *Voilà un homme que les Venitiens n'aiment gueres, & que mes ennemis craignent beaucoup.*

Toutes ces bontés que le Roi me faisoit l'honneur de me témoigner, flattoient extremement mon ambition, & sembloient me donner d'autant plus de lieu à concevoir de très grandes espérances, qu'il me paroissoit que la Cour devoit quelque chose à mes longs services. J'étois plein de ces pensées, lorsque le Marquis de VILLETTE, Lieutenant

nant Général, Commandeur de l'Ordre 1707.
de Saint Louis, mourut à Paris ſur les dix heures du ſoir.

Le Comte du Luc que je ne faiſois que de quitter, & qui avoit mes intérêts auſſi à cœur que les ſiens propres, m'écrivit ſur le champ un billet pour me faire part de cette nouvelle. *Cette place*, me diſoit-il, *vous conviendroit fort; vos bons ſervices parlent pour vous, & le Roi paroît bien intentionné. Je vous donne l'avis, profitez-en. Les occaſions ſont rares, ne laiſſez pas échapper celle-ci.*

Je ſouhaittois trop mon avancement, pour m'endormir ſur cette nouvelle. Je dépêchai ſur le champ un courier au Cardinal de Janſon, qui étoit pour lors à Verſailles; & comme il avoit les premieres entrées, je le priai de demander au Roi qu'il eut la bonté de m'accorder quelque choſe de cette dépouille. J'avois appris le jour d'auparavant que le Miniſtre de la Marine étoit à Paris. Je me rendis chez lui de très-grand matin; je ne comptois pas à la vérité qu'il dût faire grand choſe en ma faveur: mais je ſouhaitois qu'il ne me fût pas contraire, & je ne voulois rien avoir à me reprocher.

Je

1707. Je trouvai qu'il étoit déja informé de ce qui se passoit : je le priai de me continuer sa protection ; je lui dis que je ne voulois rien avoir que par son canal : mais que je le suppliois de se souvenir qu'il m'avoit promis plusieurs fois de s'intéresser pour moi dans l'occasion. Comme il avoit déja jetté ses vûes ailleurs, il me répondit en battant la campagne, & ne me dit que des choses vagues qui ne signifioient rien.

De chez le Ministre, je partis pour Versailles, fort impatient d'apprendre ce que le Cardinal de Janson avoit opéré, Je me rendis chez le Roi. Comme Sa Majesté entroit dans son cabinet, je vis que son Eminence lui parloit, & que Sa Majesté lui appuyoit les deux mains sur les deux épaules. Cette maniere pleine de bonté me donna lieu d'augurer assez favorablement.

Enfin le Roi alla à la Messe ; je me trouvai sur son passage. Le Cardinal suivoit. Au retour, son Eminence se rendit à son Hôtel, je m'y rendis un moment après. « Mon cousin, me dit le » Cardinal, j'ai parlé au Roi en votre » faveur, je lui ai fait valoir vos longs servi-

ſervices, & le zele que vous avez tou- « 1707.
jours témoigné pour ſes intérêts. Je «
lui ai repréſenté que la mort de Mon- «
ſieur de Villette laiſſoit vacante une «
place, à laquelle vous aviez quelque «
droit d'aſpirer; que plein de courage «
& d'ambition comme vous êtes, s'il «
plaiſoit à Sa Majeſté de vous gratifier, «
cette récompenſe ne feroit qu'augmen- «
ter, s'il étoit poſſible, l'ardeur que «
vous aviez toujours marqué pour ſon «
ſervice. «

A tout cela, le Roi m'a répondu en «
propres termes : Oui, M. le Cardinal, «
votre parent m'a toujours bien ſervi, «
& je ſuis content de lui : mais je ferois «
crier trop de gens, ſi je lui accordois «
ce qu'il demande. Ce n'eſt pas qu'il ne «
mérite d'être récompenſé, & mieux «
qu'eux tous : mais qu'il me laiſſe faire; «
qu'il continue à me bien ſervir, com- «
me il a fait par le paſſé, j'aurai ſoin de «
lui, & je me charge de ſa fortune. «

Hé, quoi! Monſeigneur, répondis- «
je au Cardinal, de l'aveu même du «
Roi, je mérite d'être récompenſé mieux «
que les autres; il le connoît, il l'a- «
voue, il eſt le maître, & il ne fait pour- «
tant

1707. »tant rien pour moi ! Selon ce qu'il en »paroît, mes espérances sont renvoyées »bien loin; car enfin j'aurois beau faire, quand je ferois des miracles, il y »aura toujours des plaignans, & mes »anciens accoutumés à ne rien faire, & »à ne rien mériter, n'ayant par-devers »eux que leurs plaintes & leur ancienneté, ne laisseront pas de s'avancer & »d'aller leur train.

Le Cardinal s'appercevant de l'indignation où j'étois : » Mon cousin, me »dit-il, je vois que j'ai fait une sottise »en vous donnant tant de lumieres, & »que je ne devois pas m'expliquer si ouvertement sur ce que le Roi m'a dit en »votre faveur : mais vous ne connoissez »pas encore bien ce pays ; il faut y avoir patience, demander dans l'occasion, & ne pas se rebuter, quoiqu'on »n'obtienne pas d'abord tout ce qu'on »demande. Continuez à faire votre devoir, comme vous avez fait jusqu'à »présent, & soyez sûr que vous obtiendrez dans la suite tout ce que vous pouvez souhaiter.

»Monseigneur, lui repliquai-je, le »métier que je fais est trop dur & trop hasar-

hasardeux ; si je ne dois rien attendre « 1707
que dans mon rang, je serai crevé, «
avant que les récompenses arrivent. Il «
faut tous les jours se canoner, s'expo- «
ser aux coups de fusil & aux grenades, «
aborder, prendre les gens à la gorge, «
risquer de se noyer, ou de se brûler, «
essuyer mille dangers, contre lesquels «
la valeur ne fait rien, & d'où l'on ne «
se tire que par miracle. Si l'espérance «
d'être avancé, malgré les fainéans «
dont on craint les plaintes & les cla- «
meurs, ne vous soutient, il n'y a pas «
moyen de continuer. «

Pour moi je vais prendre le parti de «
mes anciens, & me tranquiliser com- «
me eux. Et puisque tous leurs exploits «
se réduisent à gratter leurs tisons & à «
boire du vin de Champagne ; je suis «
résolu d'en faire autant, assuré en me «
plaignant, de m'avancer quand mon «
tour viendra. «

Le Ministre qui avoit refusé de me «
servir, portoit Monsieur Ducas, & vou- «
loit le faire Lieutenant Général : mais le Marquis d'O qui étoit l'ancien auroit crié, & avec raison. D'ailleurs il étoit auprès de M. le Comte de Toulouse qui le protégeoit. Le Ministre jugeant qu'il

1707. qu'il ne pourroit pas avoir satisfaction sans donner lieu à de grandes plaintes, à la place d'un Lieutenant Général qu'il y avoit à faire, en fit nommer deux, qui furent Messieurs d'O & Ducas. La Commanderie de Saint Louis fut donnée au Marquis de Langeron, Lieutenant Général de la Marine. Et pour moi je n'eus rien que des paroles, ainsi que j'ai déja dit.

Je fus vengé de cette promotion par quelques couplets qui coururent à Paris; foible ressource, qui satisfait un moment, mais qui au bout du compte n'avançoit pas mes affaires.

Un mois après la promotion faite, le Ministre m'envoya chercher, & me dit : » J'ai trouvé enfin le secret de vous » faire Lieutenant Général, puisque » vous souhaitez si fort de le devenir. » Je ne pouvois rien pour vous à la » mort de Monsieur de Villete : mais » vous voyez que je ne vous oublie pas, » & que je saisis la premiere occasion qui » se présente.

» Le Roi donne six mille hommes au » Roi d'Angleterre * pour l'accompa- » gner en Ecosse, où un parti très-con- » sidérable de ses Sujets bien intention- nés,

* *Jacques III.*

nés, n'attend qu'une descente pour se« 1707.
déclarer. Sa Majesté vous a choisi«
pour conduire ce Prince avec les trou-«
pes qu'on lui donne; il faut que vous«
partiez incessamment pour Dunkerque,«
afin d'aller préparer tous les bâtimens«
nécessaires pour le transport.«

Au reste, c'est ici un secret impor-«
tant que je confie à votre prudence; &«
comme un armement de tant de vais-«
seaux, fait dans ce Port, pourroit«
donner quelque soupçon aux ennemis,«
il faut que vous supposiez des arme-«
mens particuliers, tels que vous le«
trouverez bon.»

Cette proposition m'étonna beaucoup : je connoissois la situation de l'Ecosse, & je sçavois fort bien que tout y étoit impossible. Il est vrai que la Reine ANNE qui venoit d'achever enfin l'union entre l'Angleterre & l'Ecosse, sous un même Parlement, avoit donné lieu par cette nouveauté à bien des mécontentemens; ce qui pouvoit faire croire que ceux à qui ce changement faisoit de la peine, ne manqueroient pas de prendre parti en faveur de Jacques III. Mais tout bien considéré, il

1707. y avoit encore bien peu d'apparence à une révolution. D'ailleurs le Miniſtre, dans l'expoſition de ſon projet, ne m'ayant parlé d'aucun port qui fût en état de nous recevoir, je ne pus m'empêcher de lui répondre ſur le champ, que s'il ne me fourniſſoit pas d'autres moyens pour devenir Lieutenant Général, je ne le ſerois jamais. Que le projet de deſcente n'avoit abſolument rien de ſolide; que tout étoit tranquile en Ecoſſe; que perſonne n'y avoit pris les armes; qu'aucune Ville ne s'étoit révoltée; que nous n'y avions aucun port pour mettre l'armemement à couvert; qu'on ne voyoit aucun endroit où le Roi d'Angleterre & ſes troupes puſſent débarquer ſûrement, & qu'enfin de jetter ſix mille hommes ſur le ſable, ſans aſile & ſans retraite, c'étoit les perdre, & les envoyer ſe faire couper les oreilles, pour ne rien dire de plus.

M. de Pontchartrain prenant la parole : » Vous philoſophez trop, me re- » pliqua-t'il, il doit vous ſuffire que le » Roi le veut ainſi. Ses Miniſtres ont » ſans doute des vûes que vous igno- » rez. D'ailleurs ne vous ai-je pas déja dit

dit que les mécontens n'attendent que « 1707.
l'arrivée de la flotte pour se déclarer? «
Ne vous embarrassez donc pas de tant «
de choses, & ne songez qu'à remplir «
la bonne opinion qu'on a de vous. «
Monsieur, lui repliquai-je, je suis plein «
de zele pour le service de mon maître, «
& je ne puis voir, sans dire mon senti- «
ment, qu'on perde six mille hommes «
qui seroient si nécessaires ailleurs; car «
si je les débarque en Ecosse, vous pou- «
vez par avance les regarder comme «
perdus. «

Mais faisons mieux, puisque la «
Cour consent à la perte de ces trou- «
pes, donnez-les moi. Je prendrai mon «
tems; & quand les armées seront oc- «
cupées en *Flandre*, j'embarquerai ces «
six mille hommes dans de petits bâti- «
mens, ausquels je joindrai les galeres; «
je vous répons de sortir de la rade à «
la barbe des ennemis, sans qu'ils puis- «
sent m'en empêcher. J'irai attaquer «
Amsterdam que je trouverai dégarni «
de soldats, & qui ne sera défendu que «
par de mauvaises milices: je me ren- «
drai maître de la Ville. Je commen- «
cerai par brûler plus de mille navires «

1707. »qui sont dans le port, & comme je ne »prétendrai pas prendre cette place »pour la garder, je la réduirai en cen- »dre, & vous aurez la paix dans quatre »jours ; car vous le sçavez mieux que »moi, Monsieur, toute la richesse & »toute la force de la Hollande consis- »tent dans cette Ville ; & vous com- »prenez fort bien qu'après l'expédition »que je vous propose, & la perte qui en »reviendra aux ennemis, les Hollan- »dois n'auront pas envie de continuer »la guerre, & s'estimeront trop heureux »qu'on veuille leur donner la paix.

»Mais les six mille hommes, les ga- »leres & les vaisseaux, que deviendront- »ils, repliqua le Ministre ? Ce qu'ils »pourront, lui répondis-je, n'êtes-vous »pas résolu de les perdre ? Quand j'au- »rai brûlé Amsterdam, ce sera *sauve* «*qui peut* ; car je sçai fort bien que les »ennemis ne me laisseront pas en paix, »& qu'ils ne manqueront pas de venir »à moi par le *Tessel* pour me fermer la »sortie : mais en ce cas ce sera à cha- »cun de pourvoir à sa sûreté. Pour moi »je prendrai si bien mes mesures, que »je me sauverai.«

Laissons

» Laiſſons là ce projet, me répondit 1707.
M. de Pontchartrain. Le Roi a promis «
au Roi & à la Reine d'Angleterre de «
leur donner ce ſecours : nous devons «
croire que leurs Majeſtés Britanniques «
qui l'ont demandé avec tant d'inſtan- «
ce, ſçavent fort bien quelle iſſue elles «
doivent ſe promettre de la deſcente «
qu'elles méditent. Elles ne l'entrepren- «
droient pas, s'il n'y avoit pas lieu d'en «
attendre un bon ſuccès. Ainſi diſpoſez- «
vous à exécuter les ordres qu'on vous «
donne, ſans vous embarraſſer de la «
réuſſite. «

Puiſque cela eſt ainſi, répondis-je, «
je n'ai plus rien à repliquer, & il ne «
reſte qu'à diſpoſer toutes choſes. Sur «
quoi je vous prie de faire d'abord atten- «
tion qu'il ſera difficile de paſſer outre, «
ſans faire part du ſecret à l'Intendant de «
Dunkerque, qui ſans cela, ombrageux «
comme il eſt, & ne comprenant rien à «
nos vûes, feroit naître mille difficultés «
qui rendroient l'armement impoſſible. «
Le Miniſtre conſentit à ce point, & me
dit qu'il prendroit des meſures pour le-
ver tous les obſtacles qui pourroient
nous faire de la peine.

1707. Tandis qu'on me chargeoit ainſi d'une commiſſion dont je n'étois pas trop ſatisfait, je me trouvai ſur les bras une affaire à laquelle je ne m'attendois pas, & qui m'auroit intrigué ſans doute, & peut-être perdu ſans reſſource, ſi la Cour s'étoit trouvée dans des diſpoſitions qui m'euſſent été moins favorables.

Les Hollandois fâchés de ma derniere campagne, & du dérangement qu'elle apportoit à leur commerce, avoient fait de grandes plaintes au Roi de Dannemarck, & lui avoient repréſenté que Sa Majeſté ne devoit jamais ſouffrir qu'en pleine paix les vaiſſeaux de ſes amis, ou de ſes alliés, ne fuſſent pas en sûreté dans ſes ports; que le Comte de Forbin avoit eu la hardieſſe de venir prendre, ou brûler dans la rade, & autour de l'Iſle de Wardhouis, ſur les côtes du Nord de Norwege, vingt-cinq bâtimens Hollandois richement chargés; qu'ils demandoient juſtice de cette violence, & qu'ils ſupplioient Sa Majeſté d'interpoſer ſon autorité pour leur faire obtenir une réparation convenable.

Le Roi de Dannemarck étoit entré dans toutes leurs plaintes, & voulant à toutes

forçes

forces tirer raiſon de ce qui s'étoit paſſé, 1707.
en avoit fait écrire très-vivement à ſon Ambaſſadeur. Celui-ci, en exécution des ordres qu'il avoit reçus, avoit fait de terribles plaintes contre moi. Il m'accuſoit ouvertement d'avoir violé le droit des gens, & d'avoir par des hoſtilités inexcuſables donné atteinte aux Traités de paix conclus entre la France & le Dannemarck ; & il inſiſtoit fortement ſur ce que je fus puni, ſelon que la griéveté du fait le méritoit.

Quelque brouillerie qu'il y eût entre les deux Couronnes, on ne pouvoit gueres ſe diſpenſer d'écouter les plaintes de Sa Majeſté Danoiſe, & de lui donner au moins quelque apparence de ſatisfaction M. de Pontchartrain m'envoya chercher, & après m'avoir expliqué de quoi il étoit queſtion, ſans me faire part des diſpoſitions ſecrettes où étoit la Cour au ſujet de cette affaire : » Allez, me dit-il chez Monſieur de « Torcy, auquel s'adreſſent les Cours « étrangeres, & donnez des raiſons qui « vous juſtifient de l'accuſation que « l'Ambaſſadeur de Dannemarck forme « contre vous. «

Surpris

1707. »Surpris de ce que je m'entendois di- »re : vous sçavez b en, Monsieur, lui »repliquai-je, ce que vous m'avez or- »donné vous-même de vive voix, & »vous n'avez pas oublié sans doute que »vous ayant demandé si vous trouve- »riez bon que j'attaquasse les ennemis »dans les Ports de Dannemarck, vous »me répondîtes, en propres termes, de »n'y pas manquer, & que je vous fe- »rois plaisir d'en agir ainsi : j'ai obéi, »que peut-on souhaiter de moi davan- »tage? Il me paroît que c'est à vous à »me justifier. Allez toujours, repliqua »le Ministre, faites ce que je vous dis, »& ne vous embarrassez pas du reste.»

Sur cette parole, je me rendis chez M. de Torcy. Je ne scavois pas trop comment m'y prendre pour me tirer d'intrigue; car au bout du compte je ne pouvois me justifier, solidement, qu'en appuyant ma défense sur l'ordre qui m'a- voit été donné; & c'étoit là justement ce que je voulois éviter pour deux rai- sons; la premiere, parce que le Minis- tre ne m'ayant rien ordonné que de vi- ve voix, j'aurois été embarrassé pour la preuve, supposé qu'il se fût avisé de nier

nier ce que j'aurois avancé ; & la seconde, c'est que je ne pouvois faire mention de l'ordre que j'avois reçu, sans commettre la Cour, & sans m'exposer à l'indignation de M. de Pontchartrain, qui ne me l'auroit jamais pardonné. Je songeai donc à colorer cette affaire le mieux qu'il me fût possible. 1707.

Je déclarai qu'ayant trouvé par le travers de Nors-Cap une flotte Hollandoise, à qui j'avois donné la chasse, je lui avois d'abord enlevé en pleine mer huit vaisseaux ; qu'à la vérité, poursuivant le reste de cette flotte qui étoit entrée dans la rade foraine de l'Isle de Wardhouis, j'en avois encore enlevé dix-sept bâtimens : mais qu'outre que ce qui s'étoit passé dans le Port ne devoit être regardé que comme la continuation d'un combat qui avoit été commencé dans des mers où il m'étoit permis d'attaquer les ennemis du Roi, je n'avois trouvé sur ces vaisseaux ni soldats, ni équipages, & que les ennemis paroissant les avoir abandonnés, après en avoir enlevé ce qu'il y avoit de plus précieux, j'avois cru qu'il m'étoit permis de m'en rendre maître, puisque personne

1707. ſonne n'en vouloit plus.

Je ſuppliai les Miniſtres de Sa Majeſté Danoiſe de faire attention que les équipages de ces bâtimens s'étant refugiés dans un petit village au milieu du Port, où il m'auroit été très-aiſé de les forcer, & les Danois étant venus à bord m'avertir que ſi je voulois leur promettre quelque récompenſe, ils m'enſeigneroient le lieu où les Hollandois avoient caché tout ce qu'ils avoient pû emporter; j'avois toujours répondu à ces donneurs d'avis que les terres du Roi de Dannemarck m'étoient ſacrées, qu'il ne m'appartenoit pas de rien entreprendre dans ſes Etats, & que c'étoit le bonheur des Hollandois de s'y être retirés.

J'ajoutai encore à cela quelques autres petites raiſons qui ne ſignifioient pas grand choſe; & je finiſſois en proteſtant que je n'avois jamais prétendu manquer au reſpect que je devois à Sa Majeſté anoiſe, & que je n'aurois jamais été aſſez hardi, pour aller de but en blanc dans ſes ports, entreprendre ſur les ennemis du Roi, ſi je n'y avois été entraîné, comme malgré moi, & par une continuité

d'action

d'action commencée ailleurs. 1707.

Cette déclaration fut envoyée au Roi de Dannemarck, qui n'en fut pas satisfait; il n'avoit pas tort. L'Ambassadeur revint à la charge, & recommença ses instances avec plus de vivacité qu'auparavant.

Il fallut que je me présentasse une seconde fois devant M. de Torcy. Je fis la même déclaration, à laquelle j'ajoutai quelques raisons assez minces, & qui dans le fond ne valoient rien : mais comme on n'étoit pas trop content du Roi de Dannemarck, ainsi que j'ai dit, & qu'on ne se mettoit pas trop en peine de lui donner satisfaction, cette affaire n'alla pas plus loin, & il ne fut plus parlé de ces plaintes.

L'Intendant de Dunkerque, ensuite des ordres qu'il avoit reçus du Ministre, étoit depuis quelques jours à la Cour. A son arrivée, les Bureaux s'étoient assemblés, & après avoir conferé entr'eux, avoient dressé, sans m'en rien dire, un projet d'armement, pour le transport des soldats qu'on vouloit envoyer en Ecosse; ils avoient compté par leurs doigts, & avoient trouvé qu'il

1707. falluit armer quinze flottes, qui porteroient chacune trois cens hommes; qu'on joindroit à ces quinze bâtimens cinq vaiſſeaux de guerre, qui porteroient encore chacun trois cens hommes. De cette maniere, diſoient-ils, nous avons juſte ce qu'il nous faut pour nos ſix mille hommes & les vingt bâtimens nous ſuffiſent.

Ce beau projet ainſi arrêté, LATOUCHE, premier Commis, à qui le ſecret de cette expédition avoit été confié, repréſenta au Miniſtre, que puiſque je devois être chargé de l'entrepriſe, il étoit néceſſaire qu'on me communiquât ce qui avoit été déterminé, afin de prévenir les difficultés qui pourroient naître dans l'exécution.

Sur cet avis, le Miniſtre me fit appeller, & me fit part de la délibération des Bureaux. Je fus ſi indigné de tout ce qu'elle contenoit d'incongru, que ne ſongeant plus à qui je parlois, & me laiſſant aller à toute la vivacité d'un Provençal. *Quel eſt donc l'ignorant qui a formé ce projet*, lui demandai-je? Le Miniſtre un peu ſurpris, me demanda à ſon tour ce que j'y trouvois de ſi mauvais

vais. » Tout, lui repliquai-je ; car pre- « 1707.
mierement on a dû faire attention que « Dunkerque étant situé entre la Hollande & l'Angleterre, les ennemis seront à tout moment à portée d'être sur « nous ; & en second lieu, que les flutes « qui sont très-pesantes & mal construites sont, par une suite nécessaire, peu « propres pour une expédition qui doit « se faire vîte, & sans donner aux ennemis le tems de se reconnoître. «

Vous voyez bien, Monsieur, con- « tinuai-je, que ces deux réflexions tou- « tes seules auroient dû être plus que « suffisantes pour empêcher qu'on eût « jamais la pensée de se servir de ces « sortes de bâtimens. Ajoutez que si en « sortant du port, nous trouvons le vent « contraire, nous perdrons infailliblement le chemin que nous pourrions « déja avoir fait ; qu'il faudra beaucoup « de tems pour aller & pour venir, & « que si les ennemis nous poursuivent, « tout sera pris. «

Mais comment mieux faire ? me de- « manda le Ministre : le voici, lui dis- « je ; il faut prendre tous les meilleurs «

1707. »Corſaires qu'on trouvera à Dunker-
»que, & les armer ; il eſt bien vrai qu'ils
»ne porteront pas autant de ſoldats que
»des flutes, mais le nombre y ſupplée-
»ra. Avec de pareils bâtimens, nous
»irons beaucoup plus vîte. Si nous trou-
»vons les vents contraires, nous nous
»ſoutiendrons ſans dériver, & ſi les en-
»nemis ſupérieurs en nombre viennent
»à nous, nous ſerons en état de nous
»ſauver.» Le Miniſtre entra dans ces raiſons, & me dit d'aller regler toutes choſes avec Latouche.

Cependant je ne laiſſois pas d'être fort inquiet ſur la commiſſion dont on me chargeoit. Pendant tout le tems que je reſtai encore à la Cour, je revins pluſieurs fois à la charge, pour faire abandonner une entrepriſe dont je croyois voir toute l'inutilité.

Je ne pouvois me laſſer de repréſenter les inconvéniens de la démarche où l'on alloit s'engager ; je dis au Miniſtre mille & mille fois que ce qui pouvoit arriver de plus avantageux, étoit de faire une courſe qui ne fût qu'infructueuſe, & peu honorable ; que j'étois bien mortifié que Sa Majeſté m'eût

choiſi

choisi pour une expédition qui évidemment ne pouvoit avoir qu'un mauvais succès. Que si la descente se faisoit, les six mille hommes étoient sûrement perdus, & les forces du Royaume diminuées d'autant, sans compter la honte qu'il y avoit à avoir donné dans une entreprise chimérique, & qui ne devoit être regardée que comme une pure vision. A tout cela on ne répondit que comme on avoit déja fait, qu'on ne se soucioit pas de perdre ces six mille hommes, pourvû qu'on donnât satisfaction au Roi d'Angleterre, je n'en pus jamais tirer autre chose. 1707.

Toutes ces raisons ne me satisfaisoient pas; je voulus, avant que de partir, faire une nouvelle tentative, je m'adressai pour cela au Cardinal de Janson. «J'ai un secret important, lui dis-« je, à communiquer à votre Eminence :« mais je ne puis vous le déclarer que« sous le sceau de la Confession.« A ce mot, le Cardinal me regarda attentivement entre les deux yeux, & m'ayant donné sa bénédiction, *parlez*, me dit-il.

Je lui découvris alors de quoi il étoit question, & tout ce qui s'étoit passé

1707. entre M. de Pontchartrain, & moi.
»Soyez perſuadé, Monſeigneur, lui »dis-je, que les troupes de l'armement »& toute la dépenſe ſont autant de per- »du pour le Royaume. Je me ſuis laſſé »à repréſenter tout cela au Miniſtre : »on ne veut rien entendre. A mon par- »ticulier, il me fâche d'être chargé d'u- »ne entrepriſe dont je ne tirerai certai- »nement qu'un mauvais parti. Je ſçai »que Sa Majeſté défere beaucoup à vos »ſentimens ; ayez, s'il vous plaît, la »bonté d'en parler au Roi, & de dé- »tourner, s'il ſe peut, un projet dont »la dépenſe pourroit être plus utilement »employée ailleurs.

»Mon couſin, me répondit le Car- »dinal, *je vous ſuis bien obligé de votre »ſecret, je l'ai déja oublié.* On ne me par- »le de rien ; je n'ai garde de vouloir »faire l'important, & d'entrer dans le »ſecret de la Cour, qu'on veut que j'i- »gnore : mais vous-même parlez au »Roi, & prenez votre tems pour cela, »Sa Majeſté vous écoutera. Quand vous »lui aurez dit votre ſentiment, ce ſera »à elle à faire ce qu'elle jugera à pro- »pos, & à vous à obéir ſans replique.»

La

La veille de mon départ pour Dunkerque, je fus me présenter au Roi, pour prendre congé. *M. le Comte*, me dit S. M. *vous sentez l'importance de votre Commission ; j'espere que vous vous en acquitterez d'une maniere digne de vous.* 1707
» Sire, lui répondis-je, votre Majesté « me fait beaucoup d'honneur : mais si « elle vouloit me donner un moment « d'audience, j'aurois bien des choses à « lui représenter sur cette même com- « mission dont on me charge. » Le Roi qui avoit été informé par son Ministre de toutes les difficultés que j'avois fait jusqu'alors, me dit, *M. de Forbin, je vous souhaite un bon voyage; j'ai des affaires, & je ne sçaurois vous entendre pour le présent.*

Le lendemain je partis, & m'étant rendu à Dunkerque, je travaillai avec toute la diligence possible à l'armement de trente vaisseaux Corsaires, & de cinq vaisseaux de guerre. J'eus bien des difficultés à surmonter : mais enfin j'en vins à bout. Pour arrêter les raisonnemens du public, qu'un armement si considérable commençoit à faire parler; car on en pénétroit déja le secret; je publiai que les sieurs de Tourouvre, de Nangis

1708. & Girardin armoient chacun en particulier.

Tout étoit prêt, au moins pour ce qui me concernoit, & il ne manquoit plus pour le départ, que les Matelots & les Soldats qu'on vouloit embarquer. Ceux-ci arriverent les premiers; j'eus avis qu'ils étoient à Saint Omer, à une journée de Dunkerque. Nous n'avions point encore nos Matelots; j'apprehendai que l'arrivée des six mille hommes; jointe à un armement si considérable qui se faisoit sous les yeux des ennemis ne donnât lieu à de nouvelles conjectures, d'autant mieux que le projet s'ébruitoit toujours davantage, par le mouvement qu'on faisoit par toute la France, en faisant passer à Dunkerque, tout ce qu'il y avoit d'Anglois & d'Irlandois dans le Royaume.

Pour parer ce coup, je pris avec moi le sieur DUGUE', Intendant du Port, & le sieur BEAUARNOIS, Intendant de l'armement naval, & j'allai représenter à M. le Comte de GACE', qui devoit commander les troupes, & qui étoit arrivé depuis deux jours, l'inconvénient qu'il y auroit à faire venir les six mille

hommes

hommes, avant que tout fût prêt pour le départ. 1708.

Le Comte reconnut que j'avois raison, & que les troupes ne devoient arriver en effet, que lorsqu'il feroit question de les embarquer. Il donna donc ordre qu'elles restassent à S. Omer. Quelques jours après les matelots arriverent, on mit les vaisseaux en rade; on fit venir les soldats, & tout fut embarqué.

Le Roi d'Angleterre arriva deux jours après, soit fatigue, soit qu'il y fût disposé d'ailleurs, ce Prince tomba malade de la rougeole, & il eut la fievre pendant deux jours. Le retardement que cette maladie apporta au départ de la flotte, donna le tems aux ennemis de se reconnoître. Trente huit vaisseaux de guerre Anglois, vinrent mouiller à *Graveline*, à deux lieues de Dunkerque; je fus les reconnoître moi-même, & après avoir bien vérifié que c'étoient des vaisseaux de Guerre, j'écrivis à la Cour, & je marquai que les forces des ennemis étoient trop supérieures aux nôtres pour entreprendre de sortir à leur vûe; qu'il n'étoit plus possible de mettre à la voile sans vouloir tout perdre;

que

1708. que l'armée des ennemis, qui étoit à portée de nous ſuivre, ne manqueroit pas de ſe ſervir de l'occaſion, & que n'ayant point de Port en Ecoſſe pour nous retirer, il étoit évident qu'ils n'auroient qu'à nous attaquer, pour tirer de nous quel parti il leur plairoit; que mon ſentiment étoit de déſarmer & de renvoyer le projet de deſcente à un tems plus favorable.

Tout le monde ne penſoit pas comme moi à Dunkerque; pluſieurs mauvais raiſonneurs, ignorans, ou peut-être mal intentionnés, diſoient hautement que les vaiſſeaux qui étoient à vûe n'étoient que des Marchands qui avoient été ramaſſés à la hâte, & envoyés à tout haſard, dans l'eſpérance qu'ils empêcheroient peut-être, ou retarderoient tout au moins la ſortie de la flotte; ils blâmoient les difficultés que je faiſois, & tenoient mille diſcours auſquels il étoit aiſé de reconnoître les motifs particuliers qui les faiſoient parler.

Sur les lettres que j'avois écrit à la Cour, il vint ordre de déſarmer. Les mauvais raiſonnemens recommencerent

plus

plus fort que jamais, ſurtout après que 1708.
les ennemis, qui ſur ces entrefaites étoient allés mouiller aux Dunes, à douze lieues de Dunkerque, eurent donné lieu, par leur retraite à de nouveaux diſcours encore plus déſagréables que les premiers.

Pluſieurs de ceux qui avoient intérêt à la ſortie de la flotte, écrivirent à la Cour & à la Reine d'Angleterre, & firent entendre bien des menſonges à l'une & à l'autre. Ces nouvelles lettres changerent la diſpoſition des eſprits. La Reine fut à Verſailles, où elle fit de nouvelles inſtances au Roi, qui lui accorda tout ce qu'elle ſouhaitoit; & je reçus des ordres précis de me conformer aux volontés du Roi d'Angleterre, & de lui obéir en tout ſans replique.

Les troupes étoient déja embarquées, & la ſanté du Roi rétablie. Il ne nous manquoit plus, pour mettre à la voile, qu'un vent favorable. Nous l'attendions d'un moment à autre, lorſque le Comte de Gacé, à qui on avoit promis un Bâton de Maréchal de France, dès que le Roi d'Angleterre ſeroit en mer, inquiet de tant de retardemens, & craignant de

voir

1708. voir ſes eſpérances, ou perdues, ou renvoyées plus loin, ſuppoſé que le départ n'eût pas lieu, cabala ſecretement pour porter le Roi à s'embarquer, afin, diſoit-il, que Sa Majeſté fût à portée de partir au premier bon vent.

Ce Prince perſuadé, par ce qu'on lui avoit dit, me fit appeller, & me déclara qu'il vouloit aller coucher à bord. Je lui repréſentai que le vent & la marée ne permettant pas de partir, il ne paroiſſoit pas convenable que S. M. ſe hâtât de s'embarquer encore ſi-tôt : mais que je le priois de ſe repoſer ſur moi, & que dès que le tems le permettroit, de nuit, ou de jour, je prendrois mes meſures ſi à propos, que rien ne retarderoit le départ.

Le lendemain, le Roi qu'on étoit allé harceler, revint à la charge, & me dit qu'il vouloit abſolument s'embarquer & aller coucher à bord. Cette ſeconde attaque m'embarraſſa ; je répondis qu'il n'étoit point encore tems, que pourtant il étoit le maître de faire ce qu'il jugeroit à propos, & que s'il le vouloit abſolument, j'obéirois : mais que je ne répondois de rien.

A

A la maniere dont manoeuvroient ceux qui preſſoient ſi fort cet embarquement, je compris qu'outre leur intérêt particulier qu'ils avoient toujours en vûe, ils vouloient encore charger la marine de l'évenement de cette entrepriſe. 1708.

Je n'ignorois pas les brouilleries qu'il y avoit entre les deux Miniſtres, celui de la guerre, & celui de la marine. Les Emiſſaires du premier ne hâtoient ſi fort l'embarquement, qu'afin que ſi l'entrepriſe venoit à échouer, le Roi & les Généraux ayant été embarqués, le Miniſtre de la guerre pût rejetter tous ces mauvais ſuccès ſur les retardemens de la Marine, en diſant au Roi, « Sire, « j'ai fait ce qui dépendoit de moi, les « troupes avec les Généraux ont été em- « barqués, & j'ai ponctuellement exé- « cuté les Ordres de Votre Majeſté, ſi « le projet n'a pas reuſſi, on n'en doit « attribuer la faute qu'au retardement « des Matelots. »

Pour épargner ce reproche à Monſieur de Pontchartrain, dont j'avois encore les intérêts à cœur, quoique j'euſſe à me plaindre de lui, j'allai chez le Comte de Gacé, à qui je remontrai, com-

1708. combien il étoit peu convenable de faire embarquer le Roi, le vent & la marée étant contraires. Il ne fit pas grand cas de mes remontrances; j'eus beau lui alléguer tous les risques où cette fausse démarche alloit exposer toute l'armée, il ne rabattit mes raisons que par des discours vagues & qui n'avoient rien de solide.

Alors indigné de ne recevoir que des réponses qui ne signifioient rien, je m'impatientai tout de bon, & haussant le ton : *Monsieur*, lui dis-je, *vous voulez faire embarquer le Roi d'Angleterre avant le tems; prenez bien garde à ce que vous faites: mais soyez bien persuadé que vous ne duperez ni la Marine ni moi. Le Roi ne doit s'embarquer que quand le vent & la marée seront favorables: si vous persistez, il me faudra obéir: mais faites-y bien attention: je vous ferai tous noyer. Quant à moi, je ne risque rien, je sçai nager, & je me tirerai bien d'affaire.*

Je hasardai cette menace, dans la pensée qu'elle pourroit intimider le Comte: mais l'envie de faire sa cour au Ministre, & plus que tout cela, la dignité de Maréchal de France, dont il

il ne croyoit jamais être revêtu assez-tôt, rendirent tous mes efforts inutiles. Le Roi d'Angleterre, & tous les Officiers Généraux s'embarquerent, & il fallut mettre à la voile. 1708.

Je risquai tout, puisqu'on vouloit tout risquer : je fus forcé de mouiller au milieu des écueils. Dès la nuit même, un coup de vent mit toute l'armée en danger. Le Roi, tout jeune qu'il étoit, vit ce péril avec une fermeté, & un sang froid bien au-dessus de son âge; mais sa suite eut belle peur.

Le Comte de Gacé, qui la veille avoit été proclamé dans mon Bord, Maréchal de France, sous le nom de Maréchal de MATIGNON, n'étoit pas moins effrayé que les Anglois. Ils étoient tous malades, tous vomissoient jusqu'aux larmes, & ils me pressoient avec instance de rentrer dans la rade.

J'avois trop de plaisir à les voir souffrir pour leur accorder ce qu'ils demandoient. *Je n'en ferai rien, leur disois-je, le vin est tiré, il faut le boire : patissez, souffrez tant qu'il vous plaira, j'en suis bien-aise, & je ne me laisserai point attendrir*

1708. *attendrir, vous l'avez voulu, de quoi vous plaignez-vous?*

Trois de nos meilleurs vaiſſeaux furent ſur le point de périr; ils rompirent leurs cables, & ne ſe ſauverent que par miracle. Deux jours après le vent devint favorable, nous remîmes à la voile, & le troiſiéme jour, nous arrivâmes ſur les côtes d'Ecoſſe, à la vûe de terre. Nos Pilotes avoient fait erreur de ſix lieues; ils ſe redreſſerent, & le vent & la marée étant devenus contraires, nous mouillâmes à l'entrée de la nuit devant la riviere d'*Edimbourg*, environ à trois lieues de terre.

Nous eûmes beau faire des ſignaux, allumer des feux, tirer des coups de canon, perſonne ne parut. Sur le minuit on vint m'avertir qu'on avoit tiré cinq coups de canon du côté du Sud. J'avois toujours couché habillé depuis le départ : je me levai à la hâte, & je compris que ces cinq coups de canon ne pouvoient être qu'un ſignal des ennemis qui avoient ſuivi la flotte.

Je ne me trompai point dans ma conjecture. Dès le point du jour nous découvrîmes la flotte Angloiſe, mouil-

lée

lée à quatre lieues de nous. Cette vûe 1708.
ne me fit pas plaiſir. Nous étions enfoncés dans une eſpece de Golphe, enſorte que j'avois un Cap à doubler pour gagner le large.

Je vis bien que je ne me tirerois jamais de ce mauvais pas, ſi je n'uſois d'adreſſe; je fis ſur le champ mettre à la voile, & j'arrivai ſur les ennemis, comme ſi j'avois voulu les attaquer. Ils étoient ſous voiles; en me voyant manœuvrer, ils ſe mirent en bataille, comptant que j'allois à eux, ce qui leur fit perdre beaucoup de chemin. Je profitai de leur peu de vigilance, & ayant mis le ſignal afin que l'armée fît force de voile pour me ſuivre, je changeai de route, & je ne ſongeai plus qu'à me ſauver.

Tandis que je travaillois ainſi à dégager la flotte, les Anglois qui étoient dans mon bord, commencerent à murmurer, ils me reprocherent ouvertement que je fuyois mal à propos, & que les vaiſſeaux que nous avions vûs, n'étoient qu'une flotte Danoiſe qui venoit toutes les années d'*Edimbourg* pour y charger du charbon de pierre.

Il fallut faire ceſſer ces raiſonnemens,

1708 & renvoyer à la découverte. Je détachai donc une fregate bonne voiliere, qui étoit auprès de moi. J'ordonnai à l'Officier d'approcher la flotte le plus près qu'il pourroit, de tirer deux coups de canon, de mettre en *Panne*, si c'étoit une flotte Marchande, & de tirer cinq coups de canons, en faisant force de voiles pour me rejoindre, supposé que ce fût la flotte ennemie.

Cependant, pour ne point perdre de tems, j'allois toujours à toutes voiles pour achever de doubler le Cap, & gagner le large. Les ennemis me donnerent la chasse. Si je n'avois eu que des flutes, selon le beau projet qui avoit été formé, tout étoit perdu sans ressource. Je ne sauvai l'armée que parce que n'ayant que des Corsaires qui alloient bien, & qui étoient espalmés de frais, nous eumes bientôt gagné beaucoup de chemin.

Un seul vaisseau des ennemis nous joignit. Il étoit venu sur nous à toute voile pourtant, ensorte que pour l'éviter, j'avois été obligé de faire vent-arriere. Ce bâtiment qui sembloit n'en vouloir qu'au mien, (apparemment pour avoir l'honneur de combattre le Roi d'An-

d'Angleterre) commença à canoner avec le ſieur de Tourouvre qui étoit derriere. On ne ſçauroit croire combien la vûe de ce vaiſſeau, quoiqu'il fût ſeul & déraché du reſte de l'armée ennemie, qui étoit à plus de quatre lieues de nous, allarma tout ce que j'avois d'Anglois dans mon bord. Ils ſe regardoient déja comme perdus. Leur terreur panique me réjouiſſoit beaucoup. 1708.

Tandis qu'ils étoient dans cette inquiétude, la fregate que j'avois envoyé à la découverte, arriva. Elle rapporta qu'elle avoit compté trente-huit vaiſſeaux de guerre, parmi leſquels il y en avoit plus de dix à trois ponts. Alors prenant la parole, & m'adreſſant à l'Officier : » Bon, vous vous mocquez « lui dis je d'un ton railleur, vous n'a- « vez vû que des Marchands, qui vien- « nent toutes les années à Edimbourg, « pour y charger du charbon de pier- « re. «

Les Anglois effrayés de plus en plus, s'adreſſerent au Roi, & lui propoſerent de s'embarquer ſur la fregate qui venoit de la découverte, & d'aller deſcendre à un Château, ſitué ſur le bord

1708. de la mer appartenant à un Seigneur, dont Sa Majesté connoissoit les bonnes intentions.

Ce Prince me parla de la proposition qu'on lui avoit faite. » Sire, lui répondis-je, vous êtes en sureté, & les ennemis ne peuvent plus rien contre » nous. Ce vaisseau qui nous poursuit, » & qui allarme tous ces Messieurs, n'est » pas fort à craindre, & il seroit bientôt enlevé, si Votre Majesté n'étoit pas » à bord : mais je pourvoirai à tout, & » bientôt nous ne serons plus poursuivis » de personne. »

Le Roi satisfait de cette réponse, témoigna n'en souhaitter pas davantage : mais les Anglois dont la frayeur augmentoit à mesure qu'ils voyoient approcher l'ennemi, firent de nouvelles instances ; ils exagererent à ce Prince le péril où je le laissois, tellement que le Roi m'ayant demandé la chaloupe, pour passer sur un autre bâtiment, comme on le lui avoit proposé ; sur ce que je lui représentai qu'il n'y avoit rien à risquer pour sa personne, me répondit qu'il ne vouloit point tant de raisonnemens, & qu'il vouloit être obéi.

« Sire

»Sire, lui repliquai-je, Votre Ma-« 1708.
jesté va avoir ce qu'elle souhaite.» J'ordonnai alors à mon maître Nocher de mettre la chalouppe en mer : mais en même tems je lui fis signe de la main de n'en rien faire. Et m'adressant au Roi : »Sire, lui dis-je, je prie Votre Majes-« té d'avoir la bonté de passer dans sa« chambre, j'ai quelque chose d'impor-« tant à lui communiquer.«

De quoi s'agit-il, me dit le Roi,« quand nous fûmes entrés ? Sire, lui« dis-je, Votre Majesté ne doit pas dou-« ter qu'ayant des ordres très-précis« pour la conservation de votre Person-« ne, je ne fusse le premier à vous prier« de passer dans un autre bâtiment, si« je n'étois persuadé que vous ne risquez« rien dans celui-ci. Mais je vous supplie« de prendre quelque confiance en moi,« & de rejetter tous les mauvais conseils« qu'on vous donne de tout côté. J'aurai« l'œil à tout, & s'il faut que Votre Ma-« jesté passe dans un autre bâtiment, je« me charge de venir vous le proposer,« quand il en sera tems.«

Le Roi qui ne cédoit qu'avec peine à l'importunité de ses Anglois, demeura

1708 tranquile : mais les boulets de canon qu'on commençoit à entendre ſiffler, augmenterent ſi fort la timidité de tous ces poltrons, qu'ils revinrent à la charge, repréſentans à ce Prince le danger évident où ma témérité l'expoſoit ; & combien il y avoit à craindre qu'il ne pût pas s'en tirer, pour peu qu'il tardât davantage ; ils lui propoſerent encore d'aller deſcendre dans le Château, dont on lui avoit d'abord parlé, & lui firent ſi bien entendre qu'il ne lui reſtoit plus d'autre parti, que le Roi me dit qu'il vouloit la chalouppe dans le moment, & ſans replique.

Vif & impatient, comme je ſuis, » Sire, lui répondis-je, j'ai déja eu » l'honneur de repréſenter à votre Majeſ» té que vous ètes ici en ſûreté ; j'ai or» dre du Roi mon Maître d'avoir ſoin de » votre perſonne, comme de la ſienne » propre ; & je ne conſentirai jamais que » Votre Majeſté ſorte d'ici, pour être » expoſée dans un Château, à la cam» pagne ſans ſecours, & où elle pour» roit être livrée le lendemain à ſes en» nemis.

» Je ſuis chargé de vous conſerver, &

& ma tête répond de votre personne :« 1708.
je vous prie de vous reposer entiere-«
ment sur moi, & de n'écouter person-«
ne autre. Tous ceux qui osent vous«
donner d'autres conseils que les miens,«
sont des traîtres ou des poltrons«. Un Seigneur Anglois qui étoit auprès du Roi, prit la parole, & dit : «Sire, le«
Comte entend la mer mieux que nous;«
il répond sur sa tête de votre personne ;
il faut le croire.»

Ma fermeté à ne vouloir pas débarquer le Roi, fit taire tous ces donneurs d'avis. Comme je vis que le vaisseau ennemi approchoit toujours avec l'avantage des voiles, je m'adressai au Roi.
»Sire, lui dis-je, il est évident main-«
tenant que ce vaisseau n'en veut qu'à«
nous, puisqu'il laisse derriere lui plu-«
sieurs autres bâtimens qu'il pourroit«
attaquer. Je vais examiner s'il peut y«
avoir du risque pour votre Majesté.«
Jusqu'ici ce bâtiment est venu avec l'a-«
vantage des voiles : mais puisque le voi-«
là maintenant orienté comme nous, une«
petite demi-heure en décidera. Si nous«
allons mieux que lui, il n'y a rien à«
craindre, & nous n'avons qu'à conti-«
nuer notre route : mais s'il est meilleur«
voilier

1708. » voilier, votre Majesté passera dans cette fregate qui nous touche, & alors » n'ayant rien plus à craindre pour votre personne, j'irai aborder cet importun, dont je vous rendrai certainement bon compte, après une petite » heure de combat. Je vais cependant » faire mettre la chalouppe en mer, ayez » la bonté de nommer par précaution, » ceux qui doivent s'embarquer avec » vous, afin qu'ils se tiennent prêts, s'il » en est besoin. »

Le Roi nomma son Confesseur MILORD PERT, le Maréchal de Matignon, & MILORD MIDELTON. Je priai tous ces Messieurs de s'asseoir, encore un moment, en leur assurant que si Sa Majesté étoit obligée de sortir du bord, ce Navire Anglois ne leur donneroit pas d'inquiétude encore longtems.

A peine l'eus-je observé quelques momens, que je m'apperçus qu'il alloit très-mal, & que j'avois déja gagné sur lui un espace considérable. J'en donnai la nouvelle au Roi. » Sire, lui dis-je, dans un » moment ce navire nous quittera, & » Votre Majesté ne sera pas obligée de » débarquer. »

L'é-

L'évenement justifia bientôt ce que j'avois dit de l'ennemi ; déſeſpérant de nous joindre, il reprit ſes *Amares*, alla couper le Chevalier de Nangis qui venoit après, & l'attaqua. Quand je me vis dégagé, j'envoyai quatre fregates des meilleures voilieres, & je leur ordonnai d'aller dire à tous les vaiſſeaux de la flotte, qu'à l'entrée de la nuit ils fiſſent force de voile, & qu'ils ſuiviſſent la route de l'*Eſt Nord-eſt*. J'entendis pendant la nuit tirer deux coups de canon, je ne ſçais contre qui ; & le lendemain je me trouvai hors de la vûe des ennemis avec vingt vaiſſeaux de la flotte qui m'avoient ſuivi. 1707.

Le Roi aſſembla dès le matin un grand Conſeil de guerre, dans lequel après avoir bien tout examiné, il fut réſolu, qu'ayant été découverts par les ennemis, ils ne manqueroient pas de ſuivre la flotte par-tout, & que n'ayant aucun port en Ecoſſe pour y être reçus, nous regagnerions la France, puiſqu'il ne nous reſtoit plus d'autre reſſource. Nous fimes donc route pour Dunkerque, où malgré les vents contraires, nous arrivâmes trois ſemaines après en être partis.

1707. J'appris en débarquant que le Chevalier de Nangis avoit été pris. Cette nouvelle m'étonna, car il avoit le meilleur vaisseau de l'armée. Comme il étoit jeune, il manquoit d'expérience; il ne prit pas toutes les précautions nécessaires pour se sauver, & se prépara à combattre, au lieu de faire force de voiles; je suis persuadé que ce petit contre-tems ne lui a pas été inutile dans la suite, & que brave comme il étoit, & de bonne race, il a sçu mettre à profit un malheur qu'on ne doit pas tout-à-fait nommer tel, quand il ne sert à ceux à qui il arrive, qu'à les rendre plus circonspects.

Pendant la route, Milords Pert & Midelion m'apprirent que j'avois des parens en Ecosse, qu'on appelloit MILORDS FORBEC, fort riches, de très-bonne condition, & très-bien intentionnés pour le Roi Jacques. Ils me dirent encore qu'ils leur avoient oüi dire plusieurs fois qu'ils avoient des parens en France.

J'appris encore en arrivant qu'un vaisseau de ma flotte s'étant trouvé la nuit au milieu des ennemis, le Capitaine avoit si bien manœuvré, qu'il a-

voit

voit passé par derriere eux, & qu'il 1707.
étoit arrivé à Dunkerque trois jours après; que ce Capitaine avoit donné avis à la Cour de la maniere dont il s'étoit sauvé, & que les ennemis avec quarante vaisseaux suivoient le reste de la flotte. Je sçus dans la suite que le Ministre rendant compte au Roi de cette nouvelle, lui avoit dit, « Sire, le Comte « de Forbin se sauvera avec toute la flot- « te; car il n'a avec lui que des vaisseaux « Corsaires & bons voiliers.

Après avoir désarmé tous mes bâtimens, le projet de descente ayant échoué, je songeois à un nouvel armement pour aller continuer mes courses, comme les campagnes précedentes, lorsque j'en fus empéché par un incident que j'avois prévû : mais qu'il ne fut pas tout-à-fait en mon pouvoir de détourner, & dont je fus enfin la victime.

J'ai déja dit que les Ministres de la Guerre & de la Marine, étoient fort brouillés. Ils eurent de grandes discussions devant le Roi, au sujet de l'expédition d'Ecosse, dont ils attribuoient le peu de succès, l'un à la négligence

1707. de la Marine, & l'autre au retardement des ſoldats, qui devoient être embarqués.

Sur quoi, s'il faut dire mon ſentiment, il me ſemble qu'ils avoient tort tous deux de s'entre-accuſer comme ils faiſoient, & qu'ils ne devoient être blâmés ni l'un ni l'autre, puiſque quand les Matelots qui retarderent de deux jours l'embarquement, ſeroient arrivés à point nommé, la maladie du Roi d'Angleterre & les vents contraires qui firent différer le départ, ne nous auroient pas moins retenus : mais je le répete, ces Meſſieurs étoient brouillés, & ils vouloient ſe nuire.

Monſieur de Chamillard faiſoit valoir ſon exactitude à faire partir les Troupes, & ſe défendoit ſur ce que le Comte de Forbin & les deux Intendans de Marine, l'un du Port, & l'autre de l'embarquement, avoient été trouver le Maréchal de Matignon, pour le prier de faire arrêter les troupes à Saint Omer, en lui repréſentant que ſi les ſoldats venoient à Dunkerque, avant que l'on fût en état de les embarquer, les ennemis déja inquiets ſur l'armement de trente

vaiſ-

vaiſſeaux, ne manqueroient pas de pren- 1707.
dre des meſures pour faire échouer l'entrepriſe de la Cour.

Le Miniſtre de la Marine repliquoit en niant tous ces faits, & prétendoit que le retardement n'avoit eu lieu que parce que les troupes étoient reſtées mal-à-propos à Saint Omer.

Pour éclaircir ce point, ſur lequel rouloit toute la difficulté, le Miniſtre de la guerre écrivit au Maréchal de Matignon, d'exiger du Comte de Forbin & des Intendans, un Certificat, par lequel il conſtât qu'ils étoient venus le prier de faire arrêter les troupes à Saint Omer, juſqu'à ce que les matelots qu'on attendoit, fuſſent arrivés.

Monſieur de Pontchartrain informé de cette démarche de Monſieur de Chamillard, m'écrivit, & écrivit aux Intendans de nous garder bien de donner le Certificat qu'on devoit nous demander. Je ne faiſois que de recevoir les Lettres du Miniſtre, lorſque Monſieur de Matignon m'envoya chercher, & me déclarant les intentions de M. de Chamillard, voulut m'obliger ſur l'heure à lui accorder ce qu'il ſouhaiteroit.

» Monſieur, lui dis-je, il eſt vrai »

1707. »que j'ai été vous prier de retarder l'arrivée des troupes : mais je n'étois pas »ſeul ; les deux Intendans étoient avec »moi. Je vais les trouver, & nous concerterons enſemble les moyens de vous »donner ſatisfaction. » J'allai les trouver en effet, & je leur fis ſçavoir les prétentions du Maréchal. Nous reconnumes qu'il étoit fondé à demander le certificat : mais le Miniſtre nous ayant défendu de le donner, nous nous trouvâmes d'abord aſſez embarraſſés ſur le parti que nous avions à prendre.

Toutefois les Intendans furent bientôt déterminés ; & ayant peſé les conſéquences de ce qu'on exigeoit d'eux, ils me déclarerent nettement qu'il en arriveroit ce qu'il pourroit : mais que de leur part ils obéiroient au Miniſtre de la Marine, & qu'ils n'accorderoient rien au préjudice de ſes Ordres ; qu'il étoit leur Maître, & qu'ils ne vouloient pas perdre leur fortune en lui déſobéiſſant : que pour moi je pouvois prendre telles meſures que je jugerois à propos : qu'étant par mon emploi, dans une ſituation bien différente de la leur, je trouverois facilement les moyens de me tirer d'embarras.

Le Maréchal impatient de ne recevoir aucune réponſe, m'envoya prendre de nouveau, & quoique naturellement fort doux ; « où eſt donc, me dit-il, « tout en colere, à meſure qu'il me vit « paroître, le Certificat que je vous ai « demandé ? Monſieur, lui dis-je, les « deux Intendans ne veulent abſolument « pas le ſigner : j'ai fait tout ce que j'ai « pû pour les réſoudre à vous donner « cette ſatisfaction : mais il n'y a pas eu moyen de leur faire entendre raiſon. « 1707.

Je ſçaurai bien les faire obéir, me « repliqua-t'il, quoique dans le fond je « m'embarraſſe aſſez peu d'un Certificat « de leur part. C'eſt le votre que je de- « mande principalement. Monſieur, lui « repartis-je, que pouvez-vous donc fai- « re du mien, & quel cas en fera la Cour, « quand il y paroîtra ſeul ? On n'y aura « que bien peu d'égard «.

Vous vous trompez, repartit le Ma- « réchal, & la Cour s'en rapportera bien « plutôt au témoignage d'un homme de « votre ſorte, qu'à tout ce que les Inten- « dans pourroient atteſter. On ſçait aſſez « que ces ſortes de gens, qui n'ont ni « courage ni honneur, & qui ne ſervent « le Roi que dans la vûe de s'enrichir, «

 ne

1708. » ne méritent pas trop qu'on faſſe atten-
» tion à ce qui vient de leur part. Enco-
» re un coup, c'eſt votre témoignage
» que je ſouhaite, il me ſuffit, & je ne
» fais nul cas des autres.

Je ſentois trop les conſéquences de la démarche où l'on vouloit m'engager, pour ne reculer pas autant qu'il me ſeroit poſſible. » Monſieur, lui répondis-» je, je vous prie de me preſſer un peu » moins, & de faire attention à ce que » je vais avoir l'honneur de vous dire. » Vous êtes au comble de l'élévation; » & la dignité dont le Roi vous a ho-» noré depuis peu, ne vous laiſſe plus » rien ni à deſirer, ni à craindre. Il » n'en eſt pas de même de moi. Je » ne ſuis qu'un Gentilhomme qui ſers » depuis très-long-tems, & qui ai tou-» jours travaillé pour mon avancement. » Vous comprenez, ſans doute, aſſez » ce que je veux dire : j'ai des rai-» ſons très-fortes pour refuſer le Certi-» ficat que vous ſouhaitez; je vous de-» mande en grace de ne l'exiger pas de » moi.

» Je ne veux rien entendre, repli-» qua le Maréchal : je veux le Certi-» ficat; & ſi vous ne me le donnez, tout

à l'heure, je vais vous faire arrêter.« 1708.
Cette menace me fit faire dans l'inſtant bien des réflexions inquiétantes; car outre qu'il me parut que le Maréchal le prenoit ſur un ton bien haut, & qu'il auroit dû ménager un peu plus un vieil Officier, pour qui il me ſembloit qu'il n'avoit pas tout-à-fait aſſez d'égard; je compris tout l'éclat que mon empriſonnement alloit produire dans le monde, ſuppoſé que le Maréchal voulût en effet me pouſſer à bout.

Je vis encore que je ne pouvois être conduit à la Cour, ſans que le Miniſtre en reçût bien du déſagrément, & que le Roi, qui n'auroit pas manqué de pénétrer les motifs de mon refus, & à qui j'aurois même été forcé de les avouer, s'il m'avoit interrogé ſur ce ſujet, auroit certainement trouvé mauvaiſes les défenſes du Miniſtre, & lui en auroit fait des reproches. Pour lui épargner ce chagrin, je répondis au Maréchal que je le priois de me donner du tems pour faire mes réflexions, & que je viendrois lui répondre dans deux heures.

Je fus ſur le champ conferer encore

avec

1708. avec les deux Intendans. Nous examinâmes de nouveau, autant qu'il nous fut poſſible, tous les inconvéniens qu'il pouvoit y avoir à accorder, ou à refuſer ce qu'on ſouhaitoit de moi; & après avoir bien tout peſé, il nous parut que ce qu'il y avoit de mieux à faire, étoit de donner ſatisfaction au Maréchal.

Nous arrêtames encore que j'écrirois au Miniſtre, que je lui marquerois en détail les violences qui m'avoient été faites, les dernieres menaces du Maréchal de Matignon, & les raiſons ſur leſquelles j'avois crû, nonobſtant ſes ordres, devoir donner ce malheureux certificat: là-deſſus je ſignai.

Le Miniſtre irrité de ce que je venois de faire, me répondit ſéchement que j'étois inexcuſable d'avoir paſſé outre; que j'aurois dû me conformer à ſes intentions: mais que puiſque j'avois été bien-aiſe de me conduire ſelon mes vûes particulieres au préjudice des ordres que j'avois reçus, je pouvois être aſſuré qu'il s'en ſouviendroit, & que mes affaires n'en ſeroient pas plus avancées à l'avenir.

Je compris, en liſant cette Lettre, toute

toute la faute que j'avois faite; car après 1708.
tout, le Miniſtre avoit raiſon, & c'étoit à moi à obéir, ſans m'embarraſſer des ſuites. Je remarquerai encore ici en paſſant, que je ne fis rien qui vaille, lorſqu'avec les deux Intendans j'allai prier le Comte de Gacé de retenir les troupes à Saint Omer, juſqu'à l'arrivée des matelots. A la vérité mes intentions étoient bonnes, puiſque je n'avois d'autres vûes que d'aſſurer la réuſſite du projet de la Cour : mais je devois faire attention aux conſéquences fâcheuſes que cette démarche pouvoit avoir.

Que ceux donc qui voudront à l'avenir faire leur chemin dans le ſervice, s'attachent invariablement à ces deux maximes : premierement, de ne ſe mêler jamais que de ce qui eſt de leur emploi, & en ſecond lieu d'obéir aveuglément aux ordres qu'ils ont reçus, quelques oppoſés qu'ils paroiſſent à leur ſens particulier, puiſqu'on doit toujours ſuppoſer que les Miniſtres ont des vûes ſupérieures, qu'il n'eſt jamais permis d'approfondir.

L'expérience que j'ai faite ſur ce ſujet, doit ſervir de preuve de ce que j'avance à quiconque lira ces Mémoires.

Depuis

1708. Depuis qu'avec les meilleures intentions du monde, je m'avifai de contrevenir aux ordres qu'on m'avoit donnés. Le Miniftre ne me le pardonna plus, je le trouvai toujours oppofé à mes intérêts, & il affecta de me mortifier toutes les fois qu'il en eut occafion.

Cette conduite fut caufe que j'abandonnai le fervice, d'abord après que la paix fut conclue. J'avoue que j'ai bien plus à me louer, en ce point, de la Providence qu'à m'en plaindre, puifque ma retraite, en me rendant le repos, m'a guéri de toutes mes bleffures, & m'a donné le moyen de rétablir ma fanté, que mes longs fervices, joints à des fatigues incroyables avoient ruinée. Mais fi j'avois été bien-aife de continuer à fervir, il auroit fallu me réfoudre à avaler bien des couleuvres, & tout cela, pour n'avoir pas obéi à la lettre. Après cette courte réflexion que j'ai jugée néceffaire, je reviens à ma narration.

Pour m'indemnifer de la dépenfe que j'avois été obligé de faire à l'occafion du paffage du Roi d'Angleterre, le Roi me fit donner mille livres de gratification, & une penfion de mille écus fur le Tréfor Royal. Je ne prétens point ici exagerer

gerer : mais je puis dire avec vérité que cette commiſſion me couta plus de quarante mille livres. Il n'y aura pas de quoi en être ſurpris, lorſqu'on ſera attention qu'il me falloit donner à manger à un Roi, à un Maréchal de France, à des Milords, à une ſuite nombreuſe de Seigneurs du premier ordre, & à des Officiers Généraux ; qu'il m'avoit fallu embarquer plus de quatre-vingt domeſtiques de tout état ; que j'avois tous les jours dans mon vaiſſeau, la table du Roi de douze couverts magnifiquement ſervie, trois autres tables de quinze couverts chacune, & la mienne de dix ; le tout ſervi d'une maniere aſſez propre, & convenable aux perſonnes, pour qui elles étoient préparées. 1708.

Cependant comme il pourroit paroître difficile à croire qu'on pût dans un vaiſſeau où il n'y a que deux cuiſines, une pour le Capitaine, & une autre pour l'équipage, fournir à tant de tables, voici l'ordre qu'on tenoit.

On mettoit dans une grande chaudiere du bœuf, du mouton & de la volaille, d'où l'on tiroit ſuffiſamment du bouillon pour les ſoupes. J'avois embarqué

1708. barqué un grand nombre de petits foyers & des potagers, où l'on dressoit les ragouts. L'équipage dînoit à dix heures & l'on servoit en même tems une table de quinze couverts; à onze heures on servoit les deux autres qui étoient encore de quinze couverts, & les viandes se rotissoient dans les deux cuisines. A midi étoit servie la table du Roi, & un moment après, la mienne qui n'étoit pas la plus mauvaise de toutes.

J'avois embarqué quatre cuisiniers, bon nombre d'aides de cuisine, & des Officiers pour dresser les fruits. Tous ces gens travailloient presque sans interruption, & étoient aidés eux mêmes dans leur emploi, par les matelots qui travailloient une bonne partie du tems.

Le voyage ne fut que de trois semaines. La table du Roi fut toujours servie avec des perdrix & des faisans. J'avois eû soin d'en embarquer une bonne quantité, aussi-bien que de tout ce qui pouvoit contribuer à la bonne chere, & à la délicatesse des repas.

Quand les ennemis nous chasserent, on me pressa fort de jetter en mer boeufs, moutons, veaux, & tout ce qui embar-

raſſoit le plus, je ne fus nullement de 1708.
cet avis, & je répondois à tous ceux qui me donnoient ces conſeils, que nous aurions toujours du tems de reſte pour nous défaire de nos proviſions, & qu'on n'en venoit là qu'à la derniere extrémité. Je n'eus pas tort de ne pas déferer à ce beau conſeil; elles nous ſervirent à faire bonne chere, & ſans leur ſecours, nous aurions été réduits à manger du lard.

La flotte étant débarquée, je comptois de me remettre en mer avec mon Eſcadre. Les cinq vaiſſeaux de guerre qui m'avoient ſervi pour la deſcente d'Ecoſſe, étoient en état de mettre à la voile: mais ils ne ſuffiſoient pas, & l'Intendant ayant négligé de faire carener les bâtimens qui me manquoient, il fallut perdre bien du tems pour les mettre en état de ſervir.

Dans cet intervale, les ennemis avec quarante vaiſſeaux de guerre vinrent bloquer Dunkerque. Mes vaiſſeaux étoient trop gros pour paſſer ſur les bancs de ſable qui forment la rade: cependant en ne prenant pas ce parti, il falloit ou demeurer dans le Port, ou ſortir en plein par les paſſes, à la vûe des

1708. des ennemis qui m'auroient accablé par le nombre.

Il n'y avoit pas d'apparence de risquer ce coup; ainsi je me vis forcé de consumer mes vivres dans la rade, ce qui me fit beaucoup de peine. J'écrivis plusieurs fois au Ministre, pour en recevoir un ordre de hasarder la sortie : mais il ne voulut jamais y consentir, me déclarant qu'il remettoit à ma prudence d'en user de la maniere qu'il conviendroit. Pour moi, le danger me parut trop évident, & je ne voulus jamais me charger d'un évenement de cette importance.

Comme la saison étoit déja fort avancée, voyant qu'il ne pouvoit plus y avoir lieu à exécuter rien de tant soit peu considérable, je désarmai, & les ennemis se retirerent. Monsieur de Pontchartrain informé du désarmement voulut qu'on armât de nouveau les cinq gros vaisseaux que j'avois, & qu'ils allassent croiser pendant l'hyver : il m'écrivit qu'il m'en donnoit le commandement, avec pouvoir de le céder, supposé que je n'en voulus point, à tel autre Capitaine de mon Escadre que j'en jugerois le plus capable.

J'écrivis

J'écrivis au Miniſtre, que je le priois 1708.
de faireattention que ces ſortes de courſes en hyver ne pouvoient qu'être très-périlleuſes & de nul profit: que les nuits étant fort longues, la ſaiſon dure, & les mers ſujettes à bien des tourmentes, il n'y avoit aucun moyen de rien faire; qu'il étoit impoſſible que les cinq vaiſſeaux demeuraſſent long-tems unis; que pour ſe rejoindre, il faudroit donner des rendez-vous; que la meilleure partie du tems ſe paſſeroit en jonction; qu'en un mot des courſes dans cette ſaiſon ne pouvoient être propres que pour un vaiſſeau, ou deux, tout au plus, qui en ſe tenant ſur des parages, pouvoient faire quelques priſes par haſard.

Le Miniſtre ne goûta pas mes raiſons, & perſiſta à vouloir que l'armement ſe fît. Je m'excuſai d'en prendre le commandement, que je fis donner à Monſieur de Tourouvre. Tout ce que j'avois prévû arriva: l'Eſcadre ſortit, elle eut tout à ſouffrir des mauvais tems; & après avoir été pluſieurs fois ſéparée & réunie, elle retourna à Dunkerque, ſans avoir fait la moindre priſe, & après avoir dépenſé au Roi de groſſes ſommes.

1708. Pour moi je vivois dans l'inaction, & je passai quelque tems dans cet état, lorsque revenant sur la situation des affaires de l'Europe, & sur les moyens de rendre service au Roi; j'imaginai un projet, qui auroit pû donner bien de l'embarras aux Anglois, si des raisons particulieres n'en eussent empêché l'exécution. Les Alliés faisoient pour lors le Siége de l'Isle, & avoient réuni toutes leurs forces contre cette place; c'est ce qui avoit donné lieu à ce que j'avois projetté; voici comme j'en écrivis au Ministre.

Après lui avoir dit que les gens oisifs étoient sujets à songer creux, & que ce que je lui envoyois n'étoit peut-être que l'effet d'une imagination qui prend plaisir à s'égarer. » Toutes les forces des » ennemis, poursuivois-je, sont em» ployées au Siége de l'Isle, sans qu'il » soit resté aucun soldat en Angleterre, » que quelques malheureuses milices, sur » lesquelles on ne sçauroit faire fonds.

» L'Armée du Roi est à portée de » la Marine, & en état d'être embar» quée dans très-peu de tems. Si la » Cour vouloit faire passer trente mille hom-

hommes en Angleterre, je m'engage- « 1708.
rois à faciliter ce paſſage dans ſix, dou- «
ze, & dix heures. «

Vous n'ignorez pas que ce Royau- «
me eſt plein de diviſion, & qu'une «
bonne partie des peuples ſe déclare- «
roit pour les François. Nos trente «
mille hommes marchant droit à Lon- «
dres, le prendront infailliblement. Il «
eſt aiſé de comprendre que la priſe de «
cette Capitale cauſeroit une étrange «
révolution dans le Royaume; que «
pour peu que les ennemis tardaſſent «
à y envoyer du ſecours, nos troupes «
ſeroient en état d'y faire bien du pro- «
grès; que quelque diligence qu'on ap- «
portât, pour faire avancer les ſecours, «
les ennemis ayant à faire bien du che- «
min par mer & par terre, il ſeroit dif «
ficile que nous ne leur euſſions pas dé- «
ja fait beaucoup de mal avant leur ar- «
rivée: mais que tout au moins, quand «
nous n'y gagnerions rien autre, les An- «
glois ſeroient obligés, pour ſecourir «
leur propre pays, d'abandonner le ſié- «
ge de l'Iſle. «

Le Miniſtre me répondit que la Cour approuvoit fort mon projet; qu'à la vérité la ſituation préſente des affaires

1708. ne permettoient pas de l'exécuter : mais que je lui avois fait plaisir de lui faire part de mes vûes, & qu'il me prioit de continuer à les lui communiquer.

Ce fut à peu près dans ce tems-là, que je reçus un ordre de Monseigneur LE DUC DE BOURGOGNE, pour faire marcher les troupes de la Marine dont on vouloit se servir à l'attaque de l'*Essingue*, poste important sur le Canal de *Bruges* à *Nieuport*, & qui sert à couvrir *Ostende*. Je n'avois qu'un seul bataillon de marine, je priai le Chevalier de Langeron de vouloir joindre son bataillon au mien ; il y consentit ; je le fis recevoir Colonel, & nous marchâmes à Nieuport, où en qualité d'Officier Général, j'allai avec les troupes faire des coupures, pour inonder le pays, & je postai des Gardes à la vûe des ennemis.

J'avois fait sans aucune difficulté, pendant quelques jours toutes les fonctions de mon emploi, lorsqu'un Officier de terre qui n'étoit que simple Brigadier, s'avisa de me disputer le Commandement. Monsieur le Duc de VENDÔME qui étoit de l'autre côté de l'Essingue, informée de ce démêlé, qui auroit

roit peut-être eû des ſuites, me fit l'honneur de m'écrire. 1708.

Il me marquoit qu'à la vérité j'étois Officier Général de Marine : mais que n'ayant point de lettre de ſervice pour commander ſur terre, je ſerois tous les jours expoſé à ces ſortes de diſcuſſion, qu'il étoit charmé de la bonne volonté que je témoignois pour le ſervice du Roi; qu'il en informeroit Sa Majeſté en tems & lieu : mais qu'afin que rien n'arrêtât le ſiége, il me prioit de remettre le Commandement des troupes au Chevalier de Langeron.

J'obéis ſans peine à un ordre ſi reſpectable. Le Chevalier, à la tête de la marine, rendit des ſervices très-importans, & ſe diſtingua beaucoup. Les troupes de mer firent des merveilles ſous ſes ordres : elles monterent les premieres à l'aſſaut, & ne contribuerent pas peu à la priſe de la place. Lorſqu'elle fut emportée, nous ramenâmes les troupes à Dunkerque, d'où je partis pour me rendre à la Cour.

Je fus me préſenter au Roi, & de là au Miniſtre, qui me reçut aſſez froidement, & je ne m'attendois pas à un accueil plus favorable. Quelques jours

après

1708. après il me fit appeller. Il n'y avoit plus de fonds dans la Marine pour aucun armement ; la dépenſe qu'on venoit de faire pour le paſſage du Roi d'Angleterre, & pour l'armement de l'Eſcadre pendant l'hyver, avoit conſumé tout le produit des priſes que j'avois fait la campagne précedente.

C'étoit pour me parler de cet épuiſement des finances, que le Miniſtre avoit ſouhaité de me voir. Il me propoſa de chercher moi-même des particuliers pour faire des fonds, qu'on employeroit à armer l'Eſcadre de Dunkerque. Je lui promis de faire mon poſſible pour y réuſſir.

Il ne m'auroit pas été bien difficile d'en venir à bout : mais je n'avois garde de m'en mêler. Il m'auroit fait trop de peine d'engager bien d'honnêtes gens qui avoient une pleine confiance en moi, à de grands frais dont il étoit à craindre qu'ils ne perdiſſent les avances ; car il eſt certain que le Miniſtre n'auroit employé l'Eſcadre que pour le ſervice du Roi, & nullement au profit de ceux qui auroient prêté leur argent.

Quelques jours après, il me demanda

da si j'avois trouvé de quoi faire l'armement dont il m'avoit parlé. Je répondis que je n'avois trouvé personne, qui fût assez riche, ou qui eût assez de bonne volonté. J'ajoutai en même tems que c'étoit à lui, qui avoit un crédit infini, à trouver des Armateurs; qu'il le pouvoit plus facilement que tout autre, qu'il n'avoit qu'à s'adresser aux Gens d'affaires, & aux Partisans, qui avoient tout l'argent du Royaume, & qui avoient assez gagné avec le Roi, pour ne devoir pas se faire une peine d'une avance qui n'étoit pas grand chose pour eux. 1708.

Notre conversation n'alla pas plus loin ce jour-là : mais le lendemain la Cour étant à *Marli*, il m'envoya chercher de nouveau; je trouvai chez lui le Baillif de Langeron, nous dînâmes tous trois ensemble. Après le repas il nous parla long-tems sur l'armement de Dunkerque, & il affecta de nous redire plusieurs fois que nous devions nous employer à chercher des armateurs pour mettre l'Escadre de Dunkerque en mer.

Comme j'insistois sur l'impossibilité où nous étions de trouver ce qu'il souhaitoit,

1708. haitoit, ſoit par rapport à la rareté de l'argent, ſoit par rapport au peu de confiance qu'on prenoit en nous. « Je ſçai » bien, me dit-il, que vous trouvez des » difficultés par-tout, & ce n'eſt pas » d'aujourd'hui que vous avez refuſé » d'entrer dans mes vûes. Je vous les » ai communiquées autrefois dans une » affaire d'une aſſez grande conſéquen- » ce : mais quoique je vous euſſe parlé » aſſez clairement, vous n'y voulûtes » jamais rien entendre, & vous ne laiſ- » ſâtes pas d'agir, comme ſi je ne vous » avois rien dit.»

Je vis fort bien où ce reproche tendoit ; je fis ſemblant de n'y rien comprendre, & je m'excuſai, en diſant que je m'étois toujours conformé à mes inſtructions. » Le Miniſtre me repliqua : » vos inſtructions ont toujours été con- » çues, comme il convenoit ; mais je » vous avois fait aſſez entendre dans nos » converſations particulieres, ce que je » ſouhaitois de vous.

» Il eſt vrai, Monſieur, lui repartis- » je, & je vous avois parfaitement enten- » du, puiſqu'il faut l'avouer : mais je » n'avois garde de me charger de » pareilles commiſſions. Ce n'eſt pas

» d'aujourd'hui

aujourd'hui que je sçai, que quand on « 1708.
veut qu'un sujet zélé pour le service «
de son maître, exécute quelque chose «
d'important, il faut lui en donner l'or- «
dre par écrit, & lui mettre entre les «
mains de quoi justifier sa conduite, «
quand il aura obéi. «

La derniere avanture qui m'est ar- «
rivée au sujet du Roi de Dannemarck, «
m'a appris quel auroit été le succès de «
celle dont vous me parlez. Vous m'a- «
viez dit de vive voix, au sujet de cette «
premiere, que si je trouvois quelque «
bon coup à faire dans les ports de «
Dannemarck, contre les ennemis du «
Roi, je ne devois pas les manquer. «
En conséquence de cette parole, qui «
valoit un ordre, je brûlai vingt-cinq «
bâtimens Hollandois que j'avois trou- «
vé aux approches, & dans la Baye de «
l'Isle de Wardhouis. Le Roi de Dan- «
nemarck fait des plaintes contre moi, «
son Ambassadeur requiert que je sois «
puni, comme infracteur de la paix, «
& il ne demande rien moins que ma «
tête. Et quand je vous représente que «
je n'ai rien fait que suivant vos inten- «
tions, & que c'est à vous à me justi- «
fier, vous me renvoyez froidement «

1708. »chez Monſieur de Torcy, pour y ré-
»pondre comme un criminel. Heureux
»d'avoir pû trouver de moi-même quel-
»que ombre de raiſon pour colorer tel-
»lement quellement la conduite que j'a-
»vois tenue.

»Dequoi vous plaignez-vous, inter-
»rompit le Miniſtre, malgré les inſtan-
»ces de l'Ambaſſadeur, il ne vous eſt
»rien arrivé. J'en conviens, lui repli-
»quai-je : mais reconnoiſſez auſſi que je
»ne me ſuis tiré d'affaire que parce que,
»enſuite des brouilleries ſecretes, &
»de la méſintelligence qu'il y avoit
»entre les deux Couronnes, on ne s'eſt
»pas trop embarraſſé de donner ſatisfac-
»tion à ce Prince.

»Il n'en auroit pas été de même,
»ſi j'avois executé ce que j'avois par-
»faitement bien compris dans l'affaire
»dont vous me parlez. Il étoit imman-
»quable qu'on auroit fait des plaintes
»contre moi, je n'aurois pas eu affaire
»à des Puiſſances que vous euſſiez crû
»ne devoir pas ménager : l'on m'au-
»roit fait mon procès, & n'ayant à al-
»leguer pour ma défenſe que des paro-
»les, qu'on oublie dans l'occaſion, il
»m'en auroit coûté la tête; ainſi quoi-
que

que très-innocent, j'aurois été la vic- « 1709.
time ſur laquelle l'on auroit tout fait «
retomber, & qu'on n'auroit pas man- «
qué d'immoler aux plaintes de ceux à «
qui ma conduite auroit été deſagrea- «
ble. «

A ce mot, le Miniſtre ſe prit à rire, & plaiſanta aſſez long-tems ſur ma prévoyance, qui lui paroiſſoit, diſoit-il, hors de ſaiſon.

Au commencement de l'année mil ſept cens neuf, je fus envoyé à Dunkerque, pour y commander. Sur le bruit qui couroit que les ennemis devoient venir bombarder la Ville, & brûler les jettées, j'avois ordre de préparer des chaloupes & de petits canots pour traverſer leur projet : mais ce bruit fut faux, & perſonne ne parut.

Je retournai à la Cour, où je ſéjournai quelque tems. Il me faiſoit beaucoup de peine de retourner à Dunkerque; ma ſanté étoit fort alterée, & je ſouffrois extremement, tant de mes anciennes bleſſures, que de bien d'autres infirmités que j'avois contractées dans mes longs voyages, & dans tous les dangers que j'avois couru.

Je m'adreſſai au Miniſtre, à qui je

1709. représentai que n'y ayant plus d'armement dans ce port, il étoit inutile que j'y demeurasse plus long-tems, qu'un Enseigne suffisoit pour le service qu'il y avoit à faire ; & qu'ainsi je le priois de me mettre dans le département de Toulon. Pour l'engager encore mieux à m'accorder ce que je souhaitois, je lui fis valoir mes maladies, qui demandoient que je m'approchasse de mon air natal, où je serois à portée de faire des remedes pour le rétablissement de ma santé, & pour me mettre en état d'aller encore au bout du monde, si le service du Roi le demandoit.

J'eus beau insister, presser, prier, le Ministre fut inflexible, il me refusa crûment, & je n'en tirai d'autre réponse, sinon que ma présence étoit nécessaire à Dunkerque. Tout ce que je pus obtenir se réduisit à un congé pour trois mois, pendant lesquels je pourrois aller régler quelques affaires que j'avois en Provence.

L'année d'après il me fallut retourner encore à Dunkerque pour y remplir les fonctions de Commandant dans le port. Le déclin de l'âge ne vient pas sans infirmités, les miennes augmenterent ex-

tremement

trement, & plusieurs de mes plaies 1710.
s'étoient rouvertes. Je fus obligé d'aller en Provence, où je me mis entre les mains des Chirurgiens. J'écrivis de là au Ministre que je n'étois point en état de retourner à mon poste; il le trouva mauvais, il voulut m'obliger de m'y rendre, & me menaça de me faire rayer des Etats de la Marine, si je n'obéïssois promptement.

Je lui répondis qu'il étoit le maître de faire ce qu'il jugeroit à propos: mais que dans l'état où j'étois, il étoit absolument impossible que je me misse en route. Je lui envoyai sur l'état & sur la qualité de mes blessures des attestations des Médecins & des Chirurgiens, signées par M. Arnoux, Intendant des Galeres. Il n'en tint nul compte, & persista à vouloir être obéi.

Enfin, j'écrivis au Cardinal de Janson, à qui je fis part de la situation où je me trouvois: cette Eminence parla au Ministre, & obtint qu'on me mettroit du département de Toulon. Je me rendis dans la Ville: mais je n'y fus pas plutôt, que mes infirmités augmenterent considérablement. Je récrivis au Ministre, le priant de me permettre d'aller

1710. passer au moins quelque tems chez moi, pour tâcher de me rétablir parfaitement, & de me mettre en état d'employer le reste de mes jours au service de Sa Majesté. On n'eut aucun égard à mes prieres, & je reçus un ordre précis de résider à Toulon.

Cette dureté qui me perça le cœur, me fit prendre la résolution de me retirer entierement, d'autant mieux que je vis fort bien que la paix qui alloit être conclue avec l'Angleterre, supposé qu'elle ne le fût pas déja, ne laisseroit désormais que bien peu de chose à faire dans la Marine.

J'écrivis donc pour la derniere fois à M. de Pontchartrain que mes maux augmentant de plus en plus, & que n'y voyant point d'autre remede que de me retirer entierement, je le priois de me faire obtenir de Sa Majesté un congé absolu. Ce Ministre qui ne m'aimoit pas à beaucoup près, surtout depuis l'affaire du certificat, ne me marchanda pas; il m'envoya tout ce que je souhaitois, & il fit joindre au congé que je lui avois demandé, une pension de quatre mille livres, outre celle de trois mille livres dont je jouissois depuis deux ans.

Je ne pousserai pas plus loin ces Mémoires. En conséquence du congé que je venois de recevoir, je me retirai à l'âge d'environ cinquante-six ans, après quarante-quatre ans de service, dans une maison de campagne que j'ai dans le voisinage de Marseille, où j'ai toujours demeuré depuis. 1710.

J'y respire un fort bon air, j'y passe dans une honnête abondance une vie douce & tranquille, uniquement occupé à servir Dieu, & à cultiver des amis, dont je préfere le commerce à tout ce que la fortune auroit pû me présenter de plus brillant : j'employe une partie de mon revenu au soulagement des pauvres, & je tâche de remettre la paix dans les familles, soit en faisant cesser les anciennes inimitiés, soit en terminant les procès de ceux qui veulent s'en rapporter à mon jugement.

Ce genre de vie paisible m'a rendu ma premiere vigueur; toutes mes incommodités se sont entierement dissipées, & quoique dans un âge avancé, je jouis d'une santé presqu'aussi forte & aussi robuste que dans ma premiere jeunesse : aussi, bien loin de me plaindre des dégouts que j'ai reçus de la Cour, je

69-287
H. Stever
11-12-6

1710. je reconnois de bonne foi qu'ils m'ont été bien plus profitables que nuisibles, puisque je leur dois un bonheur que je ne connoissois pas auparavant, & que je n'aurois peut-être goûté de ma vie.

Fin du second & dernier Tome.

[illegible]

E748
F696M
v.2.